

RELATION
DU
VOYAGE
D'ESPAGNE.
TOME TROISIEME.

Seconde Edition.



A LA HAYE,
Chez HENRY van BULDEREN,
Marchand Libraire, dans le Pooten,
à l'Enseigne de MEZERAY.

M. D C. X C I I.





RELATION
DU
VOYAGE
D'ESPAGNE.

DIXIÈME
LETTRE.



Vous m'avez fait un grand plaisir de m'apprendre que vous recevez toutes mes Lettres ; car j'étois en peine des deux dernières : Et puisque vous le voulez, ma chere Cousine, je continuerai de vous informer de tout ce qui se passe ici, & de tout ce que j'y vois.

4 RELAT. DU VOYAGE

Le Palais Royal est situé sur une éminence, dont la pente va insensiblement jusqu'aux bords de la rivière nommée Mançanares. Ses veües s'étendent sur la campagne, qui en ce lieu là est assez agreable. L'on y va par la *calle mayor*, c'est-à dire par la grande rue. En effet, elle est fort longue & fort large. Plusieurs maisons considerables en augmentent la beauté. Une place spacieuse est devant le Palais. Les personnes de quelque qualité qu'elles soient n'entrent point en carosse dans la court: l'on arrête sous la grande voûte de la porte, à moins que l'on n'y fasse des feux de joye, ou quelques courses de Malques; car alors les carosses y entrent. Un fort petit nombre de Halebardiers se tiennent à la porte. Lorsque je demandai pourquoi un si grand Roi-avoit si peu de monde à le garder, Comment, Madame, me dit un Espagnol, ne sommes nous pas tous les gardes? Il régné trop bien dans le cœur de ses sujets pour en devoir rien craindre, & pour s'en défier. Le Palais est à l'extrémité de la Ville vers le Midi. Il est bâti de pierres fort blanches. Deux Pavillons de brique terminent la façade: le reste n'est point regulier. Il y a derrière deux cours quarrées, bâties chacune des quatre côtez. La premiere est ornée de deux grandes Terrasses qui regnent tout du long. Elles sont élevées sur des hautes Arcades: des Balustres de marbre bordent ces Terrasses; &

des

des Bustes de la même matiere ornent la Balustrade. Ce que j'y ai trouvé d'assez singulier c'est que les Statuës des femmes ont du rouge aux jouës & aux épaulés. L'on entre par de beaux Portiques, qui conduisent au degré, lequel est extrêmement large. On trouve des Apparremens remplis d'excellens Tableaux, de Tapisseries admirables, de Statuës tres rares; de meubles magnifiques, en un mot, de toutes les choses qui conviennent à un Palais Royal. Mais il y a plusieurs chambres qui sont obscures. J'en ai vû qui ne reçoivent du jour que par la porte, & auxquelles l'on n'a point fait de fenestres. Celles qui en ont ne sont guere plus claires, parce que les ouvertures sont fort petites. Ils disent que les chaleurs sont si grandes, qu'il faut éviter tant que l'on peut de laisser entrer le Soleil. Il est encore vrai que le verre est rare, & fort cher: de sorte qu'à l'égard des autres maisons il y a beaucoup de fenestres sans vitres; & lorsque l'on veut parler d'une maison où il ne manque rien, l'on dit en un mot, elle est vitrée. Ce défaut de vitres ne paroît point en dehors à cause des jalousies. Le Palais est orné de plusieurs Balcons dorez, qui font un tres-bel effet. Tous les Conseils s'y tiennent; & lorsque le Roi y veut aller, il passe par des galleries & des corridors, sans estre apperçû. Il y a bien du monde persuadé que le Château de Madrid, que François

6 RELAT. DU VOYAGE

premier fit bâtir proche, du bois de Boulogne, a esté pris sur le modèle du Palais du Roi d'Espagne : mais c'est une erreur, & rien n'est moins ressemblant. Les jardins ne répondent pas à la dignité de ce lieu. Ils ne sont ni aussi étendus, ni aussi bien cultivés qu'ils devroient estre. Le terrain, comme je l'ai marqué, s'étend jusqu'au bord du Mançanares. Tout est enclos de murailles ; & si ces jardins ont quelque beauté, elle vient toute de la nature. On travaille avec application à mettre l'appartement de la jeune Reine en état de la recevoir. Tous ses Officiers ont esté nommez, & le Roi l'attend avec la dernière impatience.

Le Buen Retiro est une maison Royale à l'une des portes de la Ville. Le Comte-Duc y fit faire d'abord une petite maison qu'il nomma *Galinera*, pour mettre des poules fort rares qu'on lui avoit données ; & comme il alloit les voir assez souvent, la situation de ce lieu qui est sur le penchant d'une coline, & dont la veüe est tres-agreable, l'engagea d'entreprendre un bâtiment considerable. Quatre grands corps de logis & quatre gros Pavillons font un quarré parfait. On trouve au milieu un parterre rempli de fleurs, & une fontaine, dont la Statuë, qui jette beaucoup d'eau, arrose quand on veut les fleurs & les contr'allées par lesquelles on passe d'un corps de logis à l'autre. Ce bâtiment a le défaut d'estre trop

trop bas. Les Appartemens en sont vastes, magnifiques, & embellis de bonne peinture. Tout y brille d'or & de couleurs vives, dont les plafonds & les lambris sont ornés. Je remarquai dans une grande Gallerie l'entrée de la Reine Elisabeth Mere de la feuë Reine. Elle est à cheval, vêtue de blanc, avec une fraise au cou, & un gardinfant. Elle a un petit chapeau garni de pierreries, avec des plumes & une aigrette. Elle estoit grasse, blanche & tres-agreable: les yeux beaux, l'air doux & spirituel. La Salle pour les Comedies est d'un beau dessein, fort grande, toute ornée de sculpture & de dorure. L'on peut estre quinze dans chaque loge sans s'incommoder. Elles ont toutes des jaloussies, & celle où se met le Roy est fort dorée. Il n'y a ni Orchestre ni Amphitheatre. On s'assit dans le parterre sur des bancs. On voit au bord de la Terrasse la Statuë de Philippe second sur un cheval de bronze. Cette piece est d'un prix considerable. Les curieux se font un plaisir de dessiner le cheval. Le Parc a plus d'une grande lieuë de tour. On y trouve plusieurs Pavillons détachés, fort jolis, & dans lesquels il y a assez de logement. Ce n'a pas esté sans beaucoup de frais que l'on a fait venir des sources d'eau vive dans un canal, & dans un quarre d'eau sur lequel le Roi a de petites Gondoles peintes & dorées. Il y va pendant les grandes chaleurs de l'Esté, parce que les

8 RELAT. DU VOYAGE

fontaines, les arbres & les prairies rendent cet endroit plus frais & plus agreable que les autres. Il y a des Grottes, des Cascades, des Etangs, du couvert, & même quelque chose de champêtre en certains endroits, qui conserve la simplicité de la campagne, & qui plaît infiniment.

La Casa del campo sert de Menagerie. Elle n'est pas grande, mais sa situation est belle, étant au bord du Mançanarez. Les arbres y sont hauts, & fournissent de l'ombre en tout tems. Je parle des arbres de ce pays ci, parce que l'on n'y en trouve que tres-peu. Il y a de l'eau en divers endroits, particulièrement un Etang, qui est entouré de grands chesnes. La Statuë de Philippe IV. est dans le jardin. Ce lieu est un peu negligé. J'y ai vû des lions, des ours, des tigres, & d'autres animaux feroces, lesquels vivent long tems en Espagne; parce que le climat n'est guere different de celui d'où ils viennent. Bien des gens y vont rêver, & les Dames choisissent ordinairement cet endroit pour s'y promener, parce qu'il est moins fréquenté que les autres. Mais j'en reviens au Mançanarez. C'est une riviere qui n'entre point dans la Ville. En de certains tems ce n'est ni une riviere, ni même un ruisseau, quoiqu'elle devienne quelquefois si grosse & si rapide, qu'elle entraîne tout ce qu'elle trouve à son passage. Pendant l'Esté on s'y promene en carrosse. Les eaux en sont tellement basses dans

dans cette saison, qu'à peine pourroit-on s'y mouïller le pied ; & cependant en Hiver elle inonde tout d'un coup les campagnes-voisines. Cela vient de ce que les neiges qui couvrent les montagnes, venant à se fondre, les torrens d'eau entrent avec abondance dans le Mançanarés. Philippe II. fit bâtir un Pont dessus, que l'on nomme le Pont de Ségovie. Il est superbe, & pour le moins aussi beau que le Pont-neuf, qui traverse la Seine à Paris. Quand les étrangers le voyent, ils s'éclatent de rire. Ils trouvent qu'il est ridicule d'avoir fait un tel Pont dans un lieu où il n'y a point d'eau. Il y en eut un qui dit plaisamment là dessus, qu'il conseilleroit de vendre le Pont pour acheter de l'eau.

La Floride est une maison tres-agreable, & dont les jardins plaisent infiniment. Des Statuës d'Italie, & de la main des meilleurs Maîtres, y sont en grand nombre. Les eaux y font un doux murmure, qui charme avec l'odeur des fleurs, dont on a pris soin de rassembler les plus rares & les plus odoriferentes. On descend de là au Prado Nuevo, où il y a des fontaines jaillissantes ; & les arbres y sont extrêmement hauts. C'est une promenade qui pour n'estre pas unie n'en est guère moins agreable, sa pente estant si douce, que l'on ne s'aperçoit guère de l'inégalité de ce lieu.

Il y a encore la Carzuela, qui n'a que des beautez champêtres, & quelques salles

YO RELAT. DU VOYAGE

assez fraîches, où le Roi passe & se repose au retour de la chasse. Mais la veüe en fait le plaisir, & l'on auroit pû y menager de grandes beautez.

Pour vous parler d'autre chose que des Maisons du Roi, je vous dirai, ma chere Cousine, que le premier jour de Mai l'on fait le cours hors la porte de Toledé. Cela se nomme *el sotillo*, & personne ne se dispense d'y aller. J'y a donc esté, bien plus pour y voir, que pour y estre veüe, quoique mes habits à la Françoisé me rendent assez remarquable, & m'attirent bien des regards. Les Femmes de grande qualité ne se vont promener en toute leur vie que la premiere année de leur mariage, j'entens aux promenades publiques; & encore c'est teste à teste avec leur époux, la Dame au fond, le mari au devant, les rideaux tout ouverts, & elle fort parée. Mais c'est une forte chose à voir que ces deux figures droites comme des cierges, qui se regardent sans se dire en une heure un seul mot. Il y a de certains jours destinez à la promenade, tout Madrid y va, le Roi s'y trouve rarement: mais excepté sa Majesté, & un petit nombre de gens qui font leur cour, tout le reste du monde n'y manque jamais. Ce qui incommode fort ce sont ces longs traits qui tiennent un si grand espace de país, que tous les chevaux s'y embarassent. Il y a beaucoup de Dames qui ne sont pas de celles du premier rang, qui vont à ces promena-

menades leurs rideaux tout fermez. Elles ne voyent que par des petites vitres qui sont attachées aux mantelets du carrosse. Et le soir il y vint aussi des grandes Dames *incognito*. Elles se font même un plaisir d'aller au Prado à pied, quand la nuit est venuë. Elles mettent des mantilles blanches sur leur teste : ce sont des especes de capes d'une étoffe de laine, qui les couvrent. Elles les brodent de soye noire. Il n'y a que les femmes du commun & celles qui cherchent des aventures qui en portent ; mais quelquefois, comme je vous le dis, il y a des Dames de la Cour qui vont en cet équipage. Les Cavaliers de leur côté mettent pied à terre, & leur disent mots nouveaux : mais à bien attaqué, bien défendu.

Le Comte de Berka Envoyé d'Allemagne, m'a conté que comme il soupoit l'autre jour les fenestres fermées à cause du froid, l'on frapa assez fort contre les jalousies de la salle. Il envoya voir qui c'estoit, l'on trouva trois femmes en mantille blanche, qui prièrent qu'on leur ouvrît les fenestres afin qu'elles pussent le voir. Il leur manda qu'elles seroient plus commodément dans la salle. Elles entrerent toutes cachées, & se mirent dans un coin, se tenant debout tant qu'il fut à table. Il les pria inutilement de s'asseoir & de manger des confitures, elles ne voulurent faire ni l'un ni l'autre ; & après lui avoir dit beaucoup de plaisanteries où la vivacité de leur

esprit parut toute entiere, elles sortiront. Il avoit reconnu que c'estoient les Duchesses de Medina-Celi, d'Ossone & Ducedá (il les avoit veües chez elles; car les Ambassadeurs ont la liberté d'aller quelquefois chez les grandes Dames en visite d'Audience) mais il en voulut encore avoir une plus forte certitude, & il les fit suivre. On les vit rentrer chez elles par une fausse porte où quelques-unes de leurs femmes les attendoient. Ces petits déguisemens ne se passent pas toujours avec tant d'innocence.

Pour les hommes, lorsqu'il est nuit ils se promènent à pied dans le Prado. Ils abordent les carrosses où ils voyent des Dames, s'appuyant sur la portiere, & jettant des fleurs & des eaux parfumées sur elles. Quand on le leur permet ils entrent dans les carrosses avec elles.

A l'égard de la promenade du premier de Mai, c'est un vrai plaisir de voir les Bourgeois & le peuple assis; les uns dans les bleds naissans; les autres sur le bord du Mançanarez; quelques-uns à l'ombre; quelques autres au Soleil avec leurs femmes, leurs enfans, leurs amis ou leurs maîtresses. Les uns mangent une salade d'ail & d'oignon; les autres des œufs durs; quelques-uns du jambon, & même des *galinas de leche* (ce sont des poulardes excellentes) Tous buvant de l'eau comme des cannes, & joüant de la Guitarre ou de la Harpe. Le
Roi

Roy y vint avec Dom Juan, le Duc de Medina-Celi, le Connétable de Castille, & le Duc de Pastrane. Je vis seulement son carrosse de toille cirée verte, tiré par six chevaux pies les plus beaux de l'univers, tout chargez de petites papillottes d'or, & de nœuds de rubans couleur de rose. Les rideaux du carosse estoient de damas vert, avec une frange d'or: mais si bien fermez, que l'on ne pouvoit rien remarquer que par les petites glaces des mantelets. C'est la coutume que lorsque le Roi passe on s'arrête, & par respect on tire les rideaux: mais nous en usâmes à la mode Françoisé, & nous laissâmes les nôtres ouverts, nous contentant de faire une profonde reverence. Le Roi remarqua que j'avois sur moi une Espagneule, que la Marquise d'Alui, qui est une fort aimable Dame m'avoit priée de porter à la Connétable Colonne; & comme je l'aimois fort, elle me l'envoyoit de tems en tems. Le Roi me la fit demander par le Comte de los Arcos Capitaine de la Garde Espagnole, lequel marchoit à cheval à côté de la portiere. Je la donnai aussi-tôt, & elle eut l'honneur d'être carressée de sa Majesté, qui trouva les petites sonnettes qu'elle avoit au cou, & les boucles de ses oreilles fort à son gré. Il a une chienne qu'il aime fort, & il envoya sçavoir si je voulois bien qu'il les prît pour Daraxa, c'est ainsi qu'elle s'appelle.

Vous jugez bien, ma chere Cousine, ce

14 RELAT. DU VOYAGE

que je répondis. Il me renvoya l'épagueule sans colier & sans boucles, & il chargea le Comte de los Arcos de me donner une boîte d'or toute unie pleine de pastilles, qu'il avoit sur lui, souhaitant que je la gardasse. Elle est d'un prix fort mediocre, mais je l'estime infiniment venant d'une telle main.

Ce fut Dom Juan, qui est des amis de ma parente, qui m'attira cette marque de la bonté du Roi, car il sçavoit que j'estois à Madrid, bien que je n'eusse pas encore eu l'honneur de le voir.

Deux jours après, comme j'estois seule dans mon appartement, occupée à peindre un petit ouvrage, je vis entrer un homme que je ne connoissois point, mais qui me parut d'assez bonne mine pour juger à sa physionomie qu'il estoit de qualité. Il me dit, que n'ayant point trouvé ma parente, il avoit résolu de l'attendre, parce qu'il avoit une Lettre à lui donner. Après quelques momens de conversation, il la fit tomber sur Dom Juan, & il me dit qu'il ne doutoit pas que je ne le visse souvent. Je repliquai, qu'il étoit bien vrai que depuis que j'étois arrivée ce Prince estoit venu voir ma parente, mais qu'il ne m'avoit pas demandée. C'est peut-estre, ajouta-t-il, que vous estiez malade ce jour là. Je n'ai point esté malade, repliquai-je, & j'aurois esté bien aise de le voir & de l'entendre, parce qu'on m'en a dit du bien & du mal, & que je voudrois démêler si on lui fait tort ou justice.

justice. Ma parente , à qui je l'ai témoigné , m'a dit qu'il n'y avoit pas moyen , & qu'il est si devot qu'il ne veut parler à aucune Dame. Seroit-il possible , dit il en souvant , que sa devotion lui eût si fort renversé l'esprit ? Pour moi , je me persuade qu'il vous a demandée , & qu'on l'a assuré que vous aviez la fièvre. La fièvre , repris-je , voila qui me paroist bien positif. Hé de grace , comment le sçavez-vous ? Ma parente arriva dans ce moment. Elle demeura fort surprise de trouver Dom Juan avec moi , & je ne le fus pas moins qu'elle ; car je ne sçavois point que ce fût lui. Il lui dit plusieurs fois , qu'il ne lui pouvoit pardonner l'idée qu'elle m'avoit donnée de lui : qu'il n'estoit point un bigot , & qu'il estoit persuadé que la veritable devotion ne rendoit personne sauvage.

Je le trouvai fort bien fait , l'air galant , les manieres polies & civiles , extrêmement d'esprit & de vivacité. Comme ma parente en a beaucoup , elle se défendit fort bien du reproche qu'il lui faisoit : mais lorsqu'il fut parti , elle me pensa manger de lui avoir dit que je n'avois pas la fièvre. Je voulus m'excuser sur ce que j'ignorois qu'elle lui eût dit elle-même , & que je ne sçavois point deviner. Elle me repliqua qu'il falloit deviner à la Cour , & qu'à moins de cela l'on y faisoit le personnage d'une beste.

Elle demanda au Prince , s'il estoit vrai que la Reine-Mere eût écrit au Roi pour le
prier

16 RELAT. DU VOYAGE

prier qu'elle pût le voir, & qu'il l'eût refusé. Il en convint, & que c'estoit aussi la seule raison qui empêchoit sa Majesté d'aller à Aranjues, de peur qu'elle ne vint l'y trouver malgré la deffense qui lui estoit faite de sortir de Toledé. Quoi, Seigneur, m'écriai-je; le Roi ne veut pas voir la Reine sa Mere? Dites plutôt, reprit-il, que c'est la politique de l'Estat, qui deffend aux Souverains de suivre leurs inclinations, quand elles ne s'accordent pas avec le bien public. Nous avons pour maxime dans le Conseil d'Estat, de consulter toujours l'esprit du Grand Charles-Quint dans toutes les affaires difficiles; nous examinons ce qu'il auroit fait dans telle & telle rencontre, & nous tâchons de le faire à nôtre tour. Pour moi, j'ai trouvé avec bien d'autres, qu'il n'auroit pas vû sa mere, après avoir eu lieu de l'exiler: & le Roi en est si persuadé, qu'il lui a répondu que cela ne se pouvoit. Il ne me fut pas mal aisé de connoître que Dom Juan accomodoit le genie de Charles-Quint au sien propre.

Le Roi est allé au Buen Retiro, où j'ai eu l'honneur de le voir pour la premiere fois à la Comedie, car il ouvrit les jaloufies de sa loge pour nous regarder dans la nostre, par ce que nous estions vêtues à la Françoisse. L'Ambassadrice de Danemarck y étoit habillée de même, & si belle qu'il dit au Prince de Monteleon, que nous estions toutes à son gré, mais que c'étoit dommage

ge

ge que nous ne fussions coëffées & mises à l'Espagnole ; que plus il regardoit l'habit des Dames Françoises, plus il lui sembloit choquant ; que celui des hommes ne l'étoit pas tant. On jouïoit devant lui l'Opera d'Alcine, j'y eus peu d'attention, parce que je regardois toujous le Roi pour vous le dépeindre. Je vous dirai qu'il a le teint délicat & blanc, le front grand, les yeux beaux & doux, le visage fort long & étroit, les lèvres très-grosses comme tous ceux de la Maison d'Autriche, & la bouche grande, le nez extrêmement aquilin, le menton pointu & relevé, les cheveux blonds en quantité, tout plats & passiez derrière les oreilles ; la taille assez haute, droite & déliée, les jambes menües & presque tout unies. Il a naturellement beaucoup de bonté, il est enclin à la clemence, & de plusieurs conseils qu'on luy donne, il prend celui qu'il croit le plus utile pour les peuples ; car il les aime fort. Il n'est point vindicatif, il est sobre, il aime à donner, il est pieux, ses inclinations sont portées au bien, son humeur égale & d'un accès facile. Il n'a pas eu toute l'éducation qui sert à former l'esprit. Il n'en manque pourtant point. Je vais vous en marquer quelques traits que l'on m'a racontez, & encore qu'ils ne soient pas importans, cela fait toujous plaisir à sçavoir.

Il n'y a pas long-tems que Madame la Connestable Colonne, qui estoit en Religion

18 RELAT. DU VOYAGE

gion à san Domingo , estant sortie de cette Abbaye où elle estoit rentrée & sortie plusieurs fois ; les Religieuses fatiguées de son procedé , resolurent de ne la plus recevoir ; & en effet , la derniere fois qu'elle y voulut rentrer , elles luy dirent nettement qu'elle pouvoit rester dans le monde , ou choisir une autre retraite que leur Maison. Elle se sentit fort offensée de ce refus , qui ne venoit point à une personne de sa qualité & de son merite. Elle fit agir ses amis auprès du Roi , & il envoya dire à l'Abbesse qu'elle eust à ouvrir sa porte à la Connestable. L'Abbesse & toutes les Religieuses s'obstinant dans leur refus , dirent qu'elles vouloient représenter leurs raisons à sa Majesté , & qu'elles l'iroient trouver. Lorsque l'on rapporta au Roi la réponse de ces Religieuses , ils s'éclata de rire , & dit , J'auray bien du plaisir de voir cette Procession de Nonnes qui viendront en chantant ,

Libera nos , Domine , de la Condestabile.

Elles n'y allerent pourtant pas , & elles prirent le Parti de l'obéissance , qui est toujours le meilleur.

Il pleuvoit il y a quelques jours , le tonnerre estoit effroyable ; le Roi qui se divertit quelquefois à faire des petites malices à ses courtisans , commanda au Marquis d'Astorgas d'aller l'attendre sur la terrasse du Palais. Le bon vieillard luy dit en riant , Sire , serez-vous long temps à venir :

nir : Pourquoy , dit le Roy ; C'est , repliqua-t-il , que vôtre Majesté n'aura qu'à faire apporter un cercüeil pour me mettre dedans , car il n'y a pas d'apparence que je résiste à un temps comme celui-ci. Allez , allez , Marquis , dit le Roy , j'irai vous trouver. Le Marquis sortit , & sans balancer , il monta dans son Carosse & s'en alla chez lui. Au bout de deux heures le Roy dit , Assurement le bon homme est penetré jusqu'aux os , qu'on le fasse descendre , je veux le voir en cet estat. On dit au Roy , qu'il ne s'y estoit pas exposé ; surquoy il dit , qu'il n'estoit pas seulement vieux , mais qu'il estoit fort sage.

L'on prit il y a peu , une des plus belles Courtisannes de Madrid , déguisée en homme auprès du Palais , & elle avoit attaqué son Amant , duquel elle croyoit avoir sujet de se plaindre. Celui-ci l'ayant reconnu au son de sa voix , & à la maniere dont elle se servoit de son épée , ne voulut point employer la sienne pour se deffendre , bien loin de-là , il ouvrit son jupon , qui est une veste , & lui laissa l'entiere liberté de le fraper. Il croyoit peut estre qu'elle n'auroit pas assez de colere ou de courage pour le faire : mais il se trompa , & elle lui porta un coup de toute sa force qui le fit tomber très blessé. A peine eût-elle vû couler son sang , qu'elle se jetta par terre , & fit des cris effroyables ; elle se déchira le visage avec ses ongles , & s'arracha les yeux ,

veux. Le peuple s'estant amassé autour d'elle, vit bien à son air & à ses longs cheveux que c'estoit une femme. Ainsi la Justice l'arresta, & quelques Seigneurs qui passoient dans ce même moment l'ayant vûë, conterent au Roy ce qui venoit d'arriver: Il voulut lui parler, on l'amena devant lui: Est-ce toi, lui dit-il, qui a blessé un homme proche du Palais. Ouy, Sire, répondit-elle, j'ai voulu me venger d'un ingrat, il m'avoit promis de me garder son cœur, j'ai sçeu qu'il l'a donné à une autre. Et pourquoi donc, reprit-il, es-tu si affligée puisque tu t'es vengée? Ah! Sire, continua-t-elle, je me suis punie en cherchant à me venger; je suis au desespoir, je supplie vostre Majesté d'ordonner qu'on me fasse mourir, car je mérite le dernier chastiment. Le Roi en eut compassion, & se tournant vers ceux qui l'environnoient: En verité, dit-il, j'ai peine à croire qu'il y ait au monde un estat plus malheureux que celui d'aimer, sans estre aimé. Va, continua-t-il, tu as trop d'amour pour avoir de la raison; tâche d'estre plus sage que tu ne l'as esté, & n'abuse point de la liberté que je te fais rendre. Ainsi elle se retira sans estre menée dans le lieu où l'on enferme les misérables qui ont une mauvaise conduite.

Tout ce que je vous ai dit du Roi m'a éloignée de l'Opera d'Alcine. Je le vis le premier jour avec tant de distraction, que
lors-

lorsque j'y retournai il me parut tout nouveau. Il n'a jamais esté de si pitoyables machines ; on faisoit descendre les Dieux à cheval sur une poutre qui tenoit d'un bout du Theatre à l'autre ; le Soleil estoit brillant par le moyen d'une douzaine de lanternes de papier huillé , dans chacune desquelles il y avoit une lampe : lorsqu'Alcine faisoit des enchantemens , & qu'elle invoquoit les Demons , ils sortoient commodément de l'Enfer avec des échelles : le *Gracioso* , c'est à dire le bouffon , dit cent impertinences. Les Musiciens ont la voix assez belle , mais ils chantent trop de la gorge. On avoit autrefois l'indulgence de laisser entrer bien des sortes de gens dans la salle , quoique le Roi y fût ; cette coutume est changée ; il n'y entre plus que de Grands Seigneurs , & tout au moins des titrez ou des Chevaliers des trois Ordres Militaires. Cette Salle est assurément fort belle , elle est toute peinte & dorée , les loges , ainsi que je vous l'ai marqué , sont toujours grillées de jalousies comme celles que nous avons à l'Opera ; mais elles tiennent depuis le haut jusqu'en bas , & il semble que ce soit des Chambres. Le costé où le Roi se met est magnifique. Au reste la plus belle Comedie du monde , j'entens de celles que l'on joue dans la Ville , est bien souvent approuvée ou blâmée selon le caprice de quelque miserable. Il y a entr'autres un Cordonnier qui en décide , & qui s'est

22 RELAT. DU VOYAGE

s'est aquis un pouvoir si absolu de le faire ; que lorsque les Auteurs les ont achevées , ils vont chez lui pour briguer son suffrage ; ils lui lisent leurs pièces ; le Cordonnier prend son air grave , dit cent impertinences qu'il faut pourtant essuyer. Au bout de tout cela , quand il se trouve à la premiere representation , tout le monde a les yeux attachés sur le geste & les actions de ce faquin. Les jeunes gens l'imitent, de quelque qualité qu'ils soient ; s'il bâille, ils bâillent ; s'il rit, ils rient. Enfin l'impatience lui prend quelquefois, il a un petit sifflet, il se met à siffler. A même tems cent autres sifflets font retentir la Salle d'un ton si aigu, qu'il rompt la tête aux spectateurs. Voilà mon pauvre Auteur au desespoir , & toutes ses veilles & ses peines à la merci de la bonne ou de la méchante humeur d'un maraut.

Il y a dans la Salle de ces Comédiens un certain endroit que l'on nomme *la Casuela* (c'est comme l'Amphithéâtre.) Toutes les Dames d'une médiocre vertu s'y mettent , & tous les grands Seigneurs y vont pour causer avec elles. Il s'y fait quelquefois tant de bruit que l'on n'entendrait pas le tonnerre ; & elles disent des choses si plaisantes , qu'elles font mourir de rire ; car leur vivacité n'est arrêtée par aucune bienséance. Elles sçavent de plus les aventures de tout le monde ; & s'il y avoit un bon mot à dire sur leurs Majestez , elles aimeroient mieux estre penduës un quart d'heure

re après, que d'avoir manqué à le dire.

On peut dire que les Comédiennes sont adorées dans cette Cour. Il n'y en a aucune qui ne soit la maîtresse d'un fort grand Seigneur, & pour laquelle il ne se soit fait plusieurs combats, où il y a eu bien des gens tuez. Je ne sçai pas ce qu'elles disent de si joli, mais en vérité ce sont les plus vilaines carcasses du monde. Elles font une dépense effroyable, & l'on laisseroit plutôt périr toute sa maison de faim & de soif, que de souffrir qu'une gueuse de Comédienne manquant des choses les plus superflues.

Nous sommes dans une saison assez incommode, parce que c'est l'usage de faire prendre le vert aux Mules, & presque tout le monde est à pied. L'on ne voit dans ce tems que de l'herbe qu'on porte de tous les côtez, & les plus grands Seigneurs gardent à peine deux Mules pour les mener; ils prennent à cause de cela le parti d'aller souvent à cheval.

Les chevaux qui ont paru aux courses de taureaux, & qui sont adroits pour ces sortes de festes, augmentent beaucoup de prix, & sont fort recherchés. Le Roi se voulant divertir, en ordonna une pour le vingt-deux de ce mois: J'en eus de la joye, parce qu'encore que j'en eusse entendu parler, je n'en avois point vû jusqu'à présent, & le jeune Comte de Conismark, qui est Suedois, voulut *Tauriser* pour une fil-

le

24 RELAT. DU VOYAGE

le de mes amies : de sorte que je fus encore plus empressée à me rendre à la *Plaza mayor*, où ma parente, en qualité de Titulada de Castille, avoit son Balcon marqué & paré d'un daix, avec des tapis & des carreaux du Gardemeuble de la Couronne. Pour vous informer bien de tout ce qui se passe à ces sortes de festes, je dois vous dire, que lorsque le Roi ordonne que l'on en fasse, l'on mene dans les montagnes & dans les forests de l'Andalousie, des vaches que l'on nomme des Mandarines. L'on sçait que les plus furieux taureaux sont dans ces endroits-là. Et comme elles sont faites au badinage (s'il m'est permis de parler ainsi) elles s'enfoncent dans la Montagne; les taureaux les voyent, & s'empressent de leur faire la cour. Elles fuyent, ils les suivent, & elles les engagent dans de certaines palissades que l'on met exprés le long des chemins, qui sont quelquefois de trente & quarante lieües. Plusieurs hommes armez de demie piques & bien montez, chassent ces taureaux, & les empêchent de retourner sur leur pas; mais quelquefois ils sont obligez de les combattre dans ces barrières, & souvent l'on y est tué ou blessé.

Des gens qui sont postez exprés sur les chemins, viennent donner avis du jour que les taureaux arrivent à Madrid; & l'on met de même des palissades dans la Ville, afin qu'ils ne puissent faire de mal à personne.

Les

Les Mandarines, qui font de vraies traistresses, marchent toujours devant, & ces pauvres taureaux les suivent bonnement jusques à la place destinée pour la course, où l'on dresse exprés une grande écurie avec des ais propres à les enfermer. Il y en a quelquefois trente, quarante & jusques à cinquante. Cette écurie a deux portes, les Mandarines entrent par l'une & se sauvent par l'autre; & quand les taureaux veulent continuer de les suivre, l'on baïsse une trappe, & ils se trouvent pris.

Après qu'ils se sont reposez quelques heures, on les fait sortir de l'écurie, les uns après les autres, dans la grande place, où il vient quantité de jeunes Païsans, forts & robustes, dont les uns prennent le taureau par les cornes, les autres l'arrestent par la queue, & parce qu'ils le marquent à la cuisse d'un fer chaud, & qu'ils lui fendent les oreilles, on les nomme *Heradores*. Ceci ne se passe pas si paisiblement, qu'il n'y ait quelquefois plusieurs personnes tuées, & c'est un prélude de la feste, qui fait toujours beaucoup de plaisir au peuple, soit qu'il aime à voir répandre du sang, ou qu'il aime seulement les choses extraordinaires, qui le surprennent d'abord, & qui lui donnent lieu de faire ensuite de longues reflexions. Mais s'il en fait sur ce qui arrive de fâcheux dans cette feste, il ne paroît pas qu'il en profite; car il est toujours prêt à s'exposer dans toutes les courses que l'on fait.

26 RELAT. DU VOYAGE

On donne à manger aux taureaux, on choisit les meilleurs pour la course, & même on les connoist pour les fils ou les freres de ceux qui ont bien fait du carnage aux festes precedentes. On attache à leurs cornes un long ruban; à la couleur du ruban tout le monde les reconnoist, & cite l'histoire de leurs ancestres; que l'ayeul ou le trisa-yeul de ces taureaux tuerent courageusement tels & tels; & l'on ne se promet pas moins de ceux qui paroissent.

Quand ils sont suffisamment reposez, on s'able la plaça mayor, & l'on met tout autour des barrieres de la hauteur d'un homme, qui sont peintes des armes du Roi, & de celles de ses Royaumes. Cette place est, ce me semble, plus grande que la Place Royale. Elle est plus longue que large, avec des portiques, sur lesquels les maisons sont bâties, & sont toutes semblables, faites en maniere de pavillons, à cinq étages, & à chacun un rang de balcons, sur lesquels on entre par de grandes portes vitrées. Celui du Roi est plus avancé que les autres, plus spacieux, & tout doré. Il est au milieu d'un des côtez, avec un daix au dessus. Vis-à-vis sont les balcons des Ambassadeurs qui ont seance quand il tient Chapelle; c'est-à-dire Mr. le Nonce, l'Ambassadeur de l'Empereur, l'Ambassadeur de France, & ceux de Pologne, de Venise, & de Savoye: ceux d'Angleterre, de Hollande, de Suede, de Dannemark,

& des autres Princes Protestans, ne tiennent point de rang là. Les Conseils de Castille, d'Arragon, de l'Inquisition, d'Italie, de Flandres, des Indes, des Ordres, de Guerre, de la Croisade & des Finances, sont à la droite du Roi. On les reconnoist aux armes qui sont sur leurs tapis de velours cramoisi tout brodez d'or. Ensuite le Corps de Ville, les Juges, les Grands & les Titulados sont placez chacun selon son rang, & aux dépens du Roi, ou de la Ville, qui louë les balcons de divers particuliers qui demeurent là.

On donne de la part du Roi, à tous ceux que je viens de marquer, une collation dans des corbeilles fort propres, & l'on apporte aux Dames avec cette collation, qui consiste en fruits, confitures seches, & des eaux glacées, des gands, des rubans, des éventails, des pastilles, des bas de soye, & des jarretieres. Deforte que ces festes là coûtent toujours plus de cent mil écus; & cette dépense se prend sur les amandes qui sont adjudgées au Roi, ou à la Ville. C'est un fonds auquel on ne toucheroit pas pour tirer le Royaume du plus grand peril; & si on le faisoit, il en pourroit arriver une sedition: tant le peuple est enchanté de cette sorte de plaisir.

Depuis le niveau du pavé jusqu'au premier balcon, l'on fait des échafauts pour placer tout le monde. On louë un balcon jusqu'à 15 & 20 pistoles, & il n'y en a au-

28 RELAT. DU VOYAGE

cun qui ne soit occupé, & paré de riches tapis, & de beaux dais. Le peuple ne se met point sous le balcon du Roi, cet endroit est rempli par les Gardes. Il y a seulement trois portes ouvertes, par lesquelles les personnes de qualité viennent dans leurs plus beaux carrosses, particulièrement les Ambassadeurs; & l'on y fait plusieurs tours quelque tems avant que le Roi arrive. Les Cavaliers saluent les Dames qui sont sur les balcons, sans estre couvertes de leurs mantres. Elles sont parées de toutes leurs pierres, & de ce qu'elles ont de plus beau. On ne voit que des étoffes magnifiques, des tapisseries, des carreaux & des tapis tout relevés d'or. Jen'ai jamais rien vu de plus éblouissant. Le balcon du Roi est entouré de rideaux verts & or, qui il tire quand il ne veut pas qu'on le voye.

Le Roi vint sur les quatre heures, & aussi-tôt tous les carrosses sortirent de la place. C'est ordinairement l'Ambassadeur de France que l'on y remarque le plus, parce que lui & tout son train sont habillez à la Francoise; & c'est le seul Ambassadeur qui ait ici ce privilege: car les autres se mettent à l'Espagnole. Mais le Marquis de Villars n'est pas encore arrivé. Le carrosse du Roi est precedé de cinq ou six autres, où sont les Officiers, les Menins & les Pages de la Chambre, & le carrosse de respect, où il n'y a personne dedans, marche immédiatement devant celui de la Majesté, dont

dont le Cocher & le Postillon vont toujours
 teste nue, & un Valet de pied porte leur
 chapeau. Le carrosse est entouré de Gardes
 à pied. Ceux que l'on nomme Gardes du
 corps ont des pertuisanes, & marchent
 fort près du carrosse, & aux portieres un
 grand nombre de Pages du Roi, habillez
 de noir, & sans épée, qui est la seule mar-
 que qui les fait connoître pour estre des
 Pages. Comme les Dames destinées pour
 estre auprès de la jeune Reine ont déjà esté
 nommées, elles venoient toutes sous la
 conduite de la Duchesse de Terranova,
 dans les carrosses du Roi; & il marchoit à
 la portiere des hommes de la premiere qua-
 lité, les uns à pied pour en estre plus pro-
 ches, & les autres montez sur les plus beaux
 chevaux du monde, qui sont dressez ex-
 près, que l'on appelle chevaux de mouve-
 ment. Pour faire cette galanterie, il faut
 en avoir obtenu permission de sa Maîtresse,
 autrement on s'en attireroit de grands re-
 proches, & même une affaire avec les pa-
 rens de la Dame, qui prendroient cette li-
 berté au point d'honneur. Lorsqu'elle le
 trouve bon, on peut faire toutes les galan-
 teries dont ces sortes de festes fournissent
 l'occasion. Mais bien qu'ils n'ayent rien à
 craindre de la part des Dames qu'ils servent,
 ni de leurs familles, toutes les difficultez
 ne sont pas levées pour cela: car les Dueñas
 de honor, dont il y a une provision incom-
 mode dans chaque carrosse, & les Guarda-

damas qui vont à cheval, sont de fâcheux surveillans. A peine a-t-on commencé un peu de conversation que les vieilles tirent le rideau, & les Guardadames vous disent que l'amour le plus respectueux est le plus discret. Ainsi il faut bien souvent se contenter de se parler avec les yeux, & de faire des soupirs si hauts qu'ils s'entendent de fort loin.

Toutes les choses estant ainsi disposées, les Capitaines des Gardes & les autres Officiers, entrent dans la place montez sur de tres-beaux chevaux, & suivis des Gardes Espagnole, Allemande & Bourguignone. Ils sont vêtus de velours ou de satin jaune, qui sont les livrées du Roi; avec des galons veloutez cramoisy, or & argent. Les Archers de la Garde, que je nomme Gardes du corps, ont seulement un petit manteau de la même livrée sur des habits noirs. Les Espagnols ont des chausses retroussées à l'antique, Les Allemans, appelés Tudesques, en ont comme les Suisses. Ils se rangent l'un auprès de l'autre, du côté du balcon du Roi, pendant que les deux Capitaines & les deux Lieutenans, ayant chacun un bâton de commandement à la main, & suivis d'une nombreuse livrée, marchent tous quatre de front à la teste des Gardes, & font plusieurs tours dans la place pour donner les ordres necessaires, & pour saluer les Dames de leur connoissance. Leurs chevaux font cent courbettes & cent bonds.

Ils

Ils sont couverts de nœuds de rubans, & de houffes en broderie. On les nomme *Pissadores* pour les distinguer. Chacun de ces Seigneurs affecte de porter ce jour là les couleurs que leurs Maîtresses aiment davantage.

Après que le peuple est sorti des barrières, & s'est rangé sur les échaffauts, on arrose la place avec 40 ou 50 tonneaux d'eau qui sont tirez chacun par une petite charrette. Les Capitaines des Gardes reviennent alors prendre leur poste sous le balcon du Roi, où tous les Gardes se mettent aussi, & font une espece de haye, se tenans tort ferrez; & quoi que les taureaux soient quelquefois prests à les tuer, il ne leur est pas permis de reculer, ni de sortir de leur place. Ils leur presentent seulement la pointe de leurs halebardes, & se défendent avec beaucoup de peril de leur part. Lorsqu'ils en tuent quelqu'un, il est à eux.

Je vous assure que ce nombre innombrable de peuple (car tout en est plein, & les toits des maisons comme tout le reste) ces balcons si bien parez, avec tant de belles Dames, cette grande Cour, ces Gardes, & enfin toute cette place, donnent un des plus beaux spectacles que j'aye jamais vûs.

Aussi-tôt que les Gardes occupent le quartier du Roi, il entre dans la place six Alguazils, ou Huiffiers de Ville, tenant chacun une grande baguette blanche. Leurs chevaux sont excellens, harnachez à la Morisque,

chargez de petites sonnettes. L'habit des *Alguazils* est noir. Ils ont des plumes, & tiennent la meilleure contenance qu'ils peuvent dans l'extrême crainte dont ils sont saisis, à cause qu'il ne leur est pas permis de sortir de la lice. Et ce sont eux qui vont querir les Cavaliers qui doivent combattre.

Je dois vous dire, avant que de continuer cette petite description, qu'il y a des loix établies pour cette sorte de course, que l'on nomme *Duelo*, c'est à dire *Düel*, parce qu'un Cavalier attaque le taureau & le combat en combat singulier. Voici quelques-unes des choses que l'on y observe. Il faut estre né Gentilhomme, & connu pour tel pour combattre à cheval. Il n'est point permis de tirer l'épée contre le taureau, qu'il ne vous ait fait insulte. On appelle insulte, quand il vous arrache de la main le garrochon, c'est à dire la lance; ou qu'il a fait tomber vôtre chapeau, ou vôtre manteau; ou qu'il vous a blessé vous ou vôtre cheval, ou quelqu'un de ceux qui vous accompagnent. En ce cas, le Cavalier est obligé de pousser son cheval droit au taureau; car c'est un *empeño*, cela veut dire un affront qui engage à se venger ou à mourir; & il faut lui donner *una cachil-lada*, c'est à dire un coup du revers de son épée à la teste ou au cou. Mais si le cheval sur lequel le Cavalier est monté, résiste à avancer, l'on met aussi tôt pied à terre, & l'on marche courageusement contre ce fier

fier animal. On est armé d'un épieu fort court, & large de trois doigts. Il faut que les autres Cavaliers qui sont là pour combattre, descendent aussi de cheval, & accompagnent celui qui est dans l'*empeño*; mais ils ne le secondent point pour lui procurer aucun avantage contre son ennemi. Lorsqu'ils vont tous de cette manière vers le taureau, s'il s'enfuit à l'autre bout de la place, au lieu de les attendre, ou de venir à eux, après l'avoir poursuivi quelque temps, ils ont satisfait aux loix du duel.

Lorsqu'il y a dans la Ville des chevaux qui ont servy à *tauriser*, & qui sont adroits, bien quel'on ne connoisse pas celui à qui ils sont, on les lui emprunte, soit qu'il ne souhaite pas les vendre, ou que l'on ne soit point en estat de les acheter; & l'on n'en est jamais refusé. Si par malheur le cheval est tué, & qu'on le veuille paier, on ne le souffre pas, & ce seroit manquer à la generosité Espagnole que de recevoir de l'argent en telle rencontre. Il est cependant assez désagréable d'avoir un cheval que l'on a bien pris de la peine à dresser, & que le premier inconnu vous fait tuer, sans qu'il en soit autre chose. Cette sorte de combat est jugée si perilleuse qu'il y a des Indulgences ouvertes en beaucoup d'Eglises pour ces jours-là, à cause du massacre qui s'y fait. Plusieurs Papes ont voulu abolir tout à fait des spectacles si barbares, mais les Espagnols ont

fait de si grandes instances envers la Cour de Rome pour qu'on les laissât, qu'elle s'est accommodée à leur humeur; & jusques ici elle les a tolerés.

Le premier jour que j'y fus, les Alguazils vinrent à la porte qui est au bout de la lice, querir les six Chevaliers (dont le Comte de Conismark estoit un) qui se presentoient pour combattre. Leurs chevaux estoient admirablement beaux & magnifiquement harnachez. Sans compter ceux qu'ils montoient, ils en avoient chacun douze que des Palfreniers menotent en main; & chacun six Mulets chargez de *rejones ou garochons*, qui sont, comme je vous l'ai déjà dit, des lances de bois de sapin fort sec, longues de quatre ou cinq pieds, toutes peintes & dorées avec le fer très poli, & par-dessus les mulets avoient des couvertures de velours, des couleurs de ceux qui devoient combattre. Leurs armes y estoient en broderie d'or. Cela ne se pratique pas à toutes les festes, quand c'est la Ville qui les donne il y a bien moins de magnificence; mais comme c'estoit le Roi qui l'avoit ordonnée, & qu'elle se faisoit à cause de son mariage, rien n'y estoit oublié.

Les Cavaliers estoient vêtus de noir brodé d'or & d'argent, de soye ou de geais. Il avoient des plumes blanches mouchetées de différentes couleurs, qui s'élevoient toutes sur le costé du chapeau, avec une
riche

riche enseigne de diamans & un cordon de même. Ils portoient des écharpes, les unes blanches, les autres cramoisi, bleu & jaune brodées d'or passé: quelques-uns les avoient autour d'eux, d'autres mises comme un baudrier & d'autres au bras. Celles là estoient étroites & courtes. C'estoit sans doute des presens de leurs Maîtresses; car d'ordinaire ils courent pour leur plaire & pour leur témoigner qu'il n'y a point de peril auquel ils ne s'exposassent pour contribuer à leur divertissement. Ils avoient par dessus un manteau noir qui les envelopoit, & dont les bouts estant jettez par-derrière, leurs bras n'en estoient point embarassez. Ils portoient de petites botines blanches avec de longs éperons dorez, qui n'ont qu'une pointe à la mode des Mores. Ils sont aussi à cheval comme eux, les jambes racourcies, ce qui s'apelle *Cavalgar à la gineta*.

Ces Cavaliers estoient fort bien à cheval, & mis de bon air pour le País: Leur naissance estoit illustre, chacun d'eux avoit quarante Laquais, les uns vêtus de moire d'or garnie de dentelles; les autres de brocart incarnat, rayé d'or & d'argent; & les autres d'une autre façon. Chacun estoit habillé à l'étrangere, soit en Turcs, Hongrois, Mores, Indiens ou Sauvages. Plusieurs Laquais portoient des faisceaux de ces garochons dont je vous ai parlé, & cela avoit beaucoup de grace autour d'eux.

Ils traverserent la *plaza mayor* avec tout leur cortège, conduits par les six Alguazils, & aux fanfares des trompettes. Ils vinrent devant le balcon du Roi, auquel ils firent une profonde reverence, & lui demanderent permission de combattre les Taureaux: ce qu'il leur accorda en leur en souhaitant la victoire. En même tems les trompettes recommencerent à sonner de routes parts & c'est comme le défi que l'on fait aux taureaux. Il s'éleva de grands cris de tout le peuple qui repetoit *viva, viva, los bravos cavalleros*. Ils se separerent ensuite & furent saluer les Dames de leur connoissance. Les Laquais sortirent de la lice, & il n'en resta que deux à chacun, chargez de *Rejones*. Ils se tenoient aux costez de leurs Maistres, & ne quittoient guere la croupe de leurs chevaux.

Il entre dans la place beaucoup de jeunes hommes qui viennent exprés de bien loin pour combattre ces jours-là. Ceux dont je vous parle sont à pied; & comme ils ne sont pas nobles, on ne leur fait aucune ceremonie. Pendant qu'un Cavalier combat, les autres se retirent sans pourtant sortir des barrieres, & ils n'attaquent point le taureau qu'un autre a commencé de combattre, à moins qu'il ne vienne à eux. Le premier auquel il s'adresse, quand ils sont tous ensemble, c'est celui qui le combat. Lorsqu'il a blessé le Cavalier, l'on crie *fileno es empeño*, comme qui diroit c'est un

un engagement à un tel de vanger l'insulte qu'il a receüe du taureau : Eu effet il est engagé d'honneur d'aller à cheval ou de mettre pied à terre pour attaquer le taureau, & lui donner un coup d'épée, comme je viens de dire, à la teste ou à la gorge, sans le fraper ailleurs. Il peut ensuite le combattre de telle maniere qu'il veut, & le fraper où il peut, mais c'est une chose qui ne se fait pas sans hazarder mille fois de perdre la vie. Lorsque ce premier coup est donné, si les Cavaliers sont à pied, ils peuvent remonter à cheval.

Quand le Roi jugea qu'il étoit tems de commencer la fête, deux Alguazils vinrent sous son balcon, & il donna à Dom Juan la clef de l'Ecurie où les taureaux sont enfermez; car le Roi la garde, & quand il faut la jeter il la remet entre les mains du *Privado*, ou premier Ministre, comme une faveur. Aussi-tôt les trompettes sonnerent, les timbales & les tambours, les fifres, les hauts-bois, les flutes & les musettes se firent entendre tout à tour; & les Alguazils qui sont naturellement de grands poltrons, allerent tout tremblans ouvrir la porte où les taureaux estoient enfermez. Il y avoit un homme qui étoit caché derriere, qui la referma vite, & grimpa par une échelle sur l'écurie: car c'est l'ordinaire que le taureau en sortant cherche derriere la porte, & commence son expedition par tuer, s'il peut, l'homme qui

est là. Ensuite il se met à courir de toute sa force après les Alguazils ; qui pressent leurs chevaux pour se sauver ; parce qu'il ne leur est point permis de se mettre en défense, & toute leur ressource est dans la fuite. Ces hommes qui sont à pied, lui lancent des fleches & de petits dards plus pointus que des alâines, & tous garnis de papier découpé. Ces dards s'attachent sur lui de telle sorte, que la douleur l'obligeant de s'agiter, le fer entre encore plus avant ; & le papier qui fait du bruit lorsqu'il court, & auquel on met le feu, l'irrite extrêmement. Son haleine forme un brouillard épais autour de lui ; le feu lui sort par les yeux & par les narines ; il court plus vite qu'un cheval léger à la course, & il se tient même beaucoup plus ferme. En vérité cela donne de la terreur. Le Cavalier qui le doit combattre s'approche, prend un *Rejon*, le tient comme un poignard, le taureau vient à lui, il gauchit & lui apuie le fer du *garochon*, il le repousse ainsi, & le bois qui est foible se casse : Aussi tôt les Laquais qui en tiennent dix ou douze douzaines, en présentent un autre, & le Cavalier le lui lance encore dans le corps ; de sorte que le taureau mugit, s'anime, court, bondit, & malheur à celui qui se trouve à son passage. Lorsqu'il est sur le point de joindre un homme, on lui jette un chapeau ou un manteau, ce qui l'arrête ; ou bien on se couche par ter-

re, & le taureau en courant, passe sur lui. L'on a des bilboquets (ce sont des figures assez grandes faites de carton) avec quoi on l'amuse pour avoir le tems de se sauver. Ce qui garantit encore, c'est que le taureau ferme toujours les yeux avant de frapper de ses cornes, & dans cet instant ils ont l'adresse d'esquiver le coup; mais ce n'est pas une chose si sûre qu'il n'y en perisse plusieurs.

Je vis un More, qui tenant un poignard fort court, alla droit au taureau dans le tems qu'il estoit au plus fort de sa furie, & lui enfonça son poignard entre les deux cornes, dans la suture des os, en un endroit très délicat aisé à percer, mais moins grand qu'une piece de quinze sols. Ce fut le coup le plus téméraire & le plus adroit que l'on puisse imaginer. Le taureau tomba mort sur le champ. Aussi-tôt les trompettes sonnerent, & plusieurs Espagnols accoururent l'épée à la main pour mettre en pieces la bête qui ne pouvoit plus leur faire de mal. Quand un taureau est tué, quatre Alguazils sortent & vont querir quatre mules que des palfreniers vêtus de satin jaune meslé d'incarnat, conduisent. Elles sont couvertes de plumes & de sonnettes d'argent; elles ont des traits de soie avec quoi l'on attache le taureau qu'elles entraînent. Dans ce moment-là les trompettes & le peuple font un grand bruit. L'on en courut vingt le premier jour: il

en sortit un furieux qui blessa très-dangereusement à la jambe le Comte de Conismark ; encore ne reçut-il pas tout le coup, son cheval en fut crevé : il sauta promptement à terre ; & bien qu'il ne soit pas Espagnol, il ne voulut pas se dispenser d'aucune des loix. C'étoit une chose digne de pitié de voir le plus beau cheval du monde en cet état : il couroit de toute sa force autour de la lice, faisant feu avec ses pieds, & il tua un homme en le frappant de la teste & du poitrail. On lui ouvrit la grande barrière & il sortit. Pour le Comte, aussi-tôt qu'il fut blessé, une fort belle Dame Espagnole, qui croioit qu'il combattoit pour elle, s'avança sur son balcon, & lui fit signe plusieurs fois avec son mouchoir, apparemment pour lui donner du courage : mais il ne parut pas avoir besoin de ce secours-là. Il s'avança fierement l'épée à la main, quoiqu'il perdit un ruisseau de sang, & qu'il fût obligé de s'appuyer sur un de ses Laquais qui le soutenoit, il ne laissa pas de faire une grande blessure à la teste du taureau ; & aussi-tôt s'estant tourné du côté où estoit cette belle fille pour laquelle il combattoit, il baisa son épée, & se laissa aller sur ses gens qui l'emporterent demi mort.

Mais il ne faut pas penser que ces sortes d'accidens interrompent la feste, il est dit qu'elle ne cessera point que par l'ordre du Roi, de maniere que lorsqu'il y a un des

Cavaliers blessé, les autres l'accompagnent jusqu'à la barrière, & sur le champ ils reviennent combattre. Il y eut un Biscaien si hardi, qu'il se jetta à cheval sur le dos d'un taureau, le prit par les cornes, & quelques efforts que pût faire l'animal pour le renverser par terre, le Biscaien y resta plus d'un quart d'heure, & rompit une des cornes du taureau. Quand ils se deffendent trop long-tems, & que le Roi en veut faire sortir d'autres; (car les nouveaux sont agréables, parce que chacun a sa maniere particuliere de combattre) l'on amene les dogues d'Angleterre. Ils ne sont pas si grands que ceux que l'on voit d'ordinaire, c'en est une race semblable à ceux que les Espagnols menoient aux Indes lorsqu'ils en firent la conquête; ils sont petits & bassets, mais si forts, que quand une fois ils tiennent une goulée, ils ne la lâchent point; & ils se laisseroient plutôt couper par morceaux. Il y en a toujours quelques-uns de tuez. Le taureau les met sur ses cornes, & les fait sauter en l'air comme si c'étoit des ballons. Quelquefois on lui coupe les jarets avec de certains fers faits en croissans, on les met au bout d'une grande perche, & cela s'appelle des *jarretar al toro*.

Un autre Cavalier fut empeño, parce qu'en combatant son chapeau tomba. Il ne mit pas pied à terre, il tira son épieu, & poussant son cheval droit au taureau qui l'atten-

42 RELAT. DU VOYAGE

l'attendoit, il lui donna un coup dans le cou dont il ne demeura que legerement blessé ; de maniere que la douleur ne servoit qu'à l'animer davantage. Il gratoit la terre de ses pieds, il mugissoit, il sautoit comme un cerf. Je ne scaurois vous bien décrire ce combat non plus que les acclamations de tout le monde, les battemens de mains, la quantité de mouchoirs que l'on élevoit en l'air, & que l'on monroit en signe d'admiration, les uns criant *victor, victor*, & les autres, *ha toro, ha toro*, pour exciter encore sa furie. Je ne scaurois non plus vous dire mes alarmes particulieres, & comme le cœur me palpitoit lorsque je voiois ces terribles animaux prests à tuer ces braves Cavaliers: tout cela m'est également impossible.

Un Tolédan jeune & bien fait, ne pût éviter le coup de corne d'un taureau, il fut élevé bien haut & mourut sur le champ. Il y en eut deux autres mortellement blessez & quatre chevaux tuez ou blessez à mort. Cependant ils disoient tous que la course n'avoit pas esté fort belle, parce qu'il n'y avoit guere eu de sang répandu ; que pour une telle feste il y auroit dû avoir au moins dix hommes tuez sur la place. L'on ne peut bien exprimer l'adresse des Cavaliers à combatre, & celles des chevaux pour éviter le coup. Ils tournent quelquefois une heure autour du taureau sans en estre plus loin que d'un pied, & sans qu'il puisse les approcher ; mais lorsqu'il les touche il les blesse

blesse crüellement. Le Roi jetta quinze pistoles au More qui avoit tué le taureau avec son poignard ; il en donna autant à celuy qui en avoit dompté un autre, & dit qu'il se souviendroit des Cavaliers qui avoient combatu.

Je remarquai un Castillan, qui ne sçachant comment se garantir, sauta par dessus le taureau aussi legerement qu'auroit fait un oiseau. Ces festes sont belles, grandes & magnifiques ; c'est un spectacle fort noble, & qui coûte beaucoup : l'on ne peut en faire une peinture juste, il faut les voir pour se les bien représenter. Mais je vous avoüe que tout cela ne me plaist point, quand je pense qu'un homme dont la conservation vous est chere, a la temerité de s'aller exposer contre un taureau furieux, & que pour l'amour de vous (car c'en est d'ordinaire le motif) vous le voyez revenir tout sanglant & demi-mort. Peut-on seulement approuver aucune de ces coutumes ? Et supposé même que l'on n'y eût pas un interest particulier, peut-on souhaiter de se trouver à des festes qui presque toujours coûtent la vie à plusieurs personnes ? Pour moi, je suis surpris que dans un Royaume où les Rois portent le nom de Catholiques, l'on souffre un divertissement si barbare. Je sçai bien qu'il est fort ancien, puisqu'il vient des Mores : mais il me semble qu'il devrait estre tout-à-fait aboli, aussi-bien que plusieurs autres coutumes

mes qu'ils tiennent de ces Infideles. Dom Fernand de Toléde me voyant fort émeuë & fort inquiète pendant la course, & remarquant que je devenois quelquefois aussi pâle qu'un mort, tant je craignois de voir tuër quelques-uns de ceux qui combattoient, me dit en souffrant, Qu'aurez-vous fait, Madame, si vous aviez vû ce qui se passa ici il y a quelques années ? Un Cavalier de mérite aimoit passionnément une jeune fille, qui n'estoit que la fille d'un Lapidaire ; mais elle estoit parfaitement belle, & devoit avoir de fort grands biens. Ce Cavalier ayant appris que les plus fiers taureaux des montagnes avoient esté pris, & croyant qu'il y auroit beaucoup de gloire de les vaincre, il résolut de *tauriser*, & il en demanda la permission à sa Maîtresse. Elle fut si saisie de la simple proposition qu'il lui en fit, qu'elle s'en évanouit, & elle lui deffendit par tout le pouvoir qu'il lui avoit donné sur son esprit, d'y penser de sa vie. Mais malgré cette deffense, il crut ne pouvoir lui donner une plus grande preuve de son amour, & il fit travailler secrètement à toutes les choses qui lui estoient nécessaires. Quelque soin qu'il apportât à cacher son dessein à sa Maîtresse, elle en fut avertie, & elle n'obmit rien pour l'en détourner. Enfin le jour de cette feste étant venu, il la conjura de s'y trouver ; il lui dit que sa présence suffiroit pour le faire vaincre, & pour lui ac-

querit une gloire qui le rendroit encore plus digne d'elle. Vostre amour, lui dit-elle, est plus ambitieux qu'il n'est tendre, & le mien est plus tendre qu'ambitieux. Allez où la gloire vous appelle, vous voulez que j'y sois, vous voulez combattre devant moi, où j'y seray je vous le promets, & peut estre que ma présence vous troublera plus qu'elle ne vous donnera d'émulation. Il la quitta enfin & fut à la *plaza mayor*, où tout le monde estoit déjà assemblé, mais à peine commençoit-il de se deffendre contre un fier taureau qui l'avoit attaqué, qu'un jeune villageois jette un dard à ce redoutable animal, qui le perce, & lui fait sentir beaucoup de douleur. Il quitte aussitôt le Cavalier qui le combattoit, & en mugissant il prend sa course contre celui qui venoit de le fraper. Ce jeune homme interdit voulut se sauver: alors le bonnet dont sa tête étoit couverte vint à tomber, & en même temps les plus beaux cheveux du monde & les plus longs se déploierent sur ses épaules, & firent connoître que c'étoit une fille de quinze à seize ans. La peur lui avoit causé un tel tremblement, qu'elle ne pouvoit ni courir ni éviter le taureau. Il lui porta un coup effroyable dans le côté, au même moment que son Amant qui étoit le *toreador*, & qui l'avoit reconnue, étoit couru à elle pour la secourir. O Dieu! quelle douleur fut la sienne lorsqu'il vit sa chere Maîtresse dans ce funeste état. Il devint transporté, il ne ménagea

ménagea plus sa vie, & plus furieux que le taurcau; il fit des choses presque incroyables. Il fut mortellement blessé en plusieurs endroits. Ce fut bien ce jour-là que l'on trouva la feste belle. L'on porta ces deux infortunez Amans chez le malheureux pere de la fille. Ils voulurent être en même chambre, & demanderent en grace que pour le peu d'heures qui leur restoit à vivre, on les mariât, & que puisqu'ils ne pouvoient vivre ensemble, ils n'eussent au moins qu'un même tombeau après leur mort. Cette histoire a beaucoup ajouté à l'aversion que j'avois déjà pour ces sortes de festes. Je le dis à Dom Fernand après l'avoir remercié de la peine qu'il avoit prise de me la raconter.

Je ne vous ai rien dit jusqu'ici de la Langue Espagnole, dans laquelle je tâche de faire quelque progrès. Je la trouve tout à fait à mon gré, elle est expressive, noble & grave. L'amour ne laisse pas d'y trouver son langage, & d'y badiner agreablement. Les personnes de la Cour parlent plus concis que les autres: elles ont de certaines comparaisons & des métaphores si abstraites, qu'à moins d'être accoutumé à les entendre, l'on perd la moitié de leurs conceptions. J'ai appris plusieurs Langues, du moins j'en ai eu les premiers principes; mais de routes il n'y a que la nôtre qui me paroisse plus belle que l'Espagnole.

Je viens de voir arriver dix galères, cela

est

est assez surprenant dans une Ville qui est à 80 lieües de la Mer ; mais ce sont des galeres de terre ; car s'il y a bien des chevaux & des chiens marins , pourquoy n'y aura-t-il pas des galeres terrestres ? Elles ont la forme d'un chariot , elles sont quatre fois plus longues ; chacune a six rouës , trois de chaque côté : cela ne va guere plus doucement qu'une charette. Le dessous en est rond & assez semblable à celui des galeres. On les couvre de toile ; on y peut tenir quarante personnes ; l'on s'y couche , l'on y fait sa cuisine ; enfin c'est une maison roulante. L'on met 18 ou 20 chevaux pour la traîner. La machine est si longue qu'elle ne peut tourner que dans un grand champ. Elles viennent ordinairement de Galice & de la Manche , país du brave Dom Quixote. Il en part huit , dix ou douze ensemble pour s'entresecourir au besoin ; car lorsqu'une galere verse , c'est un grand fracas , & le mieux qu'il puisse arriver c'est de vous rompre un bras ou une jambe. Il faut être plus de cent à la relever. L'on porte là dedans toute sorte de provisions , parce que le país par lequel on passe est si ingrat , que sur des montagnes de quatre-vingt lieües de long , le plus grand arbre que l'on trouve , c'est un peu de serpoulet & de thim sauvage. Il n'y a là ni hôte , ni hôtellerie , l'on couche dans la galere , & c'est un miserable país pour les voyageurs.

Monseigneur Mellini , Nonce Apostolique,

que, sacra la Patriarche des Indes le jour de la Trinité, & le Roy y vint. Je le vis entrer. Il estoit habillé de noir avec une broderie de soie aurore, & de petites perles autour des fleurs. Son chapeau estoit si grand que les bords qu'on ne releve jamais ici, tomboient des deux costez, & ne faisoient pas un bon effet. Je remarquai pendant la cérémonie qu'il mangeoit quelque chose qu'on lui tenoit sur un papier; je demandai ce que c'estoit: on me dit que ce devoit estre de l'ail ou de petites échalottes, parce qu'il en mange assez souvent. J'étois trop éloignée pour le bien voir. Il ne retourna point au *buen retiro*, à cause de la feste du S. Sacrement, à laquelle il vouloit assister. Lorsque je sortis de l'Eglise je reconnus un Gentilhomme François, nommé du Juncas, qui est de Bordeaux, & que j'y avois vû. Je lui demandai depuis quand il estoit en cette Ville: il me dit qu'il y avoit peu, & que son premier soin auroit esté de me venir voir, sans qu'il s'eût engagé à Bayonne, de ne perdre pas un moment à la recherche d'un scelerat que l'on croïoit caché à Madrid; que ce n'estoit pas la curiosité de voir sacrer le Patriarche des Indes, qui l'avoit obligé de venir aux Jeronimites (autrement les filles de la Conception) mais qu'ayant demandé à parler à une Religieuse, on luy avoit répondu qu'on ne pouvoit la voir que le Roine fut sorti. C'est, ajoûta-t-il, une

une des plus belles filles du monde, & elle a causé un grand malheur à Bayonne dans la famille de Monsieur de la Lande. Je me souvins de l'avoir vû en passant, & je le priai de m'apprendre ce que c'étoit. C'est une trop longue & trop funeste aventure, me dit-il, pour vous la raconter en un moment, mais si vous vouliez voir la jeune Religieuse dont je vous parle, je suis persuadé qu'elle ne vous déplairoit pas. Je pris volontiers le parti qu'il me proposoit, parce que j'ai toujours entendu dire qu'elles ont encore plus d'esprit dans les Monasteres que dans le monde. Nous montâmes au parloir, dont trois affreuses grilles, les unes sur les autres, toutes herissées de pointes de fer, me surprirent. Comment, dis je, on m'avoit assuré que les Religieuses étoient en ce pais fort galantes, mais je suis persuadé que l'amour n'est pas assez hardi pour hazarder d'entrer au travers de ces longues pointes & de ces petits trous, où il periroit indubitablement. Vous êtes la dupe des apparences, Madame, s'écria du Juncas, & si la Dame qui va venir pouvoit m'en laisser le tems, vous sçauriez dès aujourd'hui ce que j'appris d'un Espagnol de mes amis, au premier voïage que je fis ici. *Dona Isidora* entra dans ce moment au parloir. Je la trouvai encore plus belle que je ne me l'étois figuré. Monsieur du Juncas lui dit que j'étois une Dame Françoisé qui avoit eu en-

50 RELAT. DU VOYAGE

vie de la connoître sur le récit qu'il m'avoit fait de son mérite. Elle me remercia avec beaucoup de modestie, & elle nous dit ensuite qu'il étoit bien vrai que ce misérable dont on vouloit sçavoir des nouvelles, avoit été à Madrid depuis peu; mais qu'elle étoit certaine qu'il n'y estoit plus, & qu'il avoit même eu la hardiesse de lui écrire par un homme chez lequel il logeoit; qu'on lui avoit apporté la lettre après son départ, & qu'elle n'avoit pas voulu la recevoir. Il me semble, dis-je en l'interrompant, que l'on ne pourroit pas le prendre, supposé qu'il fût encore ici. L'on en obtient quelquefois la permission du Roi, dit Dona Isidore; il est de certains crimes qui ne doivent point trouver d'azile, & celui-là en est un. Elle se prit à pleurer, quelque violence qu'elle se fit pour retenir ses larmes; & elle ajouta que graces au Ciel elle n'avoit rien à se reprocher sur ce qui s'estoit passé; mais que cela n'empêchoit pas qu'elle ne s'affligeât extrêmement d'en avoir esté la cause. Nous parlâmes encore quelque tems ensemble, je demurai aussi charmée de son esprit que de sa beauté, & je me retirai ensuite. Je suis absolument à vous, ma très-chere Cousine, soiez en bien persuadée.

A Madrid ce 29. de May 1679.

ONZIE-



ONZIEME

LETTRE.

IL faut vous aimer autant que je vous aime, ma chere Cousine, pour me pouvoir resoudre de vous écrire dans un tems où la chaleur est excessive. Tout ce que l'on m'en avoit dit, & tout ce que je m'en estois pû imaginer, n'est rien en comparaison de ce que je trouve. Pour m'en garantir, je laisse mes fenestres ouvertes tant que la nuit dure, sans apprehender le vent de galicque qui estropie. Je couche nue teste, je mets mes mains & mes pieds dans de la nége, une autre en mouroit, mais je tiens qu'il vaudroit autant mourir que d'étouffer comme on fait ici. Minuit sonne sans que l'on ait senti le plus petit air du Zephire. Pour moi je pense qu'il ne fait pas plus chaud sous la ligne.

Quand on va à la promenade l'on est assez embarrassé; car si l'on baisse les glaces du carrosse, l'on est suffoqué de la poudre,

52 RELAT. DU VOYAGE

dont les ruës sont si remplies, qu'à peine se peut-on voir. Et bien que les fenestres des maisons soient fermées, elle passe au travers & gaste tous les meubles; de sorte que les méchantes odeurs l'hiver, & la poudre l'été, noircissent l'argenterie, & toutes choses à tel point, que rien ne peut se conserver long-tems beau. Quelque soin que l'on prenne à present, l'on a toujours le visage couvert de sueur & de poudre, semblable à ces Athletes qu'on nous représente dans la lice.

Je dois vous dire que j'ai vû la Feste du S. Sacrement, qui est fort solemnelle ici. L'en y fait une Procession generale, composée de toutes les Paroisses & de tous les Religieux, qui sont en très-grand nombre. L'on tapisse les ruës par où elle doit passer, des plus belles tapisseries de l'univers: car je ne vous parle pas seulement de celles de la Couronne que l'on y voit; il y a mille particuliers, & même davantage qui en ont d'admirables. Tous les balcons sont sans jalousies, couverts de tapis remplis de riches carreaux avec des dais. Il y a du coutil tendu qui passe d'un côté de la ruë à l'autre, qui empêche que le Soleil n'incommode. L'on jette de l'eau sur ce coutil afin qu'il en soit plus frais; les ruës sont toutes sablées, fort arrosées & remplies d'une si grand quantité de fleurs, que l'on ne sçauroit marcher sur autre chose. Les Reposoirs sont extraordinairement

ment grands, & parez de la dernière magnificence.

Il ne va point de femmes à la Procession. Le Roi y étoit avec un habit de rafferat noir lustré ; une broderie de soye bleüe & blanche marquoit les tailles ; ses manches étoient de rafferat blanc , brodées de soye bleüe & de jais ; elles étoient fort longues & ouvertes par devant. Il avoit de petites manches pendantes qui tomboient jusques à la ceinture , son manteau autour de son bras , son grand collier d'or & de pierres , d'où pendoit un petit mouton de diamant. Il avoit aussi des boucles de diamans à ses souliers & à ses jarretières , un gros cordon à son chapeau , qui brilloit presque autant que le Soleil , avec une enseigne qui retroussoit son chapeau , & au bas de cette enseigne une perle que l'on nomme la *pergrine* , elle est aussi grosse qu'une poire de rousselet , & de la même forme. L'on prétend que c'est la plus belle qui soit en Europe , & que l'eau & la qualité en sont parfaites. Toute la Cour sans exception étoit à la suite du S. Sacrement. Les Conseils y marchaient sans ordre de préférence comme ils se trouvoient , tenans des cierges de cire blanche. Le Roi en portoit un , & alloit le premier après le Tabernacle où étoit le Corpus. C'est assurément une des plus belles Ceremonies que l'on puisse voir. J'y remarquai que tous les Gentilshommes de la Chambre avoient chacun une grande

clef d'or à leur côté, c'est celle de la Chambre du Roi, où ils peuvent entrer quand ils veulent. Elle est aussi grande que la clef d'une cave. J'y vis plusieurs Chevaliers de Malte, qui portent tous une Croix de Malte, de toille d'Hollande, brodée sur leur manteau. Il étoit près de deux heures après midi que la Procession n'étoit pas encore rentrée. Lorsqu'elle passa devant le Palais, l'on tira des boëtes & beaucoup de fusées.

Le Roi étoit allé trouver la Procession à Sancta Maria, c'est une Eglise qui est proche du Palais. Toutes les Dames prennent ce jour-là leurs habits d'Eté: elles sont très-parées sur leurs balcons, elles y tiennent des corbeilles pleines de fleurs, ou des bouteilles remplies d'eau de senteur, & elles en jettent lorsque la Procession passe. Pour l'ordinaire les trois Campagnes qui gardent le Roi, sont vêtues de neuf. Quand le S. Sacrement est rentré dans l'Eglise, chacun va manger chez soi pour se trouver aux Autos. Ce sont des Tragedies dont les sujets sont pieux, & l'exécution assez bizarre. On les represente dans la cour ou dans la rue du President de chaque Conseil, à qui cela est dû. Le Roi y vient, & toutes les personnes de qualité reçoivent des billets dès la veille pour s'y trouver. Ainsi nous y fûmes conviées, & je demeurai surprise que l'on allumât un nombre extraordinaire de flambeaux pendant que le

le Soleil donnoit à plomb sur les Comédiens , & qu'il faisoit fondre les bougies comme du beurre. Ils joüerent la plus impertinente piece que j'aye vûe de mes jours. En voici le sujet.

Les Chevaliers de S. Jacques sont assemblez , & Nôtre Seigneur les vient prier de le recevoir dans leur Ordre. Il y en a plusieurs qui le veulent bien , mais les anciens representent aux autres le tort qu'ils se feroient d'admettre parmi eux une personne née dans la roture ; que Saint Joseph son pere est un pauvre Mentuisier , & que la Sainte Vierge travaille en coûture. Nôtre Seigneur attend avec beaucoup d'inquiétude la resolution que l'on prendra : l'on détermine avec quelque peine de le refuser ; mais là-dessus l'on ouvre un avis qui est d'instituer exprés pour lui l'Ordre de Christo , & par cét expédient tout le monde est satisfait. Cét Ordre est ce'ui de Portugal. Cependant ils ne font pas ces choses dans un esprit de malice , & ils aimeroient mieux mourir que de manquer au respect qu'ils doivent à la Religion. Les Autos durent un mois. Je suis si lassé d'y aller , que je m'en dispense tout autant que je le puis. On y sert beaucoup de confitures & d'eaux glacées , dont on a bien besoin , car l'on y meurt de chaud , & l'on y étouffe de la poudre. Je fus ravi de trouver à l'hostel du President de Hazienda , Dom Augustin Pacheco & sa femme , dont je

vous ai déjà parlé. Ils s'y estoient rendus parce qu'ils sont alliez du President. Nous estions placez proche les uns des autres, & après que la feste fut finie, nous alâmes nous promener au *Prado* à la Françoisse, c'est à dire des hommes & des femmes dans un même carrosse. Dom Frederic de Cardone en étoit; nos rideaux demeurèrent fermez tant qu'il y eut grand monde, à cause de la belle petite Espagnole; mais comme nous restâmes plus tard que les autres, Monsieur le Nonce & Frederic Cornaro, Ambassadeur de Venise, ayant fait approcher leurs carrosses du nôtre, causoient avec nous lorsque nous vîmes tout d'un coup une grande illumination le long de l'allée, & en même tems il parut 60 Cardinaux montez sur des mules, avec leurs habits & leur chapeaux rouges. Le Pape vint ensuite, on le portoit sur une machine entourée de grands tapis de pied; il étoit sous un dais assis dans un fauteuil, la Thiaire & les Clefs de S. Pierre sur un carreau, avec un benitier plein d'eau de fleurs d'orange qu'il jettoit à tout le monde. La cavalcade marchoit gravement; quand ils furent arrivez au bout du *Prado*, Messieurs les Cardinaux commencerent à faire mil tours de souplesse pour réjoüir sa Sainteté: les uns jettoient leurs chapeaux par dessus les arbres, & chacun se trouvoit assez juste dessous pour que son chapeau lui retombât sur la teste; les autres se mettoient debout

sur

sur la selle de leurs mules, & les faisoient courir tant qu'elles pouvoient. Il y avoit un grand concours de peuple qui faisoit le cortège. Nous demandâmes à Monsieur le Nonce ce que cela vouloit dire, il nous assura qu'il ne le sçavoit point, & qu'il ne trouvoit rien de bon dans cette plaisanterie. Il envoya s'informer d'où venoit ainsi le sacré College. Nous apprîmes que c'étoit la feste des Boulangers, & que tous les ans ils avoient accoutumé de faire cette belle ceremonie. Le Nonce avoit grande envie de la troubler par une salve de coups de baston; il avoit déjà commandé à ses Estafiers de commencer la noise, mais nous intercedâmes pour ces pauvres gens qui n'avoient d'autre intention que de fester leur saint. Cependant quelqu'un qui avoit entendu donner les ordres, perturbateur du repos public, en avertit le Pape & les Cardinaux. Il n'en falut pas davantage pour mettre la feste en desordre. Chacun se sauva comme il put, & leur crainte fut cause que nôtre plaisir finit bien-tôt. L'on ne souffriroit pas en France de telles mascarades, mais il y a bien des choses qui sont innocentes dans un pais, qui ne le seroient peut-être pas dans un autre.

Ma parente sçachant la maniere honneste dont j'avois été receüe par Dom Augustin Pacheco, le convia à souper chez elle. Je le priai de se souvenir qu'il m'avoit promis un entretien sur ce qu'il sçavoit des In-

des. Je vais, me dit-il aussi-tôt, vous parler de celles que l'on distingue par Indes Occidentales, dans lesquelles une partie de l'Amérique est comprise.

Sous le Règne de Ferdinand Roi de Castille & d'Arragon, Christophe Colomb, Genoïs, decouvrit cette partie du monde en 1492. Comme les Espagnols furent les premiers qui trouverent cette heureuse terre inconnüe aux Européens, le Roi Ferdinand & la Reine Isabelle en eurent la propriété par une Bulle d'Alexandre VI. Il établit eux & leurs successeurs, Vicaires perpetuels du S. Siege dans tout ce vaste país.

De sorte que les Rois d'Espagne en sont Seigneurs spirituels & temporels, qu'ils nomment aux Evêchez & aux autres Benefices, & qu'ils reçoivent les Dixmes. Leur pouvoir est plus étendu là qu'en Espagne; car il faut remarquer que l'Amérique seule forme une des quatre parties du monde, & que nous y possedons beaucoup plus de país que toutes les autres Nations ensemble. Le Conseil des Indes qui est établi à Madrid, est un des plus considerables du Royaume, & dans la necessité où l'on est d'entretenir une correspondance très-frequeute entre l'Espagne & les Indes, d'envoier des ordres & de maintenir toute l'autorité du côté de la Cour, l'on a été obligé d'établir encore une Chambre particuliere composée de quatre des plus anciens Conseillers du Conseil des Indes, lesquels prennent

con-

connoissance des affaires de Finances, & font faire les expéditions par les Secretaires du Conseil.

Outre cette Chambre qui est à Madrid, il y en a une à Seville appelée la Maison de *Contratacion*. Elle est composée d'un President & de plusieurs Conseillers de robe & d'épée, avec les autres Officiers nécessaires. Les Conseillers d'épée prennent connoissance des choses qui concernent la Flotte & les Galions. Les autres Conseillers rendent la Justice. Les appellations de ce Tribunal vont au Conseil des Indes de Madrid. L'on tient des Registres dans la Maison de *Contratacion* de Seville, où l'on écrit toutes les marchandises que l'on envoie aux Indes, & toutes celles que l'on en rapporte, pour empêcher que le Roi ne soit fraudé de ses droits; mais cela sert de peu; les Marchands sont si adroits, & ceux qui leur font rendre compte prennent si volontiers le parti de partager avec eux, que le Roi n'en est assurément pas mieux servi; & son droit qui n'est qu'un cinquième est si mal payé, qu'il ne reçoit pas la quatrième partie de ce qui lui appartient.

C'est le Conseil de Madrid qui propose au Roi des sujets pour remplir les Vice-Royautez de la nouvelle Espagne & du Perou: on les donne pour cinq ans, & tous les autres emplois aussi, dont les plus considérables sont ceux-ci, Gouverneur, Capitaine general & President de la Chancellerie Ro-

60 RELAT. DU VOYAGE

yalé de San Domingo dans les Isles Espagnoles.

Gouverneur & Capitaine general de la Ville de S. Christophe de la Havana.

Gouverneur & Capitaine de guerre de la Ville de S. Jacques de Cuba.

Gouverneur & Capitaine general de la Ville de S. Jean de Puerto Rico.

Gouverneur & Capitaine general de la Ville de S. Augustin Province de la Floride.

Gouverneur de la Ville de l'Ascension de l'Isle de la Marguerite.

Gouverneur & Capitaine general de la Ville de Cumana, capitale de la nouvelle Andaloufie.

Viceroi, Gouverneur & Capitaine general de la nouvelle Espagne, un President de l'Audience Royale qui reside dans la Ville de Mexique.

Gouverneur & Capitaine general de la Ville de Merida, capitale de la Province de Yucatan.

President & Gouverneur de l'Audiance & Chancellerie Royale qui reside dans la Ville de Guadalaxara, capitale du Royaume de la nouvelle Galice.

Gouverneur & Capitaine general de la Ville de Guadiana, capitale du Royaume de la nouvelle Biscaye.

Gouverneur, Capitaine general & President de la Chancellerie qui reside dans la Ville de Santiago, de la Province de Guatemala.

Gou-

Gouverneur de la Province de Locnusco dans le détroit de Guatemala.

Gouverneur & Capitaine general de la Ville de Cornagua, de la Province de Honduras.

Gouverneur de la Ville de S. Jacques de Leon, capitale de la Province de Nicaragua.

Gouverneur & Capitaine general de la Ville de Cartagene, capitale de la Province de Costa Rica.

Gouverneur, Capitaine general & President de la Chancellerie Royale qui reside dans la Ville de Manila aux Isles Philippines.

Gouverneur & Lieutenant des Fortereses de Ternate & Gouverneur & General de la Milice du même Pays.

Viceroi, Gouverneur, Capitaine general & President de l'Audiance dans la Ville de Lima.

Plus, huit Conseillers, quatre Alcades, deux Accusateurs, un Protecteur des Indiens, quatre Rapporteurs, trois Portiers & un Chapelain dans la même Ville.

Gouverneur de Chucuito.

Gouverneur de Zico.

Gouverneur d'Ica.

Gouverneur de los Collaguas.

Gouverneur de Guamanga.

Gouverneur de Santiago de Misaflores de Zana.

Gouverneur de San Marco.

Gouverneur de Arequipa.

62 RELAT. DU VOYAGE

Gouverneur de Truxillo.

Viceroy de Castra.

Viceroy de Saint Michel y puerto de Plata.

Mestre de Camp dans le détroit de Puerto del Callao.

Le President de la Plata a sous lui six Conseillers, un Accusateur, deux Rap-porteurs & deux Portiers.

Gouverneur de la Province de Tucuman.

Gouverneur de la Province de Sainte Croix.

Gouverneur & Capitaine general de la Province de la Plara.

Gouverneur de la Province de Parra-guay.

Gouverneur de la Citadelle de la Ville de la Plara & de la Ville Imperiale de Potosy.

Gouverneur de Saint Philippe d'Autriche & des mines d'or.

Gouverneur de la Ville de la Paix.

Gouverneur principal des mines du Potosy.

Gouverneur, Capitaine general & President de la Ville de Sainte Foy.

Le Gouverneur & Capiraine general de la Province de Cartagene, a sous lui un Lieutenant, un Capitaine & un Mareschal de Camp.

Gouverneur & Lieutenant du Chasteau S. Mathias.

Gouverneur & Capitaine general de la Province de Sainte Marthe. Gou-

Gouverneur de la Citadelle de Sainte Marthe.

Gouverneur de la Province de Antoja.

Gouverneur de la Province de Popayan.

Gouverneur de los Musos y Colimos.

Gouverneur de la Province de Merida.

Gouverneur de la Ville de Tunja.

Gouverneur de la Ville de Toca Emal-
bague & des peuples de la Terre brûlante.

Gouverneur de Quixos Zomoco Ecanela.

Gouverneur de la Ville de Jaen.

Gouverneur de la Ville de Luenca.

Gouverneur de la Ville de Santiago de
Quagaquil.

Gouverneur de la Ville de Loja Zonnora
& des Mines de Comura.

President, Gouverneur & Capitaine Ge-
neral de la Ville de Panama.

Gouverneur de Veragua, lequel a sous
lui un Capitaine General, un Lieutenant
General, un Capitaine des Compagnies
d'Infanterie & un Capitaine d'Artillerie.

Gouverneur & Capitaine du Château de
S. Philippes, dans la Ville de Puerto Velo.

Geuverneur Principal de Puerto Velo.

Gouverneur & Capitaine General de la
Province de Sainte Marthe & de la riviere
de la Hacha.

Gouverneur de la grande Caxamarca.

Je ne mets point ici les Charges de Judi-
cature, ni les Benefices qui sont en très-
grand nombre; mais il faut remarquer
que tous les emplois, dont j'ai parlé, se
don-

64 RELAT. DU VOYAGE

donnent de trois en trois ans, ou de cinq en cinq ans, afin qu'un seul homme ne puisse point s'enrichir pendant qu'il y en a tant d'autres qui ont besoin d'avoir part aux bienfaits du Prince.

Dans les endroits des Indes où il n'y a point de Viceroy, celui qui est President est aussi Gouverneur; & lors qu'un Viceroy meurt, le President en Charge dans la Viceroyauté, prend le Gouvernement en main jusqu'à ce qu'on ait renvoyé d'Espagne un autre Viceroy. C'est sa Majesté Catholique qui donne ces grands postes là, & les Gouvernemens les plus considerables. Les Viceroyaux pourvoient aux petits Gouvernemens, & ces Viceroyaux rapportent sans peine, en cinq ans, deux millions d'écus toute leur dépense payée. Les Gouverneurs des Places importantes gagnent dans le même espace de tems; cinq & six cens mille écus: l'on n'y va point sans s'y enrichir; & cela est si vrai, que jusques aux Religieux qu'on y envoie pour prêcher la Foy & convertir les Indiens, ils rapportent chacun de leur Mission trente ou quarante mille écus. Le Roi dispose de plusieurs pensions qui sont sur les Villages des Indes; l'on en tire depuis deux jusques à six mil écus de rente, & c'est encore un moyen de gratifier les Sujets.

Les Isles Philippines qui sont proches du Royaume de la Chine, dépendent du Roi d'Espagne. Le commerce qui s'y fait
confi-

consiste en soye: elles lui coûtent plus à garder qu'elles ne lui rapportent.

Les Castillans ont eu leurs raisons pour ne vouloir pas qu'il y eût aucune sorte de Manufacture aux Indes, ni que l'on y fît des Etoffes, ni pas une des autres choses qui sont indispensablement nécessaires. Cette politique est cause que tout vient d'Europe, & que les Indiens qui aiment passionnement leurs commoditez & ce qui les pare, sacrifient volontiers leur argent à leur satisfaction: de cette maniere, on les met hors d'état de rien amasser, parce qu'ils sont obligez d'acheter bien cher les moindres bagatelles qu'on leur porte, & dont on les amuse.

La Flotte consiste en plusieurs Vaisseaux chargez de riches marchandises que l'on envoie aux Indes, & il y a d'autres grands Navires de guerre qu'ils appellent Galions, par lesquels le Roi les fait escorter. Ces Navires ne devroient porter aucunes marchandises, mais l'avidité du gain l'emporte sur les défenses expresses du Roi; & ils sont quelquefois si chargez, que si l'on venoit à les attaquer, ils ne pourroient se deffendre. Lors que les Navires partent, l'expédition que les Marchands obtiennent au Conseil des Indes de Madrid, afin de les envoyer, coute pour chacun depuis trois jusques à six mil écus, selon que les Vaisseaux sont grands. Il est aisé de juger, que puisque l'on donne tant, l'on est assuré de gagner bien davantage. Les

66 RELAT. DU VOYAGE

Les Galions ne vont que jusques à Porto Velo, où l'on apporte tout l'argent du Perou. La Flotte les quitte en cet endroit, & continuë le voyage jusques à la nouvelle Espagne. Pour les Galions, ils vont de San-lucar à Cartagene des Indes en six semaines ou deux mois au plus. Ils y demeurent peu, & en cinq ou six jours ils se rendent à Porto Velo; c'est un Bourg situé sur la côte de l'Amérique; l'air en est très-mal sain, & il y fait des chaleurs excessives. De l'autre côté de l'istme, à dix-huit lieues seulement de distance, on trouve la Ville de Panama, où l'on apporte du Perou une grande quantité d'argent en barre, & des marchandises que l'on voiture toutes par terre jusques à Porto Velo, où sont les Galions, & où il se tient une des plus grandes Foires de l'Univers, car en moins de quarante ou cinquante jours il s'y debite au moins pour vingt millions d'écus de toutes sortes de marchandises d'Europe, que l'on paye comptant. Après que la Foire est finie, les Gallions retournent à Cartagene, où il se fait un assez gros commerce des marchandises des Indes, & de celles du Royaume de Sainte-Foy, aussi bien que de la *Morigenta*: ensuite, ils vont à la Hanava prendre les choses nécessaires pour leur voyage, & de ce lieu à Cadis ils reviennent d'ordinaire en deux mois.

Mais à l'égard de la Flotte, elle s'arrête à Porto Rico pour se rafraichir; elle se rend

rend à la Vera Cruz en cinq semaines ; elle y décharge ses marchandises , que l'on porte par terre à quatre-vingt lieues de là dans la grande Ville de Mexique. La vente en est bien-tôt faite , & la Flotte part ensuite pour venir à la Hanava : mais il faut que ce passage ne se fasse que dans les mois d'Avril ou de Septembre, à cause des vents du Nort. Le voyage des Galions au Perou est ordinairement de neuf mois ; celui de la Flotte est de treize ou de quatorze ; quelques particuliers y vont aussi à leurs frais , après en avoir obtenu une permission du Roi , & s'être fait enregistrer à la Contratacion de Seville. Ceux-là vont aux côtes de San-Domingo , Honduras , Caracas & Buenos-Ayres.

Il faut toujours que l'argent qui vient des Indes , directement pour le Roi , soit apporté par un Galion. On donne cet argent à un Maître de la Monnoye , lequel paye au Roi six mil écus toutes les fois qu'il fait le Voyage , & il retient un pour cent de l'argent qui luy passe par les mains : ce qui va fort loin. A l'égard de l'argent des particuliers , il vient dans les Vaisseaux qu'ils veulent choisir ; c'est le Capitaine qui doit en rendre compte.

Il y a un certain droit apellé Avarie , c'est-à-dire , qu'on le prend sur les marchandises enregistrées , & sur l'argent que l'on rapporte des Indes. Ce droit est si considerable , qu'il fournit ce qu'il faut pour
met-

68 RELAT. DU VOYAGE

mettre les Galions & la Flotte en état de faire le voyage, bien que la dépense monte à neuf cens mil écus : celle de la Flotte n'est pas si grande.

Celui que le Roi choisit pour être General des Galions, lui avance quatre vingts ou cent mil écus, qu'on lui rend aux Indes, avec un gros intérêt. Chaque Capitaine avance aussi de l'argent au Roi à proportion de la grandeur du Vaisseau qu'il commande. Il y a de plus une Patache qui va avec les Galions, & qui s'en sépare au Golfe de las Yeguas : elle va aux Isles de la Margueritte prendre les Perles que l'on paye au Roi pour le droit du cinquième, c'est-à-dire, le cinquième de tout ce que l'on pêche de perle, & ensuite elle se rend à Carthagene.

L'on a découvert il y a peu d'années, à soixante-dix lieues de Lima, des mines qui font d'un grand revenu. Celles du Perou & de tout le reste des Indes Occidentales, rendent le cinquième au Roi, tant de l'or que de l'argent, & des émeraudes. Il y a au Potosi des mines plus abondantes que par tout ailleurs. On porte l'argent que l'on en tire au Port d'Arica, on l'envoie de-là à Callao. C'est un des Ports de Lima, où les Galions viennent le recevoir. Le Royaume du Perou rend chaque année en or & en argent, la valeur de onze millions d'écus. L'on tire de la nouvelle Espagne cinq millions d'écus, & des marchandises
qui

qui sont ordinairement, des émeraudes, de l'or, de l'argent, de la cochenille, du tabac, des laines de vigogne, du bois de campeche, du bejoïar & des cuirs.

On a été long-tems dans la nouvelle Espagne sans y vouloir souffrir des ouvriers qui travaillaient en soye & en laine; il y en a presentement, & cela pourra faire tort aux Etoffes que l'on apporte d'Europe. On ne permet point que l'on y plante des Oliviers ni des Vignes, afin que le vin & l'huile que l'on y apporte se vendent aisément. Le Roi a dans les Indes, aussi bien qu'en Espagne, le droit de vendre la Bulle de la Cruzada, pour manger de la viande tous les Samedis, & pour jouïr du benefice des Indulgences.

Les Indiens Idolâtres ne sont point soumis à l'Inquisition des Indes; elle n'est établie que contre les Hérétiques & les Juifs. L'on ne souffre point que les Etrangers aillent aux Indes, & s'il y en va quelqu'un, il faut qu'il ait une permission expresse, que l'on n'accorde que très-rarement.

Comment vous exprimerai-je, continua Dom Augustin, les beautez de la ville de Mexique, les Eglises, les Palais, les places publiques, les richesses, la profusion, la magnificence & les délices, une Ville si heureusement située, qu'elle jouït dans toutes les saisons d'un printems continuel, où les chaleurs n'ont rien d'excessif, & où
l'on

70 RELAT. DU VOYAGE

l'on ne ressent jamais la rigueur de l'hiver. La campagne n'est pas moins charmante, les fleurs & les fruits en toute saison, chargent également les arbres. La recolte se renouvelle plus d'une fois pendant le cours de l'année, les Lacs sont pleins de poissons, les prairies chargées de bétail, les forests d'excellent gibier & de bêtes fauves; la Terre ne semble s'ouvrir que pour donner l'or qu'elle renferme: l'on y découvre des mines de pierreries, & l'on y pêche les perles. Ah! m'écriai-je, allons vivre dans ce pais-là, & quittons celui-ci. Une telle description m'enchanté; mais comme le voyage est long, il faut, s'il vous plaît, Madame, dis-je à Doña Tereza, en riant, que vous soupiez avant de partir. Je la pris aussi-tôt par la main, & nous entrâmes dans la salle où j'avois pris soin de faire venir les meilleurs Musiciens, qui sont assez mauvais, & qui, à mon avis, ne se peuvent rendre recommandables que par leur cherté. Mon cuisinier nous fit quelques ragoûts à la Françoisé, que Dona Tereza trouva si excellens, qu'elle me pria qu'on lui fist un memoire de la maniere dont on les aprêtoit, & Dom Augustin me pria aussi de lui faire donner des lardoires: en effet on chercheroit par toute l'Espagne sans en trouver une seule. Nous demeurames fort tard ensemble; car en cette saison l'on veille jusques à quatre ou cinq heures du matin, à cause des chaleurs, & que le meilleur temps est celui de la nuit.

Il y a de certains jours dans l'année où tout le monde se promene sur les ponts qui traversent le Mançanares; mais à present les carrosses entrent dans son lit. Le gravier & quelques petits ruisseaux contribuent à le rendre fort frais. Les chevaux souffrent beaucoup de ces promenades-là : rien ne leur use davantage les pieds que les cailloux sur lesquels ils marchent toujours. L'on s'arrête en quelques endroits dans cette riviere, & l'on y demeure jusques à deux ou trois heures après minuit. Il y a souvent plus de mil carrosses; quelques particuliers y portent à manger, les autres y chantent & jouient des Instrumens. Tout cela est fort agréable pendant une belle nuit. Il y a des personnes qui s'y baignent; mais en verité, c'est d'une maniere bien désagréable. L'Ambassadrice de Dannemark le fait depuis quelques jours. Ses gens vont un peu avant qu'elle arrive, creuser un grand trou dans le gravier, qui s'emplit d'eau. L'Ambassadrice se vient fourer dedans. Voilà un bain, comme vous le pouvez juger, fort plaisant; cependant c'est le seul dont on puisse user dans la riviere.

Vous ne serez peut-être pas fâchée de sçavoir qu'il faut, en faisant ici ses preuves de Noblesse, prouver que l'on descend du côté de pere & de mere de *Vijos Christianos*, c'est-à-dire, d'anciens Chrétiens. La tache que l'on doit craindre, est qu'il

qu'il ne soit entré dans une famille, des Juifs ou des Maures.

Comme les peuples de Biscaye & de Navarre ont été deffendus de l'irruption des Barbares, par la hauteur & l'âpreté de leurs montagnes, ils s'estiment tous Cavaliers, jusqu'aux porteurs d'eau. Pour en Espagne, les enfans prennent quelquefois le nom de leur mere, lors qu'il est plus illustre que celui du pere. Il est certain qu'il y a peu de familles qui n'ayent esté interrompües, & dont le nom & la Noblesse n'ayent esté portez par une fille unique dans une autre famille. Celle de Velasco n'est pas comprise dans ce rang; car ils comptent dans leur Maison dix Connétables de Castille, de pere en fils. Une chose assez singuliere, & qui, je pense, n'est établie en aucun autre pais, c'est que les enfans trouvez sont Nobles, & qu'ils jouissent du titre d'*Hidalgos*, & de tous les privileges attachez à la Noblesse; mais il faut pour cela qu'ils prouvent qu'on les a trouvez, & qu'ils ont été nourris & élevez dans l'Hôpital où l'on met ces sortes d'enfans.

Il se trouve de grandes Maisons en Espagne, lesquelles possèdent presque tout leur bien à titre de *Mayorazgo*, & lors qu'il arrive que tous ceux du nom sont morts, & les plus proches parens mâles, s'il y a des fils naturels ils heritent; s'il n'y en a point, c'est le plus ancien Domestique

que qui prend le nom & les armes de son Maître; & qui devient heritier de ses biens. C'est ce qui fait que des cadets d'autres Maisons aussi nobles & aussi illustres, ne dédaignent point de servir dans celles-là, & leurs esperances sont assez bien fondées; car il arrive souvent que les familles s'éteignent à cause que les Espagnoles ont moins d'enfans que les femmes d'aucun autre pais.

Il est arrivé depuis peu un aventure bien funeste à une fille de qualité nommée Donna Clara. Son cœur n'avoit pû se deffendre contre le mérite du Comte de Castrillo, homme de la Cour très-spirituel & très-bien fait. Ce Cavalier avoit sçû lui plaire sans en former le dessein; il ignoroit les dispositions qu'elle avoit pour lui, & ne cultivoit point son bonheur. Bien que le pere de cette aimable fille fût absent, elle n'en avoit pas une plus grande liberté, parce que son frere, nommé Dom Henriquez, à qui son pere l'avoit recommandée, veilloit incessamment sur sa conduite. Elle ne pouvoit parler à ce qu'elle aimoit, & c'étoit pour elle un nouveau martyre, de souffrir sans se plaindre, & sans partager au moins sa peine avec celui qui la causoit. Elle resolut enfin de lui écrire, & de chercher quelque moyen pour lui faire rendre sa Lettre: mais comme cette affaire lui étoit de la dernière consequence, elle hesitoit à faire le choix d'une confidente, & elle resta

ainsi quelque temps, jusques à ce qu'ayant jetté les yeux sur une de ses amies, qui lui avoit toujours témoigné beaucoup de tendresse, sans balancer davantage, elle écrivit une Lettre fort touchante au Comte de Castrillo; & elle alloit chez son amie pour la prier de la faire rendre à ce Cavalier, lorsqu'elle le vit passer proche de sa chaise. Cette vûë augmenta le desir qu'elle avoit de l'informer de ses sentimens, & prenant tout d'un coup son parti, elle lui jetta le Billet qu'elle tenoit, seignant dans ce moment, que c'en étoit un qu'il venoit lui-même de lui donner en passant. Apprenez, Seigneur, dit-elle, tout haut & d'un air plein de colere, que ce n'est point à moi qu'il se faut adresser pour des desseins tels que sont les vôtres. Voilà votre Billet que je ne veux seulement pas ouvrir. Le Comte avoit trop d'esprit pour ne pas comprendre l'intention favorable de cette belle personne, & ramassant ce papier avec soin: Vous ne vous plaindrez point, Madame, lui dit-il, que je n'aye pas profité de vos avis. Il se retira aussi-tôt pour lire une Lettre qui ne pouvoit lui donner que beaucoup de plaisir. Il fut informé, par ce moyen, des intentions de Dona Clara, & de ce qu'il falloit faire pour la voir. Il ne manqua à rien; il en devint éperdiement amoureux, & il se crut, avec raison, un des Cavaliers d'Espagne qui avoit la meilleure fortune. Ils attendoient, avec impatience,

le retour du pere de Dona Clara , pour lui proposer le mariage , qui apparamment ne pouvoit que lui être fort agréable.

Mais quelques précautions que ces jeunes Amans eussent prises pour bien établir , & pour faire durer un commerce qui faisoit la felicité de leur vie , le soupçonneux & trop vigilant Henriquez découvrit leur intrigue. Il la crut criminelle , & dans l'excès de sa rage , sans en rien témoigner ni faire aucun éclat , il entra une nuit dans la chambre de l'infortunée Dona Clara , & comme elle dormoit profondement , il l'étrangla avec toute la barbarie imaginable.

Cependant , bien que l'on connust qu'il étoit l'auteur d'une si méchante action , elle ne fut point poursuivie par la Justice , parce que Dom Henriquez avoit trop de credit , & que cette pauvre fille n'ayant point de parens qui ne fussent ceux de son frere , sa famille ne voulut pas augmenter des malheurs qui étoient déjà assez grands.

Après ce mauvais coup , Henriquez feignit de se mettre dans une grande devotion. Il ne paroissoit plus en public ; il entendoit la Messe chez lui ; & voyoit très-peu le monde. C'est qu'il appréhendoit que le Comte de Castrillo , qui n'avoit point caché son désespoir , & qui l'avoit laissé paroître dans toute sa force , ne vangeast enfin sa maîtresse. Il en cherchoit aussi les occasions avec les derniers soins , mais après avoir tenté inutilement tous les

76 RELAT. DU VOYAGE

moyens qu'il pût s'imaginer, il en trouva un qui lui réussit.

Il se travestit en *Aguador*, c'est-à-dire, en porteur d'eau. Ces sortes de gens chargent un âne de plusieurs grandes cruches, & les portent par la Ville. Ils sont vêtus d'une grosse bure, leurs jambes sont nuës, avec des fouliers découpez, ou bien ils ont des simples semelles attachées avec des cordes. Notre Amant ainsi déguisé, se tenoit tout le long du jour appuyé sur le bord d'une fontaine, dont il grossissoit les eaux par l'abondance de ses larmes; car cette fontaine étoit devant la maison où il avoit vu si souvent sa chere & belle Clara; & c'étoit là que demeurait l'inhumain Henriquez. Comme le Comte avoit toujours les yeux attachez sur cette maison, il en aperçût une des fenestres entr'ouverte, & il vit en même tems que son ennemi s'en approchoit. Il tenoit un miroir dans sa main & s'y regardoit. Aussi-tôt le fin *Aguador* lui jeta des noyaux de cerize, comme en riant, & quelques-uns l'ayant frappé au visage, Dom Henriquez offensé de l'insolence d'un homme qui ne lui paroissoit qu'un miserable *Aguador*, emporté du premier mouvement de sa colere, descendit seul pour le châtier. Mais à peine fut-il dans la rüe, que le Comte se faisant connoître, & tirant une épée qu'il tenoit cachée pour son dessein: Traître, lui cria-t-il, songe à defendre ta vie. La surprise & l'ef-

& l'effroi saisirent à tel point Dom Henriquez, qu'il ne se trouva en état que de lui demander quartier; mais il n'en pût obtenir de cet Amant irrité, qui vengea la mort de sa maîtresse sur celui qui l'avoit si cruellement fait périr. Ce Comte auroit eu bien de la peine à se sauver, venant de faire un tel coup devant la maison d'un homme de nom, & qui avoit un grand nombre de Domestiques. Mais dans le moment que tous les gens de Dom Henriquez sortoient sur le Comte, il fut si heureux, que le Duc Duzeda passa avec trois de ses amis. Ils sortirent aussi-tôt de leur carrosse, & le secoururent si à propos, qu'il s'est sauvé, sans que nous sçachions encore où il est. Je m'y interesse, parce que je le connois, & que c'est un tres-honnête homme.

Il est assez ordinaire en ce país-ci, d'affassiner pour plusieurs sujets qui sont même autorisez de la coûtume, & l'on n'en a point d'affaire fâcheuse: Par exemple, lorsque l'on prouve qu'un homme a donné un soufflet à un autre, ou un coup de chapeau dans le visage, ou du mouchoir, ou du gand, ou qu'il l'a injurié, soit en l'appellant yvrogne, ou en certains termes qui interreslent la vertu de son épouse; ces choses-là ne se vangent que par l'affassinat. Ils disent pour raison, qu'après de telles insultes, il n'y auroit pas de justice de hasarder sa vie dans un combat singulier avec des armes égales, où l'offensé pourroit pé-

78 RELAT. DU VOYAGE

rir de la main de l'agresseur ; & ils vous garderont vingt ans une vengeance, s'ils ne peuvent trouver, avant ce tems-là, l'occasion de l'exécuter : s'ils viennent à mourir avant que de s'être vangez, ils laissent leurs enfans héritiers de leurs ressentimens comme de leurs biens ; & le plus court, pour un homme qui a fait affront à un autre, c'est de quitter le païs pour le reste de sa vie. L'on m'a raconté il y a peu, qu'un homme de condition, après avoir été vingt-cinq ans aux Indes, pour éviter le mauvais tour qu'un autre, qu'il avoit offensé, lui vouloit faire, ayant appris sa mort, & même celle de son fils, crut être en sûreté. Il revint à Madrid, après avoir pris la précaution de changer son nom pour n'être pas reconnu ; mais tout cela ne le put garantir, & le petit fils de celui qui avoit été maltraité le fit assassiner peu après son retour, bien qu'il n'eût pas encore douze ans.

Pour faire ces mauvaises actions, l'on fait d'ordinaire venir des hommes de Valence. C'est une Ville d'Espagne, dont le peuple est de la dernière méchanceté. Il n'y a point de crimes dans lesquels ils ne s'engagent déterminément pour de l'argent. Ils portent des Stilets & des armes qui tirent sans faire aucun bruit. Il y a de deux sortes de Stilets, les uns de la longueur d'un petit poignard, qui sont moins gros qu'une grosse éguille, & d'un acier très fin, quarré & tranchant par les quar-

res :

res : avec cela ils font des blessures mortelles , parce qu'allant fort avant , & ne faisant qu'une ouverture aussi petite que pourroit faire une piqûre d'éguille , il ne sort point de sang , à peine peut on voir l'endroit où vous avez été trapé ; il est impossible de se faire panser , & l'on en meurt presque toujours. Les autres Stilets sont plus longs , & de la grosseur du petit doigt , si fermes , que j'en ai vû du premier coup percer une grosse table de noyer. Il est deffendu de porter de ces sortes d'armes en Espagne , comme il l'est en France de porter des Bayonnettes. Il n'est pas permis non plus d'avoir de ces petits pistolets qui tirent sans bruit ; mais malgré la deffense beaucoup de personnes s'en servent.

On m'a dit qu'un homme de qualité croyant avoir sujet de faire périr un de ses ennemis , s'adressa à un Bandolero de Valence , & lui donna de l'argent pour l'assassiner ; mais ensuite il s'accommoda avec son ennemi , & voulant en user de bonne foi , le premier de ses soins fut d'avertir le Bandolero de ce qui se passoit , afin qu'il se gardast bien de tuer cet homme. Le Bandolero voyant que l'on n'avoit plus besoin de lui , offrit de rendre la somme qu'il avoit reçûe , & celui qui la lui avoit donnée , le pria de la garder. Hé bien , dit-il , j'ai de l'honneur , je garderai l'argent & je tuërai vôtre homme. L'autre le pria instamment de n'en rien faire , attendu

leur reconciliation. Tout ce que je puis faire, lui dit-il, c'est de vous donner le choix que ce soit ou vous ou lui; car il faut nécessairement, que pour gagner en conscience l'argent que vous m'avez donné, je tuë quelqu'un. Quelques prieres que l'autre lui put faire, il persista dans son dessein & l'exécuta. On auroit bien pû le faire prendre; mais il y a trop de danger, car ils sont tant de Bandoleros ensemble, que la mort de celui qu'on executeroit seroit bien-tôt vangée. Ces misérables ont toujours une liste des méchantes actions qu'ils ont commis, dont ils se font honneur, & lors qu'on les employe, ils vous la montrent, & demandent si l'on veut qu'ils portent des coups qui fassent languir, ou qu'ils tuent tout d'un coup. Ce sont les plus pernicieuses gens de l'Univers. En verité, si je voulois vous dire tous les événemens tragiques que j'apprens chaque jour, vous conviendriez que ce pais ci est le théâtre des plus terribles scènes du monde. L'amour en donne souvent le sujet, pour le satisfaire ou pour le punir. Il n'y a rien que les Espagnols ne puissent entreprendre, rien n'est au-dessus de leur courage & de leur tendresse.

On dit que la jalousie est leur passion dominante; on prétend qu'il y entre moins d'amour, que de ressentiment & de gloire; qu'ils ne peuvent supporter de voir donner la préférence à un autre, & que
tout

tout ce qui va à leur faire un affront, le desespere: quoiqu'il en soit, & de quelques sentimens qu'ils soient animez, il est constant que c'est une Nation furieuse & barbare sur ce chapitre. Les femmes ne voyent point d'hommes; il est vrai qu'elles sçavent fort bien écrire pour les rendez-vous qu'elles veulent donner, quoique le péril soit grand pour elles, pour leur amant & pour le messager; mais malgré le péril, par leur esprit & par leur argent, elles viennent à bout de tromper les plus fins Argus.

Il est difficile de comprendre que des hommes qui mettent tout en usage, pour satisfaire leur vengeance, & qui commettent les plus mauvaises actions, soient superstitieux jusques à la foiblesse, dans le tems qu'ils vont poignarder leur ennemi. Ils font faire des neufvaines aux ames du Purgatoire, & portent des Reliques sur eux qu'ils baisent souvent, & auxquelles ils se recommandent pour ne pas succomber dans leur entreprise. Je ne pretens pas attribuer ce caractère à toute la Nation; l'on peut dire qu'il y a d'aussi honnêtes gens qu'en lieu du monde, & qu'ils ont beaucoup de grandeur d'ame. Je vais vous en citer quelques exemples que vous regarderez, peut être, comme des folies; car chaque chose a un bon & mauvais côté.

Le Connétable de Castille est, à la vérité, un des plus riches Seigneurs de la

82 RELAT. DU VOYAGE

Cour, en fonds de terre ; mais comme il a la même négligence que tous les semblables, qui est de ne prendre connoissance d'aucun de ses intérêts, cela est cause qu'il ne l'est pas en argent comptant. Les pensions que le Roi lui fait, pour être Doyen du Conseil d'Etat, Connétable de Castille & Grand Fauconnier, sont si considérables, qu'elles pourroient suppléer à ce qui lui manque ; mais il est si fier, qu'il n'en veut rien recevoir. Il dit pour ses raisons, que lors qu'un sujet a suffisamment de quoi vivre, il ne doit pas être à charge à son Prince ; qu'il doit le servir, & s'en estimer heureux, que de se faire payer comme un mercenaire, c'est devenir esclave.

Le Duc d'Arcos, autrement d'Aveto, a bien une autre opiniâtreté. Il prétend que le Roi de Portugal a usurpé la Couronne sur ceux de sa Maison, & par cette raison, lors qu'il en parle, il ne le nomme que le Duc de Bragance: il a cependant quarante mil écus de rente en Portugal, dont il ne jouit pas, parce qu'il ne veut point se soumettre à baiser la main de ce Roi, ni lui faire hommage.

Le Roi de Portugal lui a fait dire, qu'il le dispensoit d'y venir lui-même, pourvu qu'il envoyât à sa place un de ses fils, soit l'aîné ou le cadet, à son choix, qu'il lui laisseroit recevoir son revenu ; & lui en payeroit les arriérages qui montent à des sommes immenses. Le Duc d'Aveto n'en
veut

veut pas seulement entendre parler. Il dit qu'après avoir perdu la Couronne, il seroit honteux de se soumettre à l'usurpateur pour quarante mil écus de rente, que les grands maux empêchent de ressentir les petits, & que le Roi tireroit plus de gloire de son hommage qu'il ne tire de profit de son revenu: qu'il auroit à se reprocher de lui avoir fait un honneur qu'il ne lui doit pas.

Celui que je vous garde pour le dernier c'est le Prince Destillano. Il a des Charges & des Commissions à donner à la Contratacion de Seville, pour quatre vingt mil livres de rente. Il aime mieux les perdre que de signer de sa main les Expéditions nécessaires. disant qu'il n'est pas de la generosité d'un Cavalier comme lui, de se donner la peine de signer son nom pour si peu de chose: car ces quatre-vingt mil livres de rente ne sont pas en un seul article, il y en a plus de trente, & lorsque son Secretaire lui presente une Expédition de Charge à signer de 4 ou 5000 livres il le refuse, & allegue sa qualité, disant toujours, *esto es una mineria*: C'est une bagarelle. Le Roi n'est pas là-dessus si difficile; car c'est lui qui y pourvoit à la place du Prince, & qui en tire le profit. Vous n'allez dire que les Espagnols sont tous avec leur chimerique grandeur. Peut être que vous direz vrai; mais pour moi qui croi les connoître assez, je n'en juge pas

84 RELAT. DU VOYAGE

de cette maniere. Je demeure d'accord néanmoins que la difference que l'on peut mettre entre les Espagnols & les François, est toute à nôtre avantage. Il semble que je ne devrois pas me mesler de décider là-dessus, & que j'y suis trop interessée pour en parler sans passion; mais je suis persuadée qu'il n'y a guère de personnes raisonnables qui n'en jugent ainsi.

Les Etrangers viennent moins à Madrid qu'en lieu du monde, & ils ont raison; car s'ils ne trouvent quelqu'un qui leur procure un appartement chez des particuliers, ils courent risque d'être fort mal logez, & les Espagnols ne se pressent pas trop d'offrir leur maison à personne à cause de leurs femmes; dont ils sont extrêmement jaloux. Je ne sçai dans toute cette Ville que deux Auberges, dont il y en a une où l'on mange à la Françoisë; mais dés qu'elles sont pleines (& elles le sont bien-tôt, car elles sont fort petites) l'on ne sçait que devenir, ajoûtez à cela que l'on ne trouve pas des voitures commodément. Les carrosses de loüage y sont assez rares, pour des chaises l'on en a autant que l'on veut; mais ce n'est guère la coutume ici que les hommes se fassent porter en chaise, à moins qu'ils ne soient fort vieux ou fort incommodez. Enfin, pourquoy les Etrangers viendroient-ils à Madrid; ce qui est de plus beau & de plus aimable est toujours caché, je veux parler
des

des Dames ; ils ne ſçauroient auoir de commerce avec elles , & celles que l'on peut voir ſont des femmes ſi dangereuſes pour la ſanté , qu'il faut auoir une grande curioſité pour ſe reſoudre de la ſatisfaire avec de pareils riſques. Malgré cela , le ſeul plaifir & l'unique occupation des Eſpagnols , c'eſt d'auoir un attachement ; & de jeunes enfans de qualité qui ont de l'argent , commencent dès l'âge de douze ou treize ans , à prendre une *Amancebade* , c'eſt à dire une Maîtrefſe concubine ; pour laquelle ils negligent leurs eſtudes , & prennent dans la maiſon paternelle , tout ce qu'ils peuvent attraper. Ils ne voyent pas long-tems ces creatures ſans ſe trouver en état de ſe repentir de leur mauuaife conduite.

Ce qui eſt effroïable , c'eſt qu'il y a peu de perſonnes en ce païs , ſoit de l'un ou de l'autre ſexe , & même des plus diſtinguées , qui ſoient exemptes de cette maligne influence. Les enfans apportent le mal du ventre de leurs meres , ou le prennent en tetant leur nourrice. Une vierge en peut être ſoubçonnée , & à peine veulent ils ſe faire guerir , tant ils ont de certitude de retomber dans les mêmes accidens ; mais il faut qu'ils ne ſoient pas ſi dangereux en Eſpagne qu'ailleurs , car ils y conſeruent de beaux cheveux & de fort bonnes dents. L'on ſ'entretient de cette maladie chez le Roi , & parmi les femmes de la premiere

qualité, comme de la fièvre ou de la migraine, & tous prennent leur mal en patience sans s'en embarasser un moment. Dans le doute où l'on est que la femme la plus vertueuse, ou le petit enfant n'en ayent leur part, l'on ne saigne jamais au bras, c'est toujours au pied: Un enfant de trois semaines sera saigné au pied, & c'est même une coûtume si bien establie que les Chirurgiens qui ne sont pas fort habiles, ne sçavent point saigner au bras. J'ai été incommodée, il a fallu me servir du Valet de Chambre de Monsieur l'Ambassadeur de France, pour me saigner au bras. Il est aisé de juger par tout ce que je vous ai dit, que c'est le present de nôces qu'un Espagnol fait à sa femme, & bien que l'on se marie, l'on ne quitte point sa Maîtresse, quelque dangereuse qu'elle puisse être. Toutes les fois que ces Maîtresses se font saigner, leur Amant est obligé de leur donner un habit neuf complet, & il faut remarquer qu'elles portent jusques à neuf ou dix jupes à la fois: de maniere que ce n'est pas une mediocre dépense. Le Marquis de Liche ayant sçeu que sa Maîtresse venoit d'être saignée, & ne pouvant attendre que le Tailleur eût fait l'habit qu'il vouloit lui donner, il lui en envoya un que l'on venoit d'apporter à la Marquise de Liche qui est extrêmement belle. Il dit ordinairement que pour être le plus heurieux de tous les hommes, il ne souhaiteroit qu'une Maîtresse aussi aimable qu'est la Femme.

Les

Les grands Seigneurs qui reviennent fort riches de leurs Gouvernemens, où ils vont la plupart fort pauvres, & où ils pillent le plus qu'ils peuvent, parce qu'ils n'y demeurent au plus que cinq ans, n'emploient point à leur retour leur argent à acheter des Terres. Ils le gardent dans leurs coffres, & tant qu'il dure ils font belle dépense, car ils tiennent au dessous d'eux de faire profiter cet argent. Il est difficile de cette manière que les plus grands tresors ne s'épuisent; mais l'avenir ne les inquiete pas trop, car chacun d'eux espere quelque Viceroyauté ou quelque autre poste qui rétablit tout d'un coup les affaires les plus négligées: L'on doit convenir que le Roi d'Espagne est bien en état de satisfaire l'ambition de ses Sujets, & de récompenser leurs services: & beaucoup de ses Sujets en effet, remplissent la place de plusieurs Souverains qui ont été les premiers hommes de leur siècle.

La difference est notable entre ces Souverains des temps jadis, & les Espagnols du tems present. Elle est moindre du côté de la naissance que de celui du mérite; car les Maisons des grands Seigneurs sont tres illustres. L'on en voit beaucoup qui descendent des Rois de Castille, de Navarre, d'Arragon & de Portugal. Cela n'empêche pas que plusieurs (car j'y mets une exception) ne démentent la vertu de leurs Ancêtres. Mais aussi de quelle manière les
éle-

éleve-t-on ? Ils n'étudient point ; on né-
 glige de leur donner d'habiles precepteurs :
 dès qu'on les destine à l'épée , on ne se
 foucie plus qu'ils apprennent le latin ni
 l'histoire. On devroit au moins leur ensei-
 gner ce qui est de leur mestier , les Mathe-
 matiques , à faire des Armes & à monter à
 cheval. Ils n'y pensent seulement pas. Il
 n'y a point ici d'Academie ni de Maîtres
 qui montrent ces sortes de choses. Les jeu-
 nes hommes passent le tems qu'ils de-
 vroient employer à s'instruire , dans une
 oisiveté pitoiable , soit à la promenade ou
 à faire leur cour aux Dames. Et malgré
 tout cela ils sont persuadez qu'il n'y a point
 de gens au monde plus dignes qu'eux de
 l'admiration publique. Ils croient que Ma-
 drid est le centre de la gloire , des sciences
 & des plaisirs ; ils souhaitent en mourant
 à leurs enfans , le Paradis & puis Madrid.
 Et par-là ils mettent cette Ville au dessus
 même du Paradis , tant ils y vivent satis-
 faits ; c'est ce qui les empêche aussi d'aller
 chercher dans les autres Cours , une po-
 litesse qu'ils n'ont pas parmi eux , &
 qu'ils ne connoissent point. C'est ce qui
 les oblige encore de presser leur retour
 à Madrid , en quelque lieu que le Roi
 les envoie , quelque rang qu'ils y tien-
 nent , quelques honneurs qu'ils y reçoivent ,
 quelques richesses qu'ils y amas-
 sent , l'amour de la patrie & la préven-
 tion pour elle , a un tel empire sur eux ,
 qu'ils

qu'ils renoncent à tout , & ils aiment mieux mener une vie fort commune , & que personne ne remarque , sans train , sans faste & sans distinction , pourvû que ce soit à Madrid.

Il est très rare qu'un pere fasse voyager son fils , il le garde auprès de lui , & lui laisse prendre les habitudes qu'il veut : vous pouvez croire que ce ne sont pas d'ordinaire les meilleures ; car il y a un certain âge où l'on n'a point d'autre but que de goûter les plaisirs. Ils s'y entraînent les uns les autres , & ce qui devoit être severement repris , est toleré par l'exemple de ceux de qui ils dépendent. Ajoutez à cela qu'on les marie pour ainsi dire , au sortir du berceau. L'on establit à seize & dix-sept ans un petit homme dans son ménage avec une petite femme qui n'est qu'un enfant , & cela fait que ce jeune homme apprend encore moins ce qu'il devoit sçavoir , & qu'il devient plus débauché , parce qu'il est le maître de sa conduite : de sorte qu'il passe sa vie au coin de son feu , comme un vieillard dans sa caducité ; & parce que ce noble faineant est d'une illustre Maison , il sera choisi pour aller gouverner des peuples , qui pâtissent de son ignorance. Ce qui est encore plus pitoiable , c'est qu'un tel homme se croit un grand personnage , & ne se gouverne que par sa propre suffisance & sans prendre conseil de personne ; aussi fait-il tout de travers. Sa
fem-

90 RELAT. DU VOYAGE

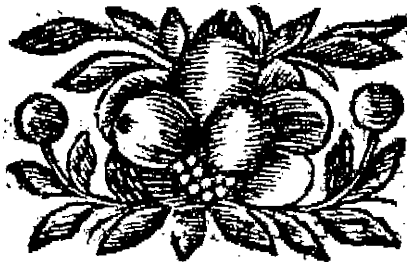
femmes n'aura guere plus de genie & d'habileté, une gloire insupportable dont elle s'aplaudit, fera son plus grand merite, & souvent des gens d'une capacité consommée, seront soumis à ces deux animaux qu'on leur donne pour Superieurs.

Mais d'un autre côté, rendons à Césaire ce qui appartient à Césaire; il faut convenir que quand un Espagnol a été assez favorablement regardé du Ciel pour avoir eu une bonne éducation, qu'il voyage & qu'il voit le monde, il en profite mieux que personne. La nature leur a été moins avare qu'ils ne le sont à eux mêmes; ils sont nés avec plus d'esprit que les autres; ils ont une grande vivacité avec un grand flegme; ils parlent, & s'énoncent facilement; ils ont beaucoup de mémoire; écrivent d'une manière nette & concise; ils comprennent fort vite. Il leur est aisé d'apprendre tout ce qu'ils veulent; ils entendent parfaitement la politique; ils sont sobres & laborieux lorsqu'il le faut. L'on peut sans doute trouver de grandes qualités parmi eux, de la générosité, du secret, de l'amitié, de la bravoure, en un mot, ces beaux sentimens de l'ame qui font le parfait honnête homme. Il me semble que voici un endroit assez propre pour finir ma lettre, & pour vous inspirer de l'estime pour eux. Je ne serois point fâchée de leur procurer cet avantage; car je ne m'accorde point si mal de leurs manie-

D'ESPAGNE. 91

nières que beaucoup d'autres qui crient
contre eux , & qui les condamnent d'abord
sans les examiner & sans les connoître à
fonds. Pour moi je dis qu'il y a du bon &
du mauvais ici comme dans tous les autres
endroits du monde.

De Madrid ce 27. Juin 1679.





D O U Z I È M E

L E T T R E.

TOut est ici dans la joye depuis l'arrivée du Secretaire du Marquis de Losbalba-
 cez qui aporta le 13. de ce mois les assuran-
 ces que le Roi très-Chrétien a accordé Ma-
 demoiselle au Roi d'Espagne. Il attendoit
 cette nouvelle si impatientment, qu'il de-
 mandoit à toute heure si l'on ne voyoit
 point arriver le Courier, & aussi-tôt qu'il
 l'eut receüe, il alla entendre le *Te Deum*
 à Nôtre-Dame d'Atocha. Comme les Da-
 mes ne vont point là, elles se contentent
 de se parer beaucoup & de se mettre aux fe-
 nêtres. J'avois pris ce parti, & je pensai
 étoufer & perdre les yeux tant la poudre
 étoit grande. Je vis le Roi dans son carros-
 se de toille cirée verte à portiere, comme
 nous en avons autre-fois en France. Il
 avoit peu de suite, une vingtaine de Hale-
 bardiers vêtus de jaune avec des chausses re-
 troussées, semblables à celles des Pages,
 mar-

marchoient devant & derrière, & les carrosses de suite étoient en tel nombre à cause des personnes de la Cour qui l'accompagnoient, que l'on ne les pouvoit compter. Le peuple épars de tous côtez jusques sur les toicts des maisons, crioit *viva el Rey, Dios le Bendiga*; & plusieurs ajoûtoient, *viva al Reina nuestra Señora*. Il n'y avoit point de maison particuliere ni de ruës, où il n'y eût des tables pour manger; chacun avoit un oignon, de l'ail & des siboules à la main, dont l'air qu'on respiroit étoit tout parfumé, & l'on faisoit débauche d'eau pour boire à la santé de leurs Majestez. Car je vous l'ai déjà mandé, machere Cousine, & il me semble que je puis encore vous le repeter. Il n'y a jamais eu des gens si sobres que ceux-ci, particulièrement sur le vin, & ils ont une si grande horreur pour ceux qui rompent cette temperance, qu'il est porté par les Loix, que lorsqu'on produit en Justice un homme pour rendre témoignage, il est reculé pour témoin si l'on prouve qu'il se soit enivré seulement une fois, & il est renvoyé après avoir été reprimandé en pleine Chambre. Quand il arrive aussi que l'on appelle un homme *boracho*, qui veut dire yvrogne, cette injure se vange par l'assassinat.

Le même soir que le Roi fut à Atocha, nous éclairâmes toutes nos maisons avec de gros flambeaux de cire blanche, que
l'on

94 RELAT. DU VOYAGE

l'on nomme *bachas*. Ils sont plus longs que ceux dont on se sert à Paris, pour éclairer le soir devant les carrosses; mais ils sont aussi bien plus chers, parce qu'on apporte la cire à grands frais dehors du Roiaume, & que l'on en fait une consommation prodigieuse en Espagne. On ne se contente pas lorsque l'on fait des illuminations, de mettre quatre ou six flambeaux, on en attache deux à chaque balcon & deux à chaque fenestre jusqu'aux étages les plus élevez. Il y a telles maisons auxquelles il en faut quatre & cinq cens. On fit des feux par tout, & nous allâmes au Palais pour voir la mascarade de cent cinquante Seigneurs qui devoient y venir. Je ne sçai pourquoi on nomme ainsi ce divertissement, car ils ne sont point masquez. On choisit d'ordinaire la nuit la plus obscure. Tous les hommes de la Cour monterent sur leurs plus beaux chevaux. Ces chevaux étoient tout couverts de gaze d'argent, & de houffes en broderie d'or & de perles. Les Cavaliers étoient vêtus de noir, avec des manches de tabis de couleur, brodées de soye & de jais: Ils avoient des petits chapeaux noirs retrouffez avec des diamans, des plumes sur le côté du chapeau, des écharpes magnifiques, & beaucoup de pierreries; avec cela pourtant le manteau noir & la laide gutille qui les défigure toujours. Ils vont à cheval comme les Turcs & les Mores, c'est à dire à la *gineta*, les étriers

étriers sont si courts, que leurs jambes sont levées & appuyées sur les épaules de leurs chevaux. Je ne sçauois accoutumer mes yeux à cette mode. Ils disent que quand ils sont ainsi, ils en ont plus de force pour donner un coup, & qu'ils peuvent s'élever & s'avancer contre celui qu'ils attaquent. Mais pour revenir à la mascarade, ils s'assemblerent tous dans un lieu marqué (c'est ordinairement à quelqu'une des portes de la Ville.) Les rues par où ils devoient passer étoient sablées, & des deux côtez il y avoit des perches avec des réchaux qui faisoient une illumination, sans compter les flambeaux de cire blanche. On mit des lanternes transparentes & toutes peintes aux fenestres des maisons, ce qui faisoit un très-bon effet. Chaque Cavalier avoit un grand nombre de Laquais, qui étoient vêtus de soie d'or & d'argent. Ils marchoit à côté de leurs Maîtres avec des flambeaux. Les Maîtres alloient quatre à quatre au petit pas, tenant aussi chacun un flambeau. Ils traverserent toute la Ville avec des trompettes, des timbales, des musettes & des sifres; & quand ils furent arrivez au Palais, qui étoit tout illuminé, & dont la court étoit sablée, ils firent plusieurs toits, coururent les uns contre les autres, & s'entre-poufferent pour tâcher de se faire choir. Le Prince Alexandre de Parme, qui est prodigieusement gros, tomba de cette maniere,

niere, il fit autant de bruit qu'une petite montagne qui tomberoit d'un lieu élevé, L'on eut beaucoup de peine à l'emporter, car il étoit tout froissé de sa chute. Il y en avoit plusieurs avec leurs grandes lunettes, mais particulièrement le Marquis d'Astorgas, qui ne les porte pas seulement pour la gravité; il est vieux & il en a besoin, malgré cela il est toujours galant. Il sera *mayor domo mayor* de la jeune Reine. Il est Grand d'Espagne.

A propos de Grand d'Espagne, Dom Fernand de Toledé me disoit l'autre jour une chose assez plaisante. Son beau pere qui se nomme le Marquis de Palacios, fait une dépense effroyable: car il est un des galands de profession des Dames du Palais; & pour y parvenir, il faut avoir de l'esprit & beaucoup de magnificence. Je dis une certaine sorte d'esprit toute particuliere, une délicatesse, des termes choisis, des modes singulieres; il faut sçavoir écrire en prose & en vers, & le sçavoir mieux qu'un autre. Enfin l'on parle & l'on agit dans cette galanterie du Palais autrement qu'à la Ville. Pour en revenir au Marquis de Palacios, il y avoit une feste ordonnée dont le Roi l'avoit mis; il n'avoit pas le sou pour y paroître. Il a plusieurs Villes à lui; il s'avisâ d'y aller en poste, & dès qu'il fut arrivé dans la premiere, il fit afficher que tous ceux de la Ville qui voudroient être faits grands, vinssent le trouver. Il n'y eut ni

Juges

Juges ni Bourgeois ni Marchands , qui ne se sentissent pressez d'un desir d'ambition pour le grandat. Sa maison se trouva remplie de toute sorte de gens : il fit marché avec chacun en particulier ; il en tira le plus qu'il pût , & ensuite il les fit tous couvrir devant lui , comme fait le Roi quand il accorde le grandat , & leur en donna des patentes en forme. Cela lui réussit trop bien dans la premiere Ville , pour manquer de faire la même tentative dans les autres : il y trouva de semblables dispositions pour lui donner de l'argent , & pour obtenir par son moyen le grandat. Il amassa ainsi une somme considerable , & vint faire une grosse dépense à la Cour. Mais comme l'on a toujourns des ennemis il y eut quelques personnes qui voulurent lui faire une affaire auprès du Roi , de cette plaisanterie. Il en fût averti , & il se justifia aisément en disant que tous ceux à qui il avoit accordé la permission de se couvrir devant lui , estans nez ses vassaux , lui devoient trop de respect pour prendre cette liberté sans son consentement ; qu'ainsi il les avoit fait grands à son égard. Après cela on tourna la chose en raillerie.

Ce Marquis vient souvent nous voir , & comme il étoit de la vieille Cour , il me disoit hier , qu'un fameux Astrologue étant un jour avec le feu Roi sur la terrasse du Palais , le Roi lui demanda la hauteur de cet endroit. Il regarda le Ciel , & dit une hau-

teur fixe. Le Roi donna ordre secrettement que l'on haussât le pavé de la terrasse de trois ou quatre doigts, & l'on y travailla toute la nuit. Le lendemain matin il fit appeler l'Astrologue, & l'ayant mené sur la terrasse il lui dit: Je parlois hier au soir de ce que vous m'avez dit sur la hauteur de ce lieu, mais l'on m'a soutenu que vous vous trompez. Sire, dit-il, j'ose croire que je ne me suis point trompé. Considérez, dit le Roi, & puis nous en ferons la honte à ceux qui se vantent d'être plus habiles que vous. Il recommença aussi-tôt de faire ses speculations. Le Roi le voyoit changer de couleur, & il paroissoit fort embarrassé. Enfin il s'aprocha, & dit: Ce que j'avançai hier à vôtre Majesté étoit veritable; mais je trouve aujourd'hui que la terrasse est un peu haussée, ou que le Ciel est un peu baissé. Le Roi sourit, & lui dit la pièce qu'il lui avoit faite.

Pour vous parler d'autre chose, je vous dirai que le Roi a trois personnes dans sa maison, que l'on nomme particulièrement les grands Officiers. C'est le *Mayor domo mayor*, le *Sumiller* du Corps & le grand Escuyer. Ces trois Charges sont distinguées en ce que le *Mayor domo* commande dans le Palais; que le *Sumiller* du Corps a le pas dans la Chambre du Roi, & que le grand Escuyer ordonne lorsque le Roi est ailleurs qu'au Palais.

Les Charges de Gentilshommes de la Cham-

Chambre du Roi, sont après celles-là. Ils portent pour marque de leur dignité une clef dorée pendue à leur ceinture. Il y a de ces clefs de trois sortes : La première donne l'exercice de Gentilhomme de la Chambre ; la seconde, l'entrée sans l'exercice ; & la troisième est appelée la *llave Capona*, qui ne donne l'entrée que dans l'antichambre. Le nombre de ces Gentilshommes est grand : il y en a quarante d'exercice qui servent tour à tour chacun un jour, & ils sont pour la plupart Grands d'Espagne. Les *Mayorsdomes*, qui veulent dire Maître d'Hôtel ordinaire, ont les mêmes entrées que les Gentilshommes de la Chambre. Les personnes de la première qualité remplissent ces Charges. Ce sont pour la plupart les seconds fils des Grands. Ils servent par semaines, & lorsque le Grand Maître est absent, ils sont revêtus de son pouvoir. Ils servent aussi d'introducteurs aux Ministres étrangers quand ils vont à l'Audiance. Il y en a huit, quelquefois le nombre en augmente, mais il ne diminue pas.

Le Roi a trois Compagnies pour sa garde, qui n'ont rien de commun les unes avec les autres. Le Marquis de Falces commande la Garde Flamande ou Bourguignonne : elle est de cent Halebardiers ; & quoiqu'on les nomme ici Archers de la garde, on peut les appeler Gardes du Corps. La Garde Allemande est de pareil nombre : Dom Pedro d'Arragon en est Capitaine. La

Garde Espagnole est aussi de cent Halebardiers, sous le commandement du Comte de Los Arcos. Il est encore Capitaine d'une autre Compagnie de cent Espagnols appelez Gardes de la *Lancilla*, & celle-là ne paroist qu'aux grandes Ceremonies & aux Enterremens des Rois.

Les affaires de l'Etat sont gouvernées par un premier Ministre que l'on nomme *Privado*. Il a sous lui un Secretaire d'Etat dont le Bureau est dans le Palais. Les affaires qui viennent au Roi & au Ministre, doivent d'abord passer par ses mains; & comme il expedie aussi tout ce que le Roi a ordonné, on l'appelle *Secretario del despacho universal*.

Le Conseil d'Etat & plusieurs autres Conseils examinent les affaires, & le Roi ou le premier Ministre en décident ensuite. Il y a un grand nombre de Conseils: Voici le nom de ceux qui entrent à present dans le Conseil d'Etat.

Le Connétable de Castille de la Maison de Velasco, en est le Doyen.

Le Duc d'Albe.

Le Duc de Medina-Celi.

Dom Pedro d'Arragon.

L'Amirante de Castille.

Le Marquis d'Astorgas.

Le Prince de Stillano.

Le Duc d'Ossone.

Le Comte de Chinchon.

Dom Vincente Gonzaga, Prince de Guastalla.

Dom

Dom Louis Portocarrero , Cardinal Archevêque de Toledé.

Le Marquis de Liches.

Le Marquis de Los Balbazes.

Dom Diego Sarmiento.

Dom Melchior Navarra.

Le Marquis de Lofvelez.

Le Marquis de Mansera.

Le Duc d'Alburquerque.

Outre ce Conseil qui est le principal, il y a ceux de l'Inquisition de guerre , des Ordres d'Arragon, des Indes, d'Italie, de Hazienda, de la Croisade & de Flandres. Il y a aussi la Chambre de Castille, des Alcaldes de Corte, de la Contaduria , d'Aposento , de los Bofques Reales , de Milliones & de Competicencias. Mais ne pensez pas , ma chere parente , que les appointemens & les profits soient médiocres. Par exemple , les Conseillers du Conseil des Indes rétirent dix-huit à vingt mil écus de rente de leur Charge. A propos de Charges , on croit qu'elles ne se vendent point ici , & cela est au moins en apparence ; il semble que l'on accorde tout au merite ou à la naissance ; cependant on fait sous main des presens si considerables , que pour avoir de certaines Viceroyautéz , l'on donne jusqu'à cinq mil pistoles , & quelquefois davantage. Ce qui s'appelle acheter ailleurs s'appelle à Madrid faire un *regalo* , c'est à dire un present , & l'un vaut l'autre , avec cette difference , qu'une Charge qu'on achete ,

ou un Gouvernement, est à vous tant que vous vivez, & passe quelquefois en héritage à vos enfans par le droit naturel ou par concession du Prince: mais en Espagne on ne jouit que trois ans ou cinq au plus, d'un poste que l'on a payé bien cher. Il est aisé de juger que ceux qui font de telles avances, sçavent bien où se rembourser de l'intérêt & du principal. Le peuple en souffre horriblement; il se voit toujours sur les bras un nouveau Viceroy ou un nouveau Gouvernement, qui vient de s'épuiser pour donner à la Cour tout ce qu'il avoit d'argent comptant, & quelquefois celui de ses amis. Il arrive affamé, il faut l'enrichir en peu de tems, & ce pauvre peuple est pillé à toutes mains sans que les plaintes aient lieu. C'est bien autre chose dans les Indes, où l'or est si commun, & où l'on est encore plus éloigné du Roi & des Ministres. Il est certain que l'on en rapporte des sommes immenses, comme je vous l'ai déjà mandé. Il n'est pas jusqu'aux Religieux qui vont y prêcher, qui n'en reviennent avec 40 & 50000 écus qu'ils amassent en trois ou quatre ans: de sorte que malgré leur vœu de pauvreté, ils trouvent le secret de s'enrichir; & pendant leur vie on les laisse jouir du fruit de leur Mission.

Les Convens ont encore une autre adresse qui leur réussit ordinairement, c'est que lorsqu'un Religieux devient fils unique, si

son

son pere a du bien, on lui persuade de le laisser au Monastere où son fils a pris l'habit, à condition qu'il en touchera le revenu pendant sa vie, & qu'après sa mort le Convent en heritera, & priera Dieu pour le pere & pour le fils. De sorte qu'il y a de simples Religieux qui ont trente mil livres de rente à leur disposition. Cette abondance dans un pais où la raison n'a guère d'empire sur le cœur, ne sert pas toujours à les sanctifier; & s'il y en a quelques uns qui en font un bon usage, il y en a beaucoup qui en abusent.

On remarque qu'il vient des Indes tous les deux ans, plus de cent millions de livres, sans que le quart entre dans les coffres du Roi d'Espagne. Ces trésors se répandant dans toute l'Europe, les François, les Anglois, les Hollandois & les Genoïs en tirent la meilleure partie. Il semble qu'il n'est pas d'une politique aussi raffinée qu'est celle des Espagnols, de consumer leurs propres Sujets à tirer l'or des mines, pour en laisser profiter des Nations avec lesquelles ils sont bien souvent en guerre: mais la paresse naturelle qui les empêche de travailler & d'avoir chez eux des Manufactures, les obligent d'avoir recours à ceux qui peuvent fournir des marchandises pour ce pais-là.

Comme les Etrangers n'osent hasarder d'y aller, parce qu'il n'y va pas de moins que d'être pendu, ils mettent leurs effets

sous le nom des Marchands Espagnols, avec lesquels on trouve beaucoup de fidélité ; & quand le Roi le voudroit, il ne pourroit pas empêcher que les Errangers ne receussent leurs lots, car les Espagnols, dans cette rencontre, aimeroient mieux perdre le leur, que de voir faire tort aux autres. Une chose singulière, c'est que lors que la Flotte vient mouïller à Cadis, il se trouve-là des gens qui font profession publique d'aider à frauder les droits du Roi, sur les entrées de l'argent & des marchandises. C'est leur négoce comme à un Banquier de tenir sa Banque. On les nomme *Meta-dors*, & quelques fripons qu'ils soient, à l'égard du Roi, il faut convenir qu'ils ne le sont point avec les particuliers qui font un traité avec eux, par lequel, moyennant une certaine remise, ils leur garantissent tout leur argent dans la Ville où ils veulent. C'est un commerce si fur, que l'on n'en voit point qui manquent de parole. On pourroit punir ces gens-là des friponneries qu'ils font au Roi, mais il en naîtroit des inconveniens pour le commerce, qui nuïroient, peut-être, plus que cette punition n'apporteroit de profit : de manière que le Gouverneur & les Juges n'entrent point en connoissance de ce qui se passe. Il y auroit un remede aisé pour empêcher que le Roi ne perdît tout en cette occasion ; ce seroit de diminüer une partie des droits qui sont fort hauts, & ce qui se donne à ces

Metadors se payeroit à la Contratacion, & même davantage, parce que naturellement les Marchands n'aiment pas la fraude, & qu'ils craignent toujours de payer tout d'un coup, ce qu'ils évitent en dix voyages: mais les Espagnols veulent tout ou rien, & bien souvent ils n'ont rien. Quant à Madrid, il n'y faut point chercher de plus grands voleurs que les gens de Justice: ce sont ceux qui s'approprient impunément les droits du Roi, & qui le pillent d'une telle maniere, qu'il ne faut pas s'étonner s'il manque si souvent d'argent. Ils ne se contentent pas de faire tort à leur Souverain, ils n'épargnent pas le peuple: & bien que les Loix du pais soient tres-bonnes & même très-équitables, personne ne s'en ressent. Ceux qui les ont en main, & qui sont preposez pour les executer, sont les premiers qui les corrompent.

En donnant quelque argent à un Alcalde ou à un Alguazil, on fera arrêter la personne du monde la plus innocente, on la fera jeter dans un cachot & périr de faim, sans nulle procedure, sans ordre, sans decret: & quand on sort de prison, il ne faut pas seulement penser à prendre à partie cet indigne Officier de la Justice. Les gens de cette espece sont ordinairement fort interessez par tout, mais ici c'est une chose outrée, & les bons Juges sont plus rares en ce pais, qu'ailleurs.

Les voleurs, les assassins, les empoisonneurs & les personnes capables des plus grands crimes demeurent tranquillement à Madrid, pourvû qu'ils n'ayent pas du bien: car s'ils en ont, on les inquiette pour le tirer.

On ne fait justice que deux ou trois fois l'année: ils ont la dernière peine à se résoudre de faire mourir un criminel, qui est, disent ils, un homme comme eux, leur compatriote & sujet du Roi. Ils les envoient presque tous aux mines, ou aux galeres, & quand ils font pendre quelque miserable, ou le mene sur un asne, la tête tournée vers la queue. Il est habillé de noir, on lui tend un échafaut où il monte pour haranguer le peuple, qui est à genoux tout en larmes, & qui se donne de grands coups dans la poitrine. Après avoir employé le tems qu'il veut à parler, on l'expédie gravement: & comme ces exemples de Justice sont rares, ils font beaucoup d'impression sur ceux qui les voyent.

Quelques richesses qu'ayent les grands Seigneurs, quelque grande que soit leur fierté ou leur presumption, ils obéissent aux moindres ordres du Roi avec une exactitude & un respect que l'on ne peut assez louer. Sur le premier Ordre ils partent, ils reviennent, ils vont en prison, ou en exil, sans se plaindre. Il ne se peut trouver une soumission & une obéissance plus parfaite, ni un amour plus sincere que celui

lui des Espagnols pour leur Roi. Ce nom leur est sacré, & pour réduire le peuple à tout ce que l'on souhaite, il suffit de dire, *le Roi le veut*. C'est sous son nom que l'on accable ces pauvres gens d'impôts dans les deux Castilles. A l'égard des autres Royaumes ou Provinces, ils n'en ont pas tant, ils se vantent, la plupart, d'être libres, & de ne payer que ce qu'ils veulent.

Je vous ai déjà marqué, ma chere Cousine, que l'on suit exactement en toute chose la politique de Charles-Quint, sans se souvenir que la succession des tems change beaucoup aux événemens, quoiqu'ils paroissent semblables & dans les mêmes circonstances, & que ce qu'on pouvoit entreprendre il y a six vingts ans, sans témérité, sous un règne florissant, seroit une imprudence sous un règne qui l'est beaucoup moins. Cependant leur vanité naturelle les empêche d'examiner, que la Providence permet quelquefois que les Empires, comme les Maisons particulieres, ayent à proportion leurs révolutions. Pour les Espagnols, ils se croient toujours les mêmes, mais sans avoir connu leurs ayeux, j'ose dire qu'ils se trompent.

Pour quitter des réflexions peut-être trop serieuses & trop élevées pour moi, je vais vous dire que c'est une réjouissance generale à Madrid, dans le tems que la Flotte des Indes arrive. Comme on n'y est pas d'humeur à thesauriser, cette abondance

d'argent, qui vient tout d'un coup, se répand sur tout le monde. Il semble que ces sommes immenses ne coûtent rien, & que c'est un argent que le hazard leur envoie: de sorte que les grands Seigneurs assignent là-dessus-leurs creanciers, & qu'ils les payent avec une profusion qui, sans contredit, a quelque chose de noble & de fort genereux: car on trouve en peu de pais une liberalité aussi naturelle qu'en celui-ci; & je dois y ajouter, qu'ils ont une patience digne d'admiration. On les a vûs soutenir des Siéges très-longs & très-penibles, où malgré les fatigues de la guerre, ils ne se nourrissoient que de pain fait avec du bled gâté, & ne buvoient que de l'eau corrompue, bien qu'il n'y ait pas d'hommes au monde plus delicats qu'eux sur la bonne eau: on les a vûs, dis-je, exposés à l'injure des tems, demi-nuds, couchés sur la dure; & malgré cela, plus braves & plus fiers que dans l'opulence & la prospérité. Il est vrai que la temperance, qui leur est naturelle, leur est d'un grand secours pour endurer la faim, quand ils y sont réduits: ils mangent fort peu, & à peine veulent-ils boire du vin. La coûtume qu'ils ont d'être toujours seuls à table, contribuë à les entretenir dans leur frugalité. En effet, leurs femmes ni leurs filles ne mangent point avec eux. Le maître a la table, & la maîtresse est par terre sur un tapis avec les enfans, à la mode des Turcs & des

& des Mores. Ils ne convient presque jamais leurs amis pour se régaler ensemble ; de sorte qu'ils ne font aucun excès. Aussi, disent-ils, qu'ils ne mangent que pour vivre, au lieu qu'il y a des peuples qui ne vivent que pour manger. Néanmoins, bien des personnes raisonnables trouvent cette affectation trop grande ; & comme il n'entre aucune familiarité dans leur commerce, ils sont toujours en cérémonie les uns avec les autres, sans jouir de cette liberté qui fait la véritable union, & qui produit l'ouverture de cœur.

Cette grande retraite les livre à mille visions, qu'ils appellent Philosophie ; ils sont particuliers, sombres, rêveurs, chagrins, jaloux : au lieu que s'ils tenoient une autre conduite, ils se rendroient capables de tout, puisqu'ils ont une vivacité d'esprit admirable, de la mémoire, du bon goût, du jugement & de la patience. Il n'en faut pas davantage pour se rendre sçavant, pour se perfectionner, pour être agréable dans la conversation & pour se distinguer parmi les nations les plus polies. Mais bien loin de vouloir être ce qu'ils seroient naturellement, pour peu qu'ils le voulussent, ils affectent une indolence, qu'ils nomment grandeur d'ame : ils négligent leurs affaires les plus sérieuses, & l'avancement de leur fortune. Le soin de l'avenir ne leur donne aucune inquiétude : le seul point où ils ne sont pas indifférens,

110 RELAT. DU VOYAGE

sur la jalousie, ils la portent jusques où elle peut aller ; le simple soupçon suffit pour poignarder sa femme ou sa maîtresse. Leur amour est toujours un amour furieux, & cependant les femmes y trouvent des agrements. Elles disent, qu'au hazard de tout ce qui leur peut arriver de plus fâcheux, elles ne voudroient pas les voir moins sensibles à une infidélité ; que leur desespoir est une preuve certaine de leur passion ; & elles ne sont pas plus modérées qu'eux, quand elles aiment. Elles mettent tout en usage pour se venger de leurs amans, s'ils les quittent sans sujet : de sorte que les grands attachements finissent d'ordinaire par quelque catastrophes funeste. Par exemple, il y a peu, qu'une femme de qualité ayant lieu de se plaindre de son amant, elle trouva le moyen de le faire venir dans une maison, dont elle étoit la maîtresse ; & après lui avoir fait de grands reproches, dont il se deffendit foiblement parce qu'il les méritoit, elle lui presenta un poignard & une tasse de chocolat empoisonné, lui laissant seulement la liberté de choisir le genre de mort. Il n'employa pas un moment pour la toucher de pitié : il vit bien qu'elle étoit la plus forte en ce lieu ; de sorte qu'il prit froidement le chocolat, & n'en laissa pas une goutte. Après l'avoir bû ; il lui dit : Il auroit été meilleur, si vous y aviez mis plus de sucre ; car le poison le rend fort amer : souvenez vous-en pour le
pre-

premier que vous accommoderez. Les convulsions le prirent presque aussi-tôt ; c'étoit un poison très-violent, & il ne demeura pas une heure à mourir. Cette Dame qui l'aimoit encore passionnément, eut la barbarie de ne le pas quitter qu'il ne fut mort.

L'Ambassadeur de Venise, qui est fort poli, étant chez lui ces jours passez, on vint lui dire, qu'une Dame couverte d'une mante vouloit lui parler, & qu'elle se cachoit si bien, que l'on n'avoit scû la voir. Elle avoit deux Ecuyers & assez de train. Il la fit entrer dans sa chambre d'Audience ; elle le pria de faire sortir tout le monde. Quand elle fut seule, elle se dévoila, & elle lui parut parfaitement belle. Je suis d'une illustre Maison, lui dit-elle ; je me nomme Dona Blanca de Gusman. J'ai passé par dessus tout ce que la bien-séance me prescrit, en faveur de la passion que j'ai pour vous : je viens vous la déclarer, Seigneur, & vous dire que je veux rester ici cette nuit. A des paroles si impudentes, l'Ambassadeur ne put douter que ce ne fût quelque friponne qui avoit emprunté un nom de qualité, pour le faire donner dans le panneau. Il lui dit cependant, avec beaucoup d'honnêteté, qu'il nes'étoit jamais crû malheureux de servir sa République que dans ce moment ; qu'il auroit souhaité n'être point Ambassadeur, pour profiter de la grace qu'elle vouloit lui faire ;

faire ; mais que l'étant , il n'y avoit point d'apparence qu'il fût demeurer chez lui une personne d'un rang si distingué ; que cela lui attireroit des affaires , & qu'il la prioit de vouloir bien se retirer. Cette femme aussi-tôt devint comme une furieuse , & après l'avoir chargé d'injures & de reproches , elle tira un Stilet , & elle se jeta sur lui pour l'en fraper. Il l'en empêcha sans peine , & ayant appelé un de ses Gensilshommes , il lui dit de donner cinq ou six pistoles à cette femme. Elle méritoit si peu cette generosité , & elle en fut tellement appaisée , qu'elle lui avoua de bonne foi , qu'elle étoit une creature telle qu'il l'avoit soupçonnée , & que ce qui l'avoit fait entrer dans un si grand désespoir , c'est que les Ecuyers qui l'attendoient en bas étoient ses amans , qui l'auroient assommée de coups , si elle n'avoit rien rapporté de sa queste ; qu'il auroit falu encore qu'elle eût payé à ses dépens l'équipage qui étoit loué pour cette unique ceremonie , & qu'elle auroit autant aimé mourir , que d'essuyer tous ces chagrins. L'Ambassadeur trouva qu'elle se confessoit si plaisamment , qu'il lui fit donner encore dix pistoles : car , lui dit il , puisque vous avez à partager avec tant d'honnêtes gens , vôtre part seroit trop petite. Elle réussit si bien en ce lieu là , que du même pas elle fut chez l'Ambassadeur de France ; mais on ne l'y reçut pas avec une pareille courtoisie.

Peu s'en falut qu'au premier emportement qu'elle marqua, on ne la regalast des étrivieres elle & son cortége. Il ne lui donna pas un sol, trop heureuse d'en sortir comme elle y étoit entrée, parce que tout lui étoit fort contraire.

Nous estions atrestées ce matin dans la *plaza mayor*, pour attendre la réponse d'un Gentilhomme que ma parente avoit envoyé proche de-là. C'est en ce lieu que l'on vend du poisson, & il y avoit une femme qui vendoit quelques petits morceaux de saumon qu'elle disoit être frais: elle faisoit un bruit desesperé avec son saumon, elle appelloit tous les passans pour que l'on vinst le lui acheter. Enfin il est venu un Cordonnier, que j'ai connu tel, parce qu'elle l'a nommé *señor zapatero*. Il lui a demandé une livre de saumon (vous remarquerez qu'ici l'on achete tout à la livre, jusques au bois & au charbon.) Vous n'hesitez point sur le marché, lui a-t-elle dit, parce que vous croyez qu'il est à bon prix, mais vous vous trompez, il vaut un écu la livre. Le Cordonnier indigné du doute où elle étoit, lui a dit d'un ton de colere: S'il avoit été à bon marché, il ne m'en auroit falu qu'une livre; puisqu'il est cher, j'en veux trois. Aussi-tôt il lui a donné trois écus, & enfonçant son petit chapeau (car les gens de métier les portent aussi petits, que les personnes de qualité

les

114 RELAT. DU VOYAGE

les portent grands) après avoir relevé sa moustache par rodomontade, il a levé aussi la pointe de sa formidable épée jusques à son épaule, & nous a regardé fierement, voyant bien que nous écoutions son colloque, & que nous estions estrangeres. La beauté de la chose, c'est que peut-être cet homme si glorieux n'a rien au monde que ces trois écus-là; que c'est le gain de toute sa semaine, & que demain, lui, sa femme & ses petits enfans jeûneront plus rigoureusement qu'au pain & à l'eau: mais telle est l'humeur de ces gens-ci; il y en a même plusieurs qui prennent les pieds d'un chapon, & les font pendre par dessous leur manteau, comme s'ils avoient effectivement un chapon: cependant ils n'en ont que les pieds.

On ne voit pas un Menuisier, un Sellier, ou quelqu'autre homme de boutique, qui ne soit habillé de velours & de satin, comme le Roi; ayant la grande épée, le poignard & la guitarrre attachée dans sa boutique. Ils ne travaillent que le moins qu'ils peuvent, & je vous ai déjà dit plus d'une fois, qu'ils sont naturellement paresseux. En effet, il n'y a que l'extrême nécessité qui les oblige de faire quelque chose; alors ils travaillent les Dimanches & les Fêtes, sans façon, tout comme les autres jours; & puis ils vont porter leur marchandise. Si c'est un Cordonnier, & qu'il ait deux Ap-
preu-

prentifs, il les mene tous deux avec lui, & donne à chacun un foulier à porter; s'il en a trois, il les mene tous trois, & ce n'est qu'avec peine qu'il se rabaisse à vous essayer sa besogne, quand elle est livrée. Il va s'asseoir au Soleil (que l'on nomme le feu des Espagnols) avec une troupe d'autres faineans comme lui, & là d'une autorité souveraine, ils décident des affaires d'Etat, & régulent les interests des Princes. Souvent ils se querellent là-dessus; quelque grand politique, qui se croit plus habile que les autres, veut que l'on cede à son avis, & quelques autres aussi opiniâtres que lui, n'en veulent rien faire: de sorte qu'ils se battent sans quartier. J'étois, il y a deux jours, chez l'Ambassadrice de Danemark, lors qu'on y apporta un malheureux qui venoit d'être blessé dans la rue. C'étoit un Fruitier, il avoit soutenu que le Grand Seigneur seroit un malhabile homme, s'il ne faisoit pas étrangler son frere. Un autre a qui ce jeune Prince n'étoit pas si désagréable, voulut prendre son parti, & là-dessus ils s'étoient battus. Mais il faut remarquer, que tous ces gens-là parlent des affaires & de la politique avec assez de connoissance, pour appuyer ce qu'ils disent de bonnes raisons.

Il y a dans la Ville plusieurs maisons qui sont comme des Academies, où chacun s'assemble: les uns pour jouer, & les autres
pour

pour la conversation. L'on y jouë fort fidellement, & quelque somme que l'on perde, sur sa parole, les vingt-quatre heures ne passent jamais que l'on ne paye: si l'on y manquoit, l'on seroit perdu d'honneur & de réputation. Il n'y a aucune raison qui puisse surmonter cette nécessité de payer dans les vingt-quatre heures. L'on y jouë fort grand jeu, & très-honnêtement, sans bruit & sans faire paroître aucun chagrin; quand on gagne, c'est la coûtume de donner le *Barato*. Il me semble que cela se pratique aussi en Italie; c'est à dire que vous donnez de l'argent à quelques-uns de ceux qui sont presens, aux uns plus, aux autres moins, soit que vous les connoissiez ou non. Celui à qui vous présentez le *Barato*, ne doit jamais le refuser, fut-il cent fois plus riche & plus de qualité que celui qui le lui donne. L'on peut aussi le demander à un jouëur qui gagne, & il ne manque pas de le donner. Il y a des gens qui ne subsistent que par ce moyen-là. Cependant cette coûtume est désagréable; parce que celui qui gagne n'emporte quelquefois rien de son gain, & s'il recommence à jouër il perd bien souvent le sien.

Au reste, si l'on connoissoit qu'un homme eût filouté, il pourroit de bonne heure renoncer à la société civile, car il n'y auroit point d'honnêtes gens qui voulussent avoir commerce avec lui: & si on le sur-
pre-

prenoit en filoutant, il seroit heureux d'en être quitte pour des *cuchillades*, c'est-à-dire, des coups du tranchant de l'épée, & non pas de la pointe.

A l'égard des conversations que l'on fait dans ces Academies, il y en a de fort spirituelles, & il s'y trouve bien des personnes sçavantes. Car enfin, il y en a ici tout comme ailleurs, & l'on y écrit de fort jolies choses. Ce qu'ils appellent des nouvelles, me semble d'un caractère charmant : ils y gardent toujours la vray-semblance, & leur sujet est si bien conduit, leur narration si concise & si simple, sans être ni basse ni rempante, que l'on doit convenir qu'ils ont un génie supérieur pour ces sortes d'ouvrages. Je tâcherai d'en recouvrer quelqu'un de ce genre, je le traduirai & je vous l'enverrai, pour que vous en jugiez vous même. Comme je ne suis pas capable de parler des choses qui traitent de matieres plus relevées, je ne vous en dirai rien jusques à ce je sçache là-dessus le sentiment des connoisseurs, & que tout au plus je puisse leur servir d'écho. Il est vrai cependant, que je les trouve outrez dans leurs loüanges, & qu'ils n'y gardent pas assez le vray-semblable. Leur imagination qui est fort vive, fait quelquefois trop de chemin. Je lisois l'autre jour dans un Livre, qu'en parlant de Philippe IV. l'Auteur disoit que ses vertus & ses grandes qualitez étoient si étenduës que pour les écrire, il n'y avoit pas

118 RELAT. DU VOYAGE

pas suffisamment de papier dans l'univers, & qu'une plume ordinaire n'étoit pas digne de tracer des choses si divines; qu'ainsi, il falloit que le Soleil les écrivît avec ses rayons sur la surface des Cieux. Vous m'avouerez que c'est se perdre dans les nuës, & qu'à force de vouloir élever le Héros, le pauvre Auteur tombe & se casse le cou. Leurs Livres sont très-mal imprimez, le papier en est gris; ils sont fort mal reliez, couverts pour la plûpart d'un méchant parchemin ou de basanne.

Je ne veux pas obmettre de vous dire, comme une chose essentielle, que la politique des Espagnols les oblige d'hasarder la recompense d'un cent de faux avis, plutôt que de négliger l'occasion d'en recevoir un bon: ni le país d'où l'on est, ni les gens qui agissent ne leur sont point suspects; ils veulent tout sçavoir, & payent libéralement ceux qui les servent. Ils n'attendent pas même que le service soit reçu, pour avancer la recompense. Vous ne sçauriez croire combien cette maxime leur a valu. Ils ont été quelquefois pris pour duppes, cela ne les a point rebutez; & dans la suite, ils y trouvent toujours leur compte. Il est encore vrai, que pour peu de pretexte que l'on ait de demander une grace au Roi, pourvû que l'on ne se rebutte point, & que l'on suive son premier dessein avec persévérance, tôt ou tard vous obtenez une partie de ce que vous souhaitez. Les Ministres sont persuadés

suadez qu'il ne seroit pas de la Grandeur d'un si Puissant Monarque, de refuser peu de chose: & bien qu'il n'y ait point de justice à prétendre une faveur que l'on n'a point méritée par ses services, cependant on l'obtient quand on la demande sans relâche. J'en voi des exemples tous les jours.

Je ne vous ai pas encore dit, ma chere Cousine, que lors que j'arrivai ici, toutes les Dames me firent l'honneur de me venir voir les premieres. C'est l'usage de prévenir les Etrangères, quand on est informé de leur qualité & de leur conduite. Elles regardent fort à l'un & à l'autre. Quand je fus leur rendre visite, chacune me fit un petit present, & dans une seule maison j'en recevois quelquefois une douzaine; car jusques à des enfans de quatre ans ils veulent vous régaler. L'on m'a donné de grandes corbeilles de vermeil doré, enrichies de corail qui forme des fleurs très-délicatement travaillées. Cela se fait à Naples & à Milan. J'ai eû des boëtes d'ambre, garnies d'or émaillé, pleines de pastilles: Plusieurs m'ont donné des gands, des bas de soye & des jarretieres en quantité; mais ces gands ont cela de particulier, qu'ils sont aussi courts que ceux des hommes, parce que les femmes attachent leurs manches au poignet: il n'y a que les doigts qui sont d'une longueur ridicule. Pour les bas, ils sont de *pelo*, c'est de la soye écrüe: on les fait si courts & si petits par
le

le pied, que j'ai vû bien des poupées à qui ils ne pourroient être propres. Les jarretieres font d'un ruban large, fort leger, & travaillé très-clair, semblable à celui dont les païsans se servent à leurs nôces. Ces jarretieres sont garnies aux deux bouts de dentelle d'Angleterre de fil. L'on m'a aussi donné de fort belles coupes de terre sigelée, & mille autres choses de cette maniere. Si jamais je parts d'ici, & que j'y fasse un second voyage, ce sera à moi à leur faire des présens : mais tout les contente, des éguilles, des épingles, quelques rubans, & sur tout des pierrieres du Temple les ravissent : elles qui en ont tant de fines & qui sont si belles, ne laissent pas d'en porter d'effroyables : ce sont proprement des morceaux de verre que l'on a mis en œuvre, tout semblables à ceux que les Ramoneurs vendent à nos Provinciales qui n'ont jamais vû que leur Curé & leurs brebis. Les plus grandes Dames sont chargées de ces verrines qu'elles achètent fort cher, & lors que je leur ai demandé pourquoi elles aiment tant les diamans faux, elles m'ont dit, que c'est à cause que l'on en trouve d'aussi gros que l'on en veut. En effet, elles en portent à leurs pendans d'oreilles de la grosseur d'un œuf, & tout cela leur vient de France ou d'Italie ; car comme je vous ai dit, on ne fait guère de choses à Madrid, l'on y est trop paresseux.

Il n'y a point de bons Peintres dans cette

Ville

Ville ; la plûpart de ceux qui y travaillent ne sont pas du païs , ce sont des Flamans , des Italiens , ou des François qui viennent s'y établir , & qui n'y font pas pourtant grand fortune ; car l'argent ne roule pas & n'entre point dans le commerce. Pour moi je vous avouë , que je n'en ai jamais moins vû : ma parente reçoit d'assez grosses sommes tout en *quartos* , c'est de la monnoye de cuivre aussi sale que des doubles , & toute vilaine qu'elle est , elle sort du tresor Royal. On les donne au poids (car quel moyen de compter cette gueuserie là ?) Des hommes les apportent dans de grandes corbeilles de natte qu'ils attachent sur leur dos , & quand ces payemens arrivent , toute la maison passe huit jours à compter les *quartos*. Sur dix mil francs il n'y a pas cent pistoles en or ou en argent.

L'on a ici un grand nombre d'Esclaves qui s'achètent & se vendent fort cher. Ce sont des Maures & des Turcs : il y en a qui valent jusques à quatre & cinq cens écus. Autrefois l'on avoit droit de vie & de mort sur eux. Un Patron pouvoit tuër son Esclave , comme il auroit pû tuër un chien : mais l'on a trouvé que cette barbarie ne s'accordoit pas avec les maximes de la Religion Chrétienne , & c'est à présent une chose deffenduë. Cependant ils les battent jusques à leur casser quelquefois les os , sans en être recherchés. Il est vrai qu'il n'y a guère de Maîtres qui se portent à ces sortes

d'extrémitez ; & lors qu'un homme aime son Esclave , & qu'elle consent à ce qu'il veut , elle devient aussi-tôt libre. A l'égard des autres domestiques , il seroit dangereux de les maltraiter ; ils prétendent la plupart être d'aussi bonne maison que le Maître qu'ils servent , & s'ils en étoient outragés , ils seroient capables , pour se vanger , de le tuer en trahison ou de l'empoisonner. L'on en a vû plusieurs exemples. Ils disent qu'il ne faut pas insulter à leur mauvaise fortune ; que pour être réduits à servir , ils ne renoncent pas à l'honneur , & qu'ils le perdroient s'ils souffroient des coups de qui que ce pût être.

Les pauvres même ont de la gloire , & quand ils demandent l'aumône , c'est d'un air imperieux & dominant. Si on les refuse il faut que ce soit avec civilité , en leur disant *Cavallero perdome usted , no tengamonedá* , cela veut dire , Cavalier pardonnez-moi , j'en'ai point de monnoye. Si on les rebute ils se fondent en raisons , & veulent vous prouver que vous ne méritez pas la grace que Dieu vous fait de vous donner du bien , & ils ne vous laissent pas un moment en repos : mais aussi-tôt qu'on leur parle avec quelque honnêteté , ils semblent satisfaits & se retirent.

Les Espagnols sont naturellement assez doux : ils marient leurs esclaves , & quand c'est avec une autre esclave , les enfans qu'ils ont ne sont pas libres , & sont soumis

au Patron comme leurs peres : mais si ces enfans se marient , leurs enfans ne sont plus esclaves. Il en est de même si une femme esclave épouse un homme libre , ses enfans suivent la condition de leur pere. L'on est fort bien servi de ces malheureux , ils ont une assiduité & une soumission que les autres n'ont pas. Il y en a peu qui veüillent changer de Religion. J'en ai une qui n'a que neuf ans , elle est plus noire que de l'ébene , & ce devoit être un miracle de beauté dans son país , car son nez est tout plat , ses lèvres prodigieusement grosses , l'émail de ses yeux blanc mélé de couleur de feu , & ses dents admirables aussi bien en Europe qu'en Afrique. Elle ne sçait pas un mot d'autre Langue que de la sienne. Elle se nomme Zayde. Nous l'avons fait baptiser. Cette petite Chrétienne avoit été si bien accoûtumée lorsqu'on la vouloit vendre , de quitter son manteau blanc , & de se dépouïller toute nuë , que j'ai eu beaucoup de peine à l'empêcher de le faire ; & l'autre jour que nous avions grande compagnie , Mademoiselle Zayde que j'envoiai querir , prit la peine de paroître tout d'un coup avec son petit corps noir aussi nuë que lorsqu'elle vint au monde. J'ai resolu de la faire foüeter pour lui faire comprendre que cette sorte d'habitude ne me plait point. Je ne puis le lui faire entendre que par ce moyen. Ceux qui me l'ont venduë disent qu'elle est fille de condition , & la pauvre

enfant bien souvent vient se mettre à genoux devant moi, joint les mains, pleure & me montre le côté de son païs. Je l'y renverrois volontiers, & je m'en ferois même un grand plaisir, si elle y pouvoit être Chrétienne. Mais cette impossibilité m'oblige de la garder. Je voudrois bien l'entendre, car je crois qu'elle a de l'esprit, & toutes ses actions en marquent. Elle danse à sa mode, & c'est d'une maniere si plaisante qu'elle nous réjoüit beaucoup. Je lui mets des mouches de taffetas blanc qui l'enchantent. Elle a un habit comme on les porte à Maroc. C'est une jupe courte & presque sans plis, de grandes manches de chemises de toile très-fine, rayée de différentes couleurs, semblables à celles de nos Bohémienes; un corps qui n'est qu'une bande de velours cramoisi à fonds d'or, rattachée au côté par des boucles d'argent avec des boutons de même; & un manteau blanc d'étoffe de laine très-fine, fort ample & fort long, dont elle s'enveloppe & dont elle se couvre la tête d'un des bouts. Cet habit est assez beau. Ses petits cheveux qui ressemblent à de la laine, sont coupés en plusieurs endroits; ils forment des crois-fans aux côtez, un rond au milieu, & comme un cœur au devant. Elle m'a coûté vingt pistoles. Ma fille lui a donné son sa-goûin à gouverner; c'est ce petit singe dont Monsieur l'Archevêque de Burgos lui fit présent. Je vous assure que Zayde & le

sagoïin sont faits l'un pour l'autre , & qu'ils s'entendent fort bien.

Pour vous parler d'autres chose , il est arrivé ici un homme que l'on est allé chercher jusqu'au fonds de la Galice ; c'est un Saint qui à ce que l'on prétend a fait des miracles. La Marquise de Losvelez , autrefois Gouvernante du Roi , a pensé mourir , & elle l'envoya querir promptement ; mais l'on a été si long-tems à faire ce voyage , qu'elle a recouvré la santé sans lui. L'on sçavoit le jour qu'il devoit arriver , & elle l'attendoit lorsque Dom Fernand de Toledé qui est son neveu , & qui n'avoit pû la voir depuis son retour de Flandre , à cause de la maladie qu'elle avoit eüe , sçachant qu'elle étoit beaucoup mieux , se rendit chez elle à l'heure à peu près que le Saint de Galice y devoit venir. Les gens de la Marquise le voiant & ne le connoissant point (car il étoit absent depuis plusieurs années) sans examiner qu'il n'y a guère d'hommes de son âge & de son air assez heureux pour faire des miracles , crurent dès qu'il parut, que c'étoit le Saint : ils ouvrirent la grande porte , sonnerent une cloche pour servir de signal , comme la Marquise le leur avoit ordonné : toutes les Dueñas & les filles vinrent le recevoir avec chacune un cierge à la main ; il y en avoit plusieurs qui se jettoient à genoux , & qui ne vouloient pas le laisser passer qu'il ne leur eût donné sa benediction. Il pensa de-

venir fou d'une telle réception ; il ne sçavoit s'il étoit enchanté ou s'il dormoit, & quoi qu'il pût s'imaginer, il n'étoit point au fait ; il avoit beau parler, on ne l'écoutoit pas, tant le bruit & la presse étoit grande ; on lui faisoit toucher des chapelêts, & celles qui étoient éloignées les lui jetoient à la tête avec des centaines de médailles. Les plus zélées commencèrent à lui couper son manteau & son habit. Ce fut alors qu'il eut la peur entière, que pour multiplier ses reliques on ne le taillât par morceaux. La Marquise de Losvèlèz, que l'on portoit à quatre dans un grand fauteuil, vint au devant du saint homme. Il est vrai que lorsqu'elle apperçut la méprise & qu'elle vit son neveu, elle fit de si grands & de si longs éclats de rire, qu'ils passoient de beaucoup les forces qu'on lui croioit. En sortant de chez elle il vint nous voir encore tout déchiré par ces dévotés personnes.

Je dois vous dire, ma chère Cousine ; que tout est fort retiré dans cette Cour ; & voiei comme l'on vit chez les particuliers. Le matin en se levant on prend de l'eau glacée, & incontinent après le chocolat. Quand l'heure de dîner est venuë le maître se met à table, la femme & ses enfans, comme je vous l'ai marqué, mangent par terre auprès de la table ; ce n'est pas par respect, à ce que l'on m'a dit, mais c'est que la maîtresse ne sçauroit être assise sur
 une

une chaise, elle n'y est point accoutumée, & il y a de vieilles Espagnoles qui ne s'y sont peut-être jamais mises. Le repas est léger, car on mange peu de viande; ce qu'ils ont de meilleur ce sont des pigeons, des gelinottes, & leur oïlle qui est-excellente: mais l'on ne servira au plus grand Seigneur que deux pigeons & quelque ragoût très-méchant plein d'ail & de poivre; ensuite du fénoüil & un peu de fruit. Quand ce petit dîner est fait, chacun se deshabilie dans la maison, & se jette sur son lit où l'on étend des peaux de mârôquin bien passées pour avoir plus frais. A cette heure-là vous ne trouvez pas une ame dans les ruës, les boutiques sont fermées, le commerce est cessé, & il semble que tout est mort. A deux heures l'Hiver & à quatre l'Eté l'on commence à se r'habiller, l'on mange des confitures, l'on prend du chocolat ou des eaux glacées, & chacun va où il juge à propos. Enfin l'on se retire à onze heures ou minuit. Je vous parle au moins des gens réglés. Alors le mary & la femme se couchent, l'on apporte une grande nappe qui couvre tout le lit, & chacun se l'attache au col. Les bains & les bains servent le souper, qui est aussi frugal que le dîner: car c'est une gelinotte en ragoût ou quelque pâtisserie qui brûle la bouche, tant elle est poivrée. Madame boit de l'eau tout son sou, Monsieur ne boit guère de vin, & le souper fini, chacun dort comme il peut. F 4 Ceux

Ceux qui ne sont pas mariez , ou qui ne gardent guère de mesures avec leurs femmes , après qu'ils ont été à la promenade du *Prado* , où ils sont l'Été à demi deshabillez dans leurs carrosses (j'entens lorsqu'il est fort tard) ils font un léger repas , montent à cheval , & prennent un Laquais en trouffe derriere eux. Ils en usent ainsi pour ne le pas perdre ; car allant par la plus obscure nuit dans les ruës , & marchant vîte , quel moyen qu'un Laquais puisse toujourns démesler & suivre son maître ? Ils craignent aussi qu'on ne les attaque pas derriere. Le Laquais qui n'a que le soin de regarder autour de lui , fait la sentinelle & se tient prêt pour deffendre son maître. Il y en peut avoir quelques-uns qui le feroient , mais la plûpart prendroient la fuite en cas pareil , car ils ne sont pas braves. Cette cavalcade nocturne se fait en l'honneur des Dames , c'est pour les aller voir , & ils ne manqueroient pas cette heure-là pour un Empire. Ils leur parlent au travers de la jalousie ; ils entrent quelquefois dans le jardin , & montent quand ils le peuvent à la chambre. Leur passion est si forte qu'il n'y a point de perils qu'ils n'affrontent ; ils vont jusques dans le lieu où l'époux dort ; & j'ai ouï dire qu'ils se voyent des années de suite sans oser prononcer une parole , de peur d'être entendus. On n'a jamais sceu aimer en France comme on prétend que ces gens-ci

aiment ; & sans compter les soins, les empressements, la délicatesse, le dévouement même à la mort (car le mari & les parens ne font point de quartier) ce que je trouve de charmant, c'est la fidélité & le secret. On ne verra point un Cavalier se vanter d'avoir reçu des faveurs d'une Dame. Ils parlent de leurs maîtresses avec tant de respect & de considération, qu'il semble que ce soit leurs Souveraines. Aussi ces Dames n'ont point envie de vouloir plaire à d'autres qu'à leurs amans ; elles en sont toutes occupées, & bien qu'elles ne le voyent pas le jour, elles trouvent le moyen d'employer plusieurs heures à son intention, soit en lui écrivant ou en parlant de lui avec une amie qui est du secret ; ou demeurant une journée entière à regarder au travers d'une jalousie pour le voir passer. En un mot, sur toutes les choses que l'on m'en a dit, je croirois aisément que l'amour est né en Espagne.

Pendant que les Cavaliers sont avec leurs maîtresses, les Laquais gardent leurs chevaux à quelque distance de la maison. Mais il leur arrive très-souvent une aventure fort désagréable ; c'est que les maisons n'ayant point de certains endroits commodes, on jette toute la nuit par les fenêtres, ce que je n'ose vous nommer. De sorte que l'amoureux Espagnol, qui passe à petit bruit dans la rue, est quelquefois inondé depuis la tête jusqu'aux pieds. Et bien qu'il se soit

130 RELAT. DU VOYAGE

parfumé avant que de sortir de chez lui, il est contraint d'y retourner au plus vite pour changer d'habit. C'est une des plus grandes incommoditez de la Ville, & qui la rend si puante & si sale, que l'on n'y peut marcher le matin. Je dis le matin, parce que l'air est vif & a tant de force, que toute cette vilénie est consumée avant midi. Quand il meurt un cheval ou quelque autre animal, on le laisse dans la rue où il est, fût-ce devant la Porte du Palais, & le lendemain il est en poudre. L'on est persuadé que si l'on ne jettoit pas ainsi ces ordures dans les rues, la peste ne seroit pas long-tems sans être à Madrid, & elle n'y est jamais.

Sans compter que les amans voyent leurs maîtresses par les moyens que je vous ai dit, ils en ont encore d'autres; car les Dames se visitent fort, & rien ne leur est plus aisé que de prendre une mante, d'entrer dans une chaise par la porte de derrière, & de se faire porter où elles veulent. Cela est d'autant plus facile que toutes les femmes se gardent un secret inviolable, quelques querelles qui puissent arriver entr'elles; & quelque colere qu'elles ayent les unes contre les autres, elles n'ouvrent jamais la bouche pour se déceler. Leur discrétion ne scauroit être assez louée. Il est vrai que les conséquences en seroient bien plus dangereuses qu'ailleurs, puisque l'on assassine ici sur de simples soupçons.

Voici

Voici comme se passent les visites que les Dames se rendent les unes aux autres. L'on ne va point chez son amie quand on en a envie, il faut attendre qu'elle vous envoie prier d'y venir, & la Dame qui veut recevoir compagnie chez elle écrit un billet le matin, par lequel elle vous invite. Vous sortez dans votre chaise: on les fait extrêmement grandes & larges, & pour qu'elles soient moins lourdes, elles ne sont que de simple étoffe tendue sur un chassis de bois. Ces étoffes sont toujours mêlées d'or & d'argent, & fort magnifiques. Il y a trois grandes glaces, & le dessus est d'un cuir très mince, couvert comme le reste; il se leve pour que la Dame entre & sorte plus commodément. L'on a quatre porteurs qui se relayent, un Laquais porte le chapeau du porteur de devant; car quelque mauvais tems qu'il fasse, il ne faut pas qu'il soit couvert devant sa maîtresse. La Dame est enchassée dans la chaise comme un diamant dans son chaton: Elle n'a point de mante, ou si elle en porte, c'est avec une grande dentelle noire d'Angleterre, de la hauteur d'une demie aune, faite à dents comme les raseaux du tems passé, fort fine & fort chere. Cela sied bien. Il y a un carrosse à quatre mules, avec ses longs traits, dont je vous ai parlé, qui suit la chaise au petit pas. Il est d'ordinaire rempli de deux vieux Ecuyciers & de cinq ou six pages; car elles en ont toutes, & la

femme de mon Banquier en a deux. Les Dames ne menent jamais aucune de leurs femmes, & bien qu'elles se trouvent plusieurs ensemble qui vont au même endroit, elles montent chacune dans leur chaise sans se mettre les unes avec les autres dans leur carrosse. Je me trouvai l'autre jour dans un embaras, & je vis passer cinquante chaises & cinquante carrosses à la file. L'on sortoit de chez la Duchesse de Frias, & l'on alloit chez la Duchesse d'Uzeda. Je vous dirai pourquoi elles y alloient, quand je vous aurai dit que la Dame étant arrivée chez celle qu'elle va voir, ses porteurs la portent jusques dans l'anti-chambre. Les degrez sont faits exprés fort larges & fort bas pour qu'on les puisse monter avec plus de facilité. Aussi-tôt qu'elles sont entrées elles renvoient tous leurs gens & leurs carrosses; elles marquent l'heure qu'on viendra les querir, c'est d'ordinaire entre dix & onze du soir; car leurs visites sont d'une longueur à faire perdre patience.

Il n'entre jamais d'hommes où elles sont; un mari jaloux auroit beau venir chercher sa femme, l'on s'en moqueroit & l'on ne se donneroit pas même la peine de lui répondre, elle y est ou elle n'y est pas. Elles sont fines les bonnes Dames, & cette liberté ne les sert pas mal; car vous observerez qu'il n'y a pas une maison qui n'ait sa porte de derriere par où elles peuvent sortir sans être vûes. Ajoûtez à cela qu'un frere

demeure chez sa sœur : un fils chez sa mère ; un neveu chez sa tante ; & c'est encore un moyen de se voir. L'amour est ingénieux en ce pais-ci , l'on n'épargne rien pour satisfaire sa passion , & l'on est fidelle à sa Maîtresse. Il y a des intrigues qui durent aussi long-tems que la vie , bien que l'on n'ait pas perdu une heure pour les conclure. L'on met tous les momens à profit , & dès qu'on se voit & qu'on se plaît , il n'en faut pas davantage.

J'étois il y a peu de jours chez la Marquise d'Alcañizas , c'est une des plus grandes & des plus vertueuses Dames de cette Cour. Elle nous disoit à toutes en parlant de cela : Je vous l'avouë , si un Cavalier avoit été tête à tête avec moi une demi-heure sans me demander tout ce que l'on peut demander , j'en aurois un ressentiment si vif que je le poignarderois si je pouvois. Et lui accorderiez-vous toutes les faveurs qu'il pourroit vous demander , interrompit la Marquise de Liche , qui est belle & jeune ? Ce n'est pas une conséquence , dit Madame d'Alcañizas , j'ai même lieu de croire que je ne lui accorderois rien du tout , mais au moins je n'aurois aucuns reproches à lui faire ; au lieu que s'il me laissoit si fort en paix , je le prendrois pour un témoignage de son mépris. Il n'y en a guère qui n'ayent de pareils sentimens là-dessus.

Une chose que je trouve fort singuliere ,
F 7 & qui

& qui ne convient point, ce me semble, dans un Royaume Catholique, c'est la tolérance que l'on a pour les hommes qui ont des Maîtresses si déclarées, que c'est une chose absolument sans mystère. Il est bien vrai que les Loix le défendent, mais ils négligent les Loix & ne suivent que leur inclination, & personne ne se mêle de les reprendre de leur faire. Ces Maîtresses se nomment *Amancebadas*. Bien que l'on soit marié, l'on ne laisse pas d'en avoir de cette manière, & souvent les enfans naturels sont élevez avec les légitimes, au vû & sçû d'une pauvre femme qui souffre tout cela, & qui n'en dit pas le mot. Il est même très-rare de voir des broüilleries entre le mari & la femme, & beaucoup plus rare qu'ils se séparent comme l'on fait en France. D'un nombre infini de personnes que je connois ici, j'en'ai vû que la Princesse della Rocca qui n'est pas avec son mari, & qui vit dans un Convent. La Justice n'est point étourdie des démêlez domestiques.

Il me paroist extraordinaire qu'une Dame, dont un Cavalier est amoureux & aimé, ne soit point jalouse de son *Amancebada*. Elle la regarde comme une seconde femme, elle croit que cela ne peut entrer en comparaison avec elle. De sorte qu'un homme a la femme, son *Amancebada* & sa Maîtresse. Cette dernière est presque toujours une personne de qualité; c'est elle que l'on va trouver la nuit, & pour qui l'on hazarde la vie. II

Il arrive quelquefois qu'une Dame couverte de sa grande mante unie, ne montrant de tout son visage que la moitié d'un œil, vêtue fort simplement pour n'être pas connue, & ne voulant point se servir d'une chaise, va à pied au lieu du rendez-vous. Le peu d'habitude qu'elle a à marcher, ou bien souvent son air la fait distinguer. Un Cavalier se met à la suivre & à lui parler; incommodée d'une telle escorte, dont il ne lui est pas aisé de se défaire, elle s'adresse à quelqu'autre qui passe, & sans se faire autrement connoître: Je vous conjure, lui dit-elle, empêchez que cet importun ne me suive davantage, sa curiosité pourroit nuire à mes affaires. Cette prière tient lieu d'un commandement au galant Espagnol, il demande à celui dont on se plaint, pourquoi il veut fatiguer une Dame malgré elle; il lui conseille de la laisser en repos, & s'il trouve un opiniâtre, il faut tirer d'épée, & quelquefois l'on s'entre-tue sans sçavoir pour qui l'on s'est exposé. Cependant la belle gagne au pied, les laisse aux mains, & va où elle est attendue. Mais le meilleur, c'est que bien souvent c'est le mari ou le frère qui prend ainsi l'affirmative, qui défend la Dame des poursuites du curieux, & qui lui donne lieu de se rendre entre les bras de son amant.

Il y a quelques jours qu'une jeune Dame qui aimoit chèrement son mari, étant informée qu'il étoit assez déréglé dans sa conduite,

duite, elle se déguisa, prit sa mante, & s'étant arrestée dans une rue où il passoit souvent, elle lui donna lieu de lui parler. Après qu'il l'eust abordée elle le tutoya, & c'est d'ordinaire par cette maniere familiere que les femmes, en ce pais, font connoître leurs sentimens. Il lui proposa un parti qu'elle accepta, sous les conditions qu'il n'auroit point la curiosité de la voir, ni de la connoître. Il lui en donna sa parole, & il la mena chez un de ses amis. Lorsqu'ils se separerent, il l'assûra qu'il s'estimoit le plus heureux de tous les hommes, & qu'il n'avoit jamais eu une si bonne fortune: Il lui donna une fort belle bague, & il la pria de la garder pour se souvenir de lui. Je la garderai cherement, & je reviendrai ici quand tu voudras, lui dit-elle, car il vaut autant que j'aye tes pierreries qu'une autre. En achevant ces paroles, elle ouvrit sa mante, & le mari voyant sa femme, demeura dans la derniere confusion de son aventure: mais il pensa que puisqu'elle avoit bien trouvé le moyen de sortir de chez elle pour l'attendre, elle trouveroit aisément celui de lui jouer quelque autre tour moins agreable; & pour s'en garentir, il mit deux duèñas auprès d'elle, qui ne la quitterent plus.

Il arrive aussi quelquefois, qu'un homme qui n'a pas sa maison proche du quartier où le hazard lui fait rencontrer sa Maîtresse, entre sans façon dans celle d'un au-

tre, soit qu'il le connoisse ou non : il le prie civilement de vouloir bien sortir de sa chambre, parce qu'il trouve l'occasion d'entretenir une Dame, & que s'il la perd, il ne la recouvrera de long-tems. Cela suffit pour que le maître de cette maison la laisse au pouvoir de l'Amant & de sa Maîtresse, & quelquefois je vous assure que c'est la femme du sot qui s'en va si bonnement. Enfin l'on est d'une témérité surprenante, pour avoir le moye de se voir seulement un quart-d'heure.

Il me souvient d'une Dame Françoisé, qui parlant d'un homme à une de ses amies, disoit : Ren-le moi amoureux, je te le rends ruiné. Cette maxime est établie ici plus qu'en lieu du monde. Un amant n'a rien à lui, il n'est point nécessaire de lui faire entrevoir, non pas de vrais besoins, mais seulement de legeres envies d'avoir quelque chose. Ils n'obmettent jamais rien là dessus : & la maniere dont ils s'en acquittent, releve beaucoup le prix de leur liberalité. Je les trouve bien moins aimables que nos François, mais on dit qu'ils sçavent bien mieux aimer. Leur procedé est aussi mille fois plus respectueux : cela va même si loin, que lors qu'un homme, de quelque qualité qu'il soit, presente un bijoux ou une lettre à une Dame, il met un genouil en terre, & il en fait de même quand il reçoit quelque chose de sa main.

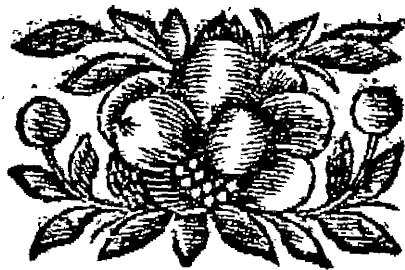
Je

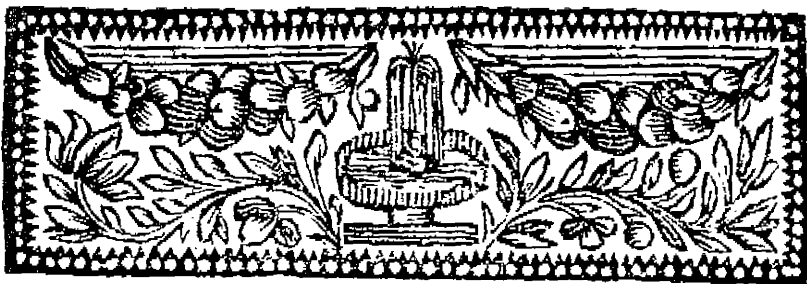
Je vous ai dit que je vous apprendrois pourquoy tant de Dames alloient chez la Duchesse d'Uzeda : elle est fort aimable, & fille du Duc d'Osone. Son mari a eu querelle avec le Prince de Stillano, pour une Dame qu'ils aimoient : ils ont tiré l'épée, c'est une assez grande affaire. Le Roi les a fait mettre en arrest, ce n'est pas à dire qu'on les ait mis prisonniers : mais il leur est défendu de sortir de leur maison, si ce n'est la nuit, qu'ils en sortent secretement pour aller à leurs galanteries ordinaires. Et ce qu'il y a de rare, c'est que la pauvre épouse ne met pas les pieds dehors tant que son mari est en arrêt, quoique ce soit presque toujours pour quelque infidelité qu'il lui a faite. Il en est de même, lors qu'ils sont exilés ou releguez dans quelques-unes de leurs Terres, ce qui arrive fort souvent ; & dans le tems de leur absence, leurs femmes demeurent chez elles sans sortir une seule fois. L'on m'a dit que la Duchesse d'Osone a été plus de deux ans prisonniere de cette sorte, c'est la coûtume, & cette coûtume est cause qu'elles s'ennuyent fort.

Ce ne sont pas seulement les Dames Espagnoles qui s'ennuyent ici, les Françoises s'y divertissent assez mal. Nous devons aller dans peu de jours à Arranjues & à Tolède baiser la main à la Reine-Mere. Je vous écrirai, ma chere Cousine, le détail
de

de mon petit Voyage, & je voudrois de tout mon cœur être en état de vous donner des marques plus essentielles de ma tendresse.

De Madrid ce 25. Juillet 1679.





T R E I Z I E' M E

L E T T R E.

JE vous mandai par ma dernière Lettre, ma chere Cousine, que nous irions saluer la Reine Mere, j'ai eu cét honneur; mais avant de vous conduire chez elle, il faut vous parler d'autres choses. Je ne voulus pas partir de Madrid que je n'eusse vû l'entrée du Marquis de Villars. Il la fit à cheval: c'est la coûtume en ce país-ci, & quand un homme est bien fait, cela lui est avantageux. Lors que l'Ambassadeur de Venise fit la sienne, il fut heureux de n'être pas dans son carrosse. Il en avoit un qui valoit 12000 écus, qui versa en sortant de chez lui: mais comme c'étoit l'hyver, la marée (c'est cette vilaine bouë noire qui fait des ruisseaux dans les ruës, où un cheval entre jusques aux fangles) la marée, dis-je, gâta si fort le velours à fonds d'or, & la belle broderie dont il étoit relevé, qu'il n'a jamais pû servir depuis. Je demeurai sur-

surprise, que pour une chose aussi commune que le sont ces sortes d'entrées, toutes les Dames fussent sur leurs balcons avec des habits magnifiques, & le même empressement qu'elles auroient pour voir le plus grand Roi du monde : mais elles ont si peu de liberté, qu'elles profitent avec joye de toutes les occasions de se montrer. Et comme leurs amans ne leur parlent presque jamais, ils ne manquent pas de se mettre dans leurs carrosses proche du balcon de leurs Maîtresses, où ils les entretiennent des yeux & des doigts. C'est un usage d'un grand secours pour se faire entendre plus promptement que s'ils se servoient de leurs voix. Ce langage muët me paroît assez difficile, à moins que d'y avoir beaucoup d'habitude : mais ils l'ont aussi, & il n'y a que deux jours que je voyois une petite fille de six ans & un petit garçon, à peu près de même âge, qui sçavoient déjà se dire mille jolies choses de cette maniere. Dom Frederic de Cardone qui les voyoit comme moi, & qui les entendoit bien mieux, m'expliquoit tout, & s'il n'a rien ajouté du sien à la conversation de ces deux enfans, il faut avoüer qu'ils sont tous nez ici pour la galanterie.

La Marquise de Palacio, mere de Dom Fernand de Toleda, est une des meilleures amies de ma parente. Elle a une belle maison appelée *Igarica*, aux bords du *Xararica* : Et bien que cette Dame soit déjà
vieille,

vieille, elle n'y avoit jamais été, quoiqu'elle ne soit qu'à huit lieues de Madrid. Elles croyent en ce pais-ci, qu'il n'est pas de la grandeur de se donner la peine d'aller dans leurs Terres, à moins que ce ne soit des Principautez ou des Villes; & pour lors elles les nomment leurs Erats. Je fis un peu la guerre à cette Dame de sa paresse, & ma parente l'engagea d'être du voyage avec sa fille Doña Mariguita, qui est une petite personne blanche, grasse & blonde. Ces trois qualitez sont également rares ici, & elle y est admirée de tous ceux qui la voient. La jeune Marquise de la Rosa voulut être de la partie. Son époux y vint à cheval avec Dom Fernand de Toledé, Dom Sanche Sarmiento & Dom Estéve de Carvajal. Dom Frederic de Cardonne n'y auroit pas manqué; mais l'Archevêque de Burgos lui avoit écrit de venir le trouver en diligence. Lors qu'il me le dit, je le priai d'aller voir la belle Marquise de Los-Rios à las Huelgas: Je lui donnai une Lettre pour elle, par laquelle je lui reprochois son silence, & je lui demandois de ses nouvelles un peu particulièrement. Nous partîmes dans deux carrosses le seize d'Août, sur les dix heures du soir, par le plus beau tems du monde; les chaleurs étoient si excessives, qu'à moins que d'exposer sa vie; il seroit impossible de marcher le jour: mais les nuits sont fraîches, & les carrosses sont l'Esté tous ouverts, les mantelers levés au-
 tour,

tour, avec de grands rideaux de toile de Hollande fort fine, garnis de belle dentelle d'Angleterre avec des nœuds de rubans de couleur : & comme on les fait changer souvent, cela est fort propre. Nous allions si vite, que je mourois de peur qu'il ne se rompît quelque chose à nôtre carrosse ; car il est constant que nous aurions été mille fois tuées, avant que le Cocher eust pû s'en appercevoir. Je croi que l'on ne court ainsi que pour s'indemniser de la lenteur avec laquelle on va dans Madrid : Car au petit pas des mules, c'est encore trop à cause du mauvais pavé, des trous, des boues en Hiver & de la poudre en Eté, dont les rues sont pleines. La Marquise de Palacios avoit un petit chapeau sur sa tête, garni de plumes, selon la coûtume des Dames Espagnoles, quand elles vont à la campagne ; & la Marquise de la Rosa étoit fort jolie avec son just'au corps court, ses manches étroites, & le reste de son ajustement, sur lequel nous nous récriâmes, que nous la trouvions *muy bizarra*, & *muy degala*, c'est-à-dire fort galante & fort magnifique.

Je trouvai assez plaisant, que ces Dames nous obligeassent de descendre en trois endroits sur le chemin, pour entendre jouer de la Guittarre par deux Gentilshommes du Marquis de la Rosa qu'il avoit amené exprés, & qui galopioient leur Guittarre attachée d'un cordon, & passée derrière le dos.

dos. Cette petite musique mal concertée, ne laissa pas de ravir la compagnie, qui se récrioit fort sur les agrémens de la campagne, pendant une belle nuit. Je n'ai jamais vû de femmes si satisfaites. Nous arrivâmes à Aranjues à cinq heures du matin, je demurai surprise de sa merveilleuse situation. Nous passâmes à une demi-lieuë en deçà le Tage, sur un pont de bois qui ferme : & nous entrâmes ensuite dans des avenues d'ormes & de rilleuls si hauts, si verds & si frais, que le Soleil ne les penetre point. C'est une chose bien extraordinaire, que l'on trouve si proche de Madrid des arbres si parfaits en leur qualité, car le terroir est ingrat, & il n'y en vient point. Cependant l'on n'a pas lieu de s'appercevoir à Arranjues de ce que je dis, parce que l'on a fait le long des allées & proche des arbres, un petit fossé, dans lequel l'eau du Tage coule & humecte leurs racines. Ces avenues sont si longues, que lors que l'on est au milieu, l'on n'en peut voir le bout. Plusieurs allées se joignent à celles-ci, & forment des étoilles de tous côtez. On se promene au bord du Tage & du Xamara : ce sont deux fameuses rivieres qui entourent l'Isle dans laquelle Aranjues est bâti, & qui lui fournissent des eaux qui contribuent fort à son embellissement. En effet, je n'ai pas vû de lieu plus agréable. Il est vrai que les jardins sont trop serrez, & que l'on y trouve plusieurs allées étroites; mais les promenades

menades y sont ravissantes, & lors que nous y arrivâmes. je croyois être dans quelque Palais enchanté. La matinée étoit fraîche, les oiseaux chantoient de tous côtez, les eaux faisoient un doux murmure, les espaliers étoient chargez de fruits excellens, les parterres de fleurs odoriferantes; & je me trouvois en fort bonne compagnie. Nous avions un ordre de Dom Juan pour être logez dans le Château: de maniere que l'Alcayde nous reçût avec beaucoup de civilité, & nous fit voir soigneusement ce qu'il y avoit de plus remarquable. Les fontaines sont de ce nombre; on en trouve un si grande quantité, qu'il est impossible de passer dans une allée, dans un cabinet, dans un parterre, ou sur une terrasse, sans en rencontrer par tout cinq ou six, avec des Statuës de bronze & des bassins de marbre. Les jets d'eau s'élevent très-haut, ils ne sont pas d'eau vive, & ils viennent tous du Tage. Je vous parlerai entr'autres de la fontaine de Diane. Elle est sur une éminence qui la fait découvrir d'assez loin; la Déesse est au milieu, entourée de cerfs, de biches & de chiens, qui jettent tous de l'eau. On a menagé un peu plus bas un rond de mirthe que l'on a taillé de plusieurs manieres différentes, & des petits amours sont à moitié cachez dedans, qui jettent de l'eau contre les animaux dont la fontaine est bordée. Le mont Parnasse s'éleve au milieu d'un grand étang avec Appollon, les Mu-

ses, le cheval Pegase, & une chute d'eau qui tombe & qui représente le fleuve Helicon. Il sort de ce rocher mille jets d'eau differens, dont les uns s'élancent, les autres serpentent sur la surface de l'étang; les autres coulent sans effort, les autres forment des fleurs en l'air, ou une pluye. La fontaine de Ganimede a ses beautez. Ce bel enfant assis sur l'Aigle de Jupiter, semble allarmé de son vol; l'oiseau est au haut d'une colonne, les aîles éployées; il jette l'eau par le bec & par ses serres. La fontaine de Mars en est tout proche. Celle de Harpies est belle; elles sont sur des colonnes de marbre fort hautes, aux quatre coins elles jettent l'eau de tous côtez, & il semble qu'elles ont envie d'inonder un jeune adolescent qui est assis au milieu de la fontaine, & qui cherche une épine dans son pied. Mais la fontaine d'Amour est la plus agréable. Ce petit Dieu y paroist élevé avec son carquois plein de flèches, dont il sort de chacune des jets d'eau. Les trois Graces son assises au pied de l'Amour; & ce qui est de plus singulier, c'est qu'il tombe du haut de quatre grands arbres des fontaines, dont le bruit plaist beaucoup, & surprend, n'étant pas naturel que l'eau doive venir de là.

Je craindrois de vous ennuyer, si j'entreprendois de vous dire le nombre de cascades, de chûtes d'eau & de fontaines que je vis. Je puis vous assûrer en general, que c'est un lieu digne de la curiosité & de l'at-

ten-

rention de tout le monde. Le Soleil commençoit d'être trop fort à huit heures, nous entrâmes dans la maison ; mais il s'en faut bien qu'elle ne soit aussi belle qu'elle devoit l'être, pour répondre dignement à tout le reste. Et lors que le Roi y va, ceux qui l'accompagnent sont si mal logez, qu'il faut se contenter d'y aller à toute bride faire un peu la cour, ou de passer jusques à Toledé, car il n'y a que deux méchantes hôtelleries & quelques maisons de particuliers en fort petit nombre. Si nous n'avions pas eu la précaution de porter jusqu'à du pain, je suis bien persuadée que nous n'en aurions point eu, à moins que l'Alcayde ne nous eût donné le sien. Je vous marquerai en passant de ne pas confondre Alcayde avec Alcalde. Le premier signifie Gouverneur d'un Chasteau ou d'une Place, & l'autre, un Sergent. Bien que les tableaux les plus exquis soient à l'Escorial, je ne laissay pas d'en trouver de très-bons à Aranjues dans l'Appartement du Roi. Il est meublé selon la saison où nous sommes, c'est à dire avec les murailles toutes blanches, & une tapisserie de jonc très-fin de la hauteur de trois pieds. Il y a au dessus des miroirs ou des peintures. On trouve dans ce Bâtiment plusieurs petites courts qui en diminuent la beauté. Nous déjeunames tous ensemble, & l'on voulut me persuader de manger d'un certain fruit nommé *pimento*, qui est long comme le doigt, & si violemment poivré,

que si peu qu'on en mette dans la bouche, elle est toute en feu. On laisse tremper long-tems le pimento dans du sel & du vinaigre, pour en ôter la force. Ce fruit vient en Espagne sur une plante, & je n'en ai point vu dans les autres pais où j'ai été. Nous avions une oïlle, des ragoûts de perdrix froides avec de l'huile, & du vin de Canarie, des poulardes, des pigeons qui sont excellens ici, & des fruits d'une beauté extraordinaire. Ce repas qui valoit un fort bon dîné, étant fini, nous nous couchâmes, & nous n'allâmes à la promenade que sur les sept heures du soir. Les beautez de ce lieu me parurent aussi nouvelles que si je ne les avois pas vuës le matin, particulièrement cette situation toute charmante que j'admirai toujours, de quelque côté que je tournasse les yeux. Le Roi y est en seureté avec une demi-douzaine de Gardes, parce que l'on n'y scauroit arriver que par des ponts qui ferment tous, & le Xarama qui grossit en cet endroit les eaux du Tage, fortifie Aranjues. Après nous être promenez jusqu'à dix heures du soir, nous revinmes dans un grand salon pavé de marbre & soutenu par des colonnes semblables. Nous le trouvâmes éclairé de plusieurs lustres, & Dom Esteve de Carvajal y avoit fait venir sans nous en rien dire, des Musiciens qui nous surprirent agréablement, du moins les Dames Espagnoles & ma parente en demeurèrent très-satisfaites. Pour moi je trouvai qu'ils chan-

chantoient trop de la gorge, & que leurs passages étoient si longs qu'ils en devenoient ennuyeux : ce n'est pas qu'ils n'eussent la voix belle, mais leur maniere de chanter n'est pas bonne, & communement tout le monde ne chante pas en Espagne comme l'on fait en France & en Italie. Le souper étant fini, nous allâmes au grand Canal, où il y avoit un petit galion peind & doré : nous entrâmes dedans & nous y demeurâmes jusqu'à deux heures après minuit, que nous en sortîmes pour prendre le chemin de Toledé.

Je remarquai qu'en sortant d'Aranjuez, nous ne trouvâmes que des bruières ; l'air ne laissoit pas d'être parfumé du tim & du serpolet, dont ces plaines sont couvertes. On me dit qu'il y avoit là une grande quantité de lapins, de cerfs, de biches & de dains ; mais ce n'étoit pas l'heure de les voir. La conversation ayant été quelque tems generale, j'étois déjà à deux lieux d'Aranjuez, que je n'avois pas encore parlé à Dom Fernand qui étoit placé auprès de moi. Mais voulant profiter du tems pour m'instruire à fonds des particularitez de cette redoutable Inquisition, dont il m'avoit promis de m'entretenir, je le priai de m'en dire quelque chose.

L'Inquisition, me dit-il, n'a été connue dans l'Europe qu'au commencement du treizième siècle. Avant ce temps là les Evêques & les Magistrats seculiers faisoient

la recherche des hérétiques, qu'ils condamnoient au bannissement, à la perte de leurs biens, ou à d'autres peines qui n'alloient presque jamais à la mort : mais le grand nombre d'hérésies qui s'éleverent à la fin du douzième siècle, furent la cause de l'établissement de ce Tribunal. Les Papes envoyèrent des Religieux vers les Princes Catholiques & vers les Evêques, pour les exhorter de travailler avec un soin extraordinaire, à l'extrirpation des hérésies, & à faire punir les hérétiques opiniâtres : ce qui continua de cette manière jusques à l'année mil deux cens cinquante.

En l'année mil deux cens cinquante un, Innocent IV. donna pouvoir aux Dominicains de connoître de ces sortes de crimes, avec l'assistance des Evêques. Clement IV. confirma ces Tribunaux en mil deux cens soixante-cinq. Il y en eut ensuite plusieurs qui furent érigés dans l'Italie & dans les Royaumes dépendans de la Couronne d'Arragon, jusqu'au règne de Ferdinand & d'Isabelle, que l'Inquisition fut établie dans les Roïaumes de Castille, & puis en Portugal par le Roi Jean III. en l'année mil cinq cens cinquante sept.

Les Inquisiteurs avoient eu jusqu'alors une puissance bornée, & souvent contestée par les Evêques à qui la connoissance des crimes d'hérésie appartenoit. Selon les Canons, il étoit contre les règles de l'Eglise que des Prêtres condamnaient les criminels

nels à mort, & même pour des crimes que souvent les Loix civiles punissoient par des peines moins rigoureuses. Mais le droit ancien cedant au nouveau, les Religieux de S. Dominique s'étoient mis depuis deux siècles en possession de cette Justice extraordinaire, par les Bulles des Papes; & les Evêques en ayant été entièrement exclus, il ne manquoit aux Inquisiteurs que l'autorité du Prince pour l'exécution de leurs Jugemens. Avant qu'Isabelle de Castille parvint à la Couronne, le Dominiquain Jean de Torquemada son Confesseur, & qui depuis fut Cardinal, lui avoit fait promettre de persecuter les Infidèles & les hérétiques lorsqu'elle seroit en pouvoir de le faire. Elle obligea Ferdinand son mari, d'obtenir en mil quatre cens quatre-vingt-trois, des Bulles du Pape Sixte IV. pour l'établissement d'une Charge d'Inquisiteur General dans les Royaumes d'Arragon & de Valence; car ces deux Royaumes étoient à lui de son chef; & il est à remarquer que Ferdinand donnoit les Charges dans ses Etats, & Isabelle dans les siens; mais la Reine procura cette Charge à Torquemada. Les Papes étendirent ensuite sa Jurisdiction sur tous les Etats des Rois Catholiques, & Ferdinand & Isabelle établirent un Conseil suprême de l'Inquisition; dont ils le firent President. Il est composé de l'Inquisiteur General, qui est nommé par le Roi d'Espagne, & confirmé par le Pa-

pe; de cinq Conseillers, dont l'un doit être Dominiquain par un privilège de Philippe III. accordé à cet Ordre en 1616. d'un Procureur Fiscal, d'un Secretaire de la Chambre du Roi, de deux Secretaires du Conseil, d'un *Alguazil mayor*, d'un Receveur, de deux Rapporteurs & de deux Qualificateurs & Consultants. Le nombre des *Familiares* & des menus Officiers, est extrêmement grand, parce que les Officiers de l'Inquisition n'étant justiciables que de ce Tribunal, ils se mettent par ce moyen à couvert de la Justice ordinaire.

Ce Conseil suprême a une entière autorité sur les autres Inquisitions, qui ne peuvent faire d'*Auto* ou execution sans la permission du Grand Inquisiteur. Les Inquisitions particulières sont celles de Seville, de Tolède, de Grenade, de Cordoüe, de Cuença, de Vailladolid, de Murcie, de Derena, de Logroño, de S. Jacques, de Saragosse, de Valence, de Barcelone, de Majorque, de Sardaigne, de Palerme, des Canaries, de Mexico, de Cartagene & de Lima.

Chacune de ces Inquisitions est composée de trois Inquisiteurs, de trois Secretaires, d'un *Alguazil mayor*, & de trois Receveurs, Qualificateurs & Consultants.

Tous ceux qui entrent dans ces Charges sont obligez de faire preuves de *casa limpia*, c'est à dire de n'avoir dans leur famille aucune tache de Judaïsme ny d'hérésie,

sié & d'être Catholiques d'origine.

Les procédures de ce Tribunal sont fort extraordinaires. Un homme étant arrêté demeure dans les prisons sans sçavoir le crime dont on l'accuse, ni les témoins qui déposent contre lui. Il ne peut en sortir qu'en avouant une faute dont souvent il n'est pas coupable, & que le desir de la liberté lui fait avouer, parce qu'on ne fait pas mourir l'accusé à la première fois; quoique la famille soit taxée d'infamie, & que ce premier Jugement rende les personnes incapables de toutes Charges.

Il n'y a aucune confrontation de témoins, ni aucuns moyens de se deffendre, parce que ce Tribunal affecte sur toutes choses un secret inviolable. Il procede contre les Hérétiques, & particulièrement contre les Chrétiens judaïsans, & les Maranes ou Mahometans secrets, dont l'expulsion des Juifs & des Mores par Ferdinand & Isabelle, a rempli l'Espagne.

La rigueur de cette Justice fut telle que l'Inquisiteur Torquemada fit le procès à plus de cent mil personnes, dont six mil furent condamnez au feu dans l'espace de quatorze ans.

Le spectacle de plusieurs criminels condamnez au dernier suplice, sans avoir égard à leur sexe ni à leur qualité, confirme, à ce que l'on pretend, les peuples dans la Religion Catholique, & l'Inquisition seule a empêché les dernières hérésies

sies de se répandre en Espagne dans le tems qu'elles ont infecté toute l'Europe. C'est pourquoi les Rois ont donné une autorité excessive à ce Tribunal, que l'on appelle le Tribunal du Saint Office.

Les Actes generaux de l'Inquisition en Espagne, qui sont considerez dans la plus grande partie de l'Europe, comme une simple execution de criminels, passe parmi les Espagnols pour une cérémonie Religieuse; dans laquelle le Roi Catholique donne des preuves publiques de son zele pour la Religion. C'est pourquoi on les appelle *Autos de Fé* ou Actes de Foi. Ils les font ordinairement à l'avenement des Rois à la Couronne, ou à leur majorité, afin qu'ils soient plus autentiques. Le dernier se fit en 1632. & l'on en prepare un pour le mariage du Roi. Comme il ne s'en est point fait depuis long tems, on fait de grands préparatifs pour rendre celui-ci aussi solennel & aussi magnifique que le peuvent être ces sortes de ceremonies. Un des Conseillers de l'Inquisition en a déjà fait un projet qu'il m'a montré. Voici ce qu'il porte.

On dressera dans la grande place de Madrid un théâtre de cinquante pieds de long. Il sera élevé à la hauteur du balcon destiné pour le Roi, sous lequel il finira.

A l'extrémité & sur toute la largeur de ce théâtre, il s'élevera à la droite du balcon du Roi, un amphithéâtre de vingt-cinq ou trente degrez destiné pour le Conseil de
l'In.

quisition & pour les autres Conseils d'Espagne, au dessus desquels sera sous un dais la chaire du grand Inquisiteur, beaucoup plus élevée que le balcon du Roi. A la gauche du théâtre & du balcon on verra un second amphithéâtre de même grandeur que le premier, & où les criminels seront placez.

Au milieu du grand théâtre il y en aura un autre fort petit, qui soutiendra deux cages où l'on mettra les criminels pendant la lecture de leur Sentence.

On verra encore sur le grand théâtre trois chaires préparées pour les Lecteurs des Jugemens, & pour le Prédicateur devant lequel il y aura un Autel dressé.

Les places de leurs Majestez Catholiques seront disposées en sorte que la Reine sera à la gauche du Roi, & à la droite de la Reine-mere. Toutes les Dames des Reines occuperont le reste de la longueur du même balcon de part & d'autre. Il y aura d'autres balcons préparez pour les Ambassadeurs & pour les Seigneurs & les Dames de la Cour, & des échafaux pour le peuple.

La cérémonie commencera par une Procession qui partira de l'Eglise de Sainte Marie. Cent Charbonniers armez de piques & de mousquets, marcheront les premiers, parce qu'ils fournissent le bois qui sert au supplice de ceux qui sont condamnez au feu. Ensuite viendront les Dominiquains precedez d'une Croix blanche. Le Duc de Medina-Celi portera l'etendard de l'Inquisition,

sition, selon le privilège héréditaire à sa famille. Cet étendard est de damas rouge, sur l'un des côtez est représenté une épée nue dans une couronne de laurier, & sur l'autre les Armes d'Espagne.

Ensuite on portera une Croix verte entourée d'un crespé noir. Plusieurs Grands & d'autres personnes de qualité de l'Inquisition, marcheront après couverts de manteaux ornez de croix blanches & noires bordées de fil d'or. La marche sera fermée par cinquante Halebardiers ou Gardes de l'Inquisition, vêtus de noir & de blanc, commandez par le Marquis de Pouar, Protecteur héréditaire de l'Inquisition du Royaume de Toledé.

La Procession, après avoir passé en cet ordre devant le Palais, se rendra à la place, l'étendard & la Croix verte seront plantez sur l'Autel, & les Dominiquains seuls resteront sur le théâtre, & passeront une partie de la nuit à psalmodier, & dès la pointe du jour ils célébreront sur l'Autel plusieurs Messes.

Le Roi, la Reine, la Reine-Mere, & toutes les Dames, paroîtront sur les balcons vers les sept heures du matin; à huit la marche de la Procession commencera comme le jour precedent, par la Compagnie des Charbonniers, qui se placeront à la gauche du balcon du Roi; la droite sera occupée par ses Gardes. Plusieurs hommes porteront ensuite des éfigies de carton grandes comme nature. Les unes représenteront
ceux

ceux qui sont morts dans la prison, dont les os seront aussi portez dans des coffres avec des flâmes peintes allentour; & les autres figures représenteront ceux qui se sont échapez, & qui auront été jugez par contumace. On placera ces figures dans une des extremitéz du théâtre. On lira ensuite leur Sentence, & ils seront executez. Mais je dois vous dire ajoûta-t-il, que le Conseil suprême de l'Inquisition est plus absolu que tous les autres: L'on est persuadé que le Roi même n'auroit pas le pouvoir d'en retirer ceux qui seroient dénoncez, parce que ce Tribunal ne reconnoist que le Pape au dessus de lui, & qu'il y a eu des tems & des occasions où la puissance du Roi s'est trouvée plus foible que celle de l'Inquisition. Dom Diego Sarmiento est Inquisiteur General. C'est un grand homme de bien; il peut avoir soixante ans. Le Roi nomme le President de l'Inquisition, & la Sainteté le confirme; mais à l'égard des Inquisiteurs, le President les propose au Roi, & après avoir eu son approbation, il les pourvoit de leur Charge.

Ce Tribunal connoist de tout ce qui regarde la Foy, & il est absolument revêtu de l'autorité du Pape & de celle du Roi. Ces Arrests sont sans appel, & les vingt-deux Tribunaux de l'Inquisition, qui sont dans tous les Estats d'Espagne, & qui dépendent de celui de Madrid, lui rendent compte tous les mois de leurs finances, &

tous les ans des causes & des criminels. Mais ceux des Indes & des autres lieux éloignez, ne rendent compte qu'à la fin de chaque année. A l'égard des Charges de ces Tribunaux inferieurs, elles sont remplies par l'Inquisiteur General, avec l'approbation des Conseillers. Il seroit assez difficile de pouvoir dire précisément le nombre d'Officiers qui dépendent de l'Inquisition, car dans l'Espagne seule il y a plus de vingt-deux mille *Familiars* du saint Office. On les nomme ainsi, parce que ce sont comme des espions répandus par tout, qui donnent sans cesse à l'Inquisition des avis vrais ou faux, sur lesquels on prend ceux qu'ils accusent.

Dans le tems que j'écoûtois Dom Fernand avec le plus d'attention, la Marquise de Palacios nous interrompit, pour nous dire que nous étions proche de Toledé, & que les restes antiques d'un vieux Château que nous voyons à gauche sur une petite montagne, étoient ceux d'un Palais enchanté. Nous voici encore, dis-je tout bas à Dom Fernand, aux Châteaux de Guebare & de Nios. Nous en sommes à tout ce qu'il vous plaira, dit-il, mais il est certain que c'est une tradition très-ancienne dans ce pais ci, & que l'on prétend qu'il y avoit une cave fermée & une prophétie qui menaçoit l'Espagne des derniers malheurs, lors que l'on ouvreroit cette cave. Chacun effrayé de ces menaces, n'en vouloit point at-

tirer les effets sur soi: de maniere que ce lieu demeura fermé pendant plusieurs siècles. Mais le Roi Dom Rodrigue , moins crédule , ou plus curieux , fit ouvrir la cave , & ce ne fut pas sans entendre des bruits épouvantables : Il sembloit que tous les Elemens alloient se confondre , & que la tempête ne pouvoit être plus grande. Cela ne l'empêcha pas d'y descendre , & il vit à la clarté de plusieurs flambeaux , des figures d'hommes, dont l'habillement & les armes étoient extraordinaires. Il y en avoit un qui tenoit une lame de cuivre , sur laquelle on trouva écrit en Arabe , que le tems approchoit de la désolation de l'Espagne , & que ceux dont les Statuës étoient en ce lieu , ne seroient pas long-tems sans arriver. Je n'ai jamais été en aucun endroit, dis-je en riant, où l'on fasse plus de cas des contes fabuleux qu'en Espagne. Dites plutôt, reprit-il, qu'il n'y a jamais eu de Dame moins crédule que vous , & je n'ai pas entrepris de vous faire changer de sentiment , en vous disant cette histoire ; mais autant que l'on peut assûrer des choses sur la foi des Auteurs , celle-ci doit être recevable.

Le jour étoit assez grand pour bien remarquer tous les charmes de la campagne. Nous passâmes le Tage sur un beau & grand pont , dont on m'avoit parlé , & ensuite je découvris Toledé toute environnée de montagnes & de rochers qui la commandent. On trouve là des maisons très-belles , que l'on

l'on a bâties dans les montagnes pour jouir d'une agréable solitude. L'Archevêque de Toledé y en a une où il va souvent. La Ville est élevée sur le roc, dont l'inégalité, en plusieurs endroits, contribué à la rendre haute & basse. Les ruës sont étroites, mal pavées & difficiles; ce qui fait que toutes les personnes de qualité y vont en chaise ou en litiere. Et comme nous étions en carrosse, nous allâmes demeurer proche de la *plaza mayor*, parce que c'est le seul quartier où l'on puisse passer en carosse. Nous descendîmes en arrivant à l'Hôpital de *Foira*, qui est dans le Fauxbourg, & dont le bâtiment entoure de trois côtez une très-grande court carrée, l'Eglise contient le quatriéme où nous entendîmes la Messe. Cét Hôpital a été bâti par un Archevêque de Toledé, dont le Tombeau & la Statuë en marbre, sont au milieu de la Nef. Les murailles de la Ville ont été rebâties par les Maurez; elles sont bordées d'une grande quantité de petites tours qui servoient autrefois à les deffendre, & la place seroit bonne, étant presque toute environnée du Tage, & ayant des fossez extrêmement profonds, si les montagnes voisines ne la commandoient pas; car on peut aisément la barrer de ces lieux là. Il n'étoit pas huit heures quand nous arrivâmes: Nous voulûmes employer le reste de la matinée à voir l'Eglise, qui est à ce que l'on dit, une des plus belles de l'Europe.

Les

Les Espagnols l'appellent *Sainte*, soit à cause des Reliques que l'on y voit, ou par quelque autre raison que l'on ne m'a pas expliquée. Si elle étoit aussi longue & aussi haute qu'elle est large, elle n'en seroit que mieux. Elle est ornée de plusieurs Chapelles aussi grandes que des Eglises. Elles sont toutes éclatantes d'or & de peintures; les principales sont celles de la Vierge, de saint Jacques, de saint Martin, du Cardinal de Sandoual, & du Connestable de Lu-na. Je vis une niche dans le Chœur, d'où l'on prétend qu'il sortit une source d'eau plusieurs jours de suite, qui servit à désalterer les Soldats & les Citoyens, dans le tems qu'ils soutenoient le Siège contre les Morés, & qu'ils étoient demi-morts de soif: car sans m'éloigner de mon discours, je dois vous dire, qu'il n'y a pas une fontaine dans la Ville, & qu'il faut descendre jusques au Tage pour en apporter l'eau: ce qui est une chose si incommode, que je ne puis comprendre comment Tolède est peuplé au point qu'il l'est. On trouve proche de l'entrée de l'Eglise, un pilier de marbre que l'on y revere, parce que la sainte Vierge s'apparut dessus à saint Alphonse. Il est renfermé dans une grille de fer, & on le baise par une petite fenêtre, au dessus de laquelle est écrit, *adorabimus in loco ubi steterunt pedes ejus*. Entre chaque siege des Chanoines il y a une colonne de marbre, & la sculpture de toute l'Eglise est fort délica-

te & bien travaillée. Je vis le tresor avec admiration. Il faut trente hommes pour porter le Tabernacle le jour de la Feste-Dieu. Il est de vermeil doré, il finit en plusieurs pointes de clocher, d'un travail exquis, couvert d'Anges & de Cherubins. Il y en a encore un autre au dedans, lequel est d'or massif, avec une quantité de pierreries si considerables, que l'on n'en peut dire la juste valeur. Les Patenes, les Calices & les Ciboires ne sont pas moins beaux : tout y brille de gros diamans & de perles Orientales. Le Soleil où l'on met le saint Sacrement, les Couronnes de la Vierge & ses Robbes sont les choses les plus magnifiques que j'aye vû de mes jours. Mais en verité cét Archevêché est si riche, qu'il est bien juste que tout y réponde. Je vous ai mandé, ma chere Cousine, que l'Archevêque de Burgos me dit que celui de Toleda voit trois cens cinquante mille écus de reute. Ajoûtez à cela que la Fabrique en a cent.

Quarante Chanoines chacun mil.

Le Grand Archidiaque, quarante mil.

Trois Archidiaconez, dont le premier vaut quinze mil écus.

Le second douze mil.

Le troisiéme dix mil.

Le Doyenné dix mil.

Il y a de plus un nombre infini de Chapelains, de Clercs de Chapelles, & de personnes qui reçoivent la distribution des *ra-*
tions.

Il y a le *Chapellain Mayor* de la Chapelle de *los Reis*, qui jouit de douze mil écus de revenu, & six autres sous lui qui ont chacun mil écus.

Après avoir passé beaucoup de tems à considerer les beautez dont cette Cathédrale est remplie, dans le moment que nous allions en sortir pour retourner dans l'hôtellerie où nous avions laissé nôtre carrosse, nous trouvâmes un Aumônier & un Gentilhomme du Cardinal Portocarrero, qui vinrent de sa part nous faire un compliment, & nous assurer qu'il ne souffriroit pas que nous fussions demeurer ailleurs qu'à l'Archevêché. Ils s'adresserent particulièrement à la Marquise de Palacios, qui est sa proche parente, & qui nous pressa fort d'y aller. Nous nous en deffendîmes sur le désordre où nous étions, ayant passé la nuit sans dormir, & n'étant qu'en deshabilité. Elle dit à son fils d'aller trouver Monsieur le Cardinal, & de le prier d'agréer nos excuses. Dom Fernand revint au bout d'un moment, suivy d'un grand nombre de Pages, dont quelques-uns portoient des parasols de brocart d'or & d'argent. Il nous dit que son Eminence souhaittoit fort que nous allassions chez lui, & qu'il lui avoit témoigné tant de chagrin du refus que nous en faisons, qu'il lui avoit promis de nous y mener; que là-dessus il avoit commandé que l'on prit des parasols pour nous garantir du Soleil, & que

que l'on arrosât la place que nous avions à traverser, pour aller de l'Eglise à l'Archevêché. Nous apperçûmes aussi-tôt deux mulles qui traînoient une petite charrette, sur laquelle il y avoit un poinçon plein d'eau, & l'on nous dit que c'étoit la coutume, toutes les fois que le Cardinal devoit venir à l'Eglise, d'arroser ainsi le chemin.

Le Palais Archiepiscopal est fort ancien & fort grand, très-bien meublé, & digne de celui qui l'occupe. On nous conduisit dans un bel appartement où l'on nous apporta d'abord du chocalar, & ensuite toutes sortes de fruits, de vins, d'eaux glacées & de liqueurs. Nous étions si endormies, qu'après avoir un peu mangé, nous priâmes la Marquise de Palacios de voir Monsieur le Cardinal, & de nous excuser auprès de lui, si nous differions à nous donner cet honneur, mais que nous ne pouvions plus nous passer de dormir. En effet la jeune Marquise de la Rosa, ma parente, nos enfans & moi nous prîmes le parti de nous coucher, & sur le soir nous nous habillâmes pour aller chez la Reine-Mere. La Marquise de Palacios, qui lui avoit toujours été fort dévouée, étoit allé à l'Alcaçar (c'est ainsi que l'on nomme le Château) & elle l'avoit vuë pendant que nous dormions. De maniere qu'elle lui dit qu'elle nous donneroit Audience sur les huit heures du soir; & pour la premiere fois je me mis à

l'El.

l'Espagnole. Je ne comprends guère d'habit plus gênant : il faut avoir les épaules si ferrées, qu'elles en font mal ; on ne sauroit lever le bras, & à peine peut-il entrer dans les manches du corps. On me mit un gardinfant, d'une grandeur effroyable (car il faut en avoir chez la Reine.) Je ne savois que devenir avec cette étrange machine. On ne peut s'asseoir, & je croy que je le porterois toute ma vie sans m'y pouvoir accoûter. On me coëffa à la *melene*, c'est-à-dire, les cheveux tous épars sur le cou, & noués par le bout d'une non pareille ; cela échauffe bien plus qu'une palatine. De sorte qu'au mois d'Août en Espagne, il est aisé de juger comment je passois mon tems. Mais c'est une coëffure de cérémonie, & il ne falloit manquer à rien en telle occasion. Enfin je mis des chapins, plutôt pour me casser le cou, que pour marcher avec. Quand nous fûmes toutes en état de paroître, car ma parente & ma fille étoient aussi à l'Espagnole, on nous fit entrer dans une chambre de parade, où Monsieur le Cardinal nous vint voir. Il se nomme Dom Luis Portocarrero, il peut avoir quarante-deux ans, il est fort civil, son esprit est doux & complaisant ; il a pris assez les manières polies de la Cour de Rome. Il demeura une heure avec nous : on nous servit ensuite le plus grand repas qui se pouvoit faire, mais tout étoit si ambré, que je n'ai jamais goûté à des saûces plus

extraordinaires & moins bonnes. J'étois à cette table, comme Tantale, mourant de faim, sans pouvoir manger. Car il n'y avoit point de milieu entre des viandes toutes parfumées ou toutes pleines de safran, d'ail, d'oignon, de poivre & d'épices. A force de chercher, je trouvai de la gelée & du blanc-manger admirable, avec quoi je me dédommageai. On y servit aussi un jambon qui venoit de la Frontiere de Portugal, & qui étoit meilleur que ceux de la Hontan que l'on vante si fort à Bayonne, & que ceux de Mayence. Mais il étoit couvert d'une certaine dragée, que nous nommons en France de la non-pareille, & dont le sucre se fondit dans la graisse. Il étoit tout lardé d'écorces de citron, ce qui diminuoit bien de sa bonté. Pour le fruit, c'étoit la meilleure, & même la plus divertissante chose que l'on pût voir; car l'on avoit glacé dans le sucre, à la mode d'Italie, des petits arbres tous entiers: vous jugez bien, au moins, que les arbres étoient fort petits. Il y avoit des orangers confits de cette maniere, avec des petits oiseaux contrefaits attachez dessus. Des cerisiers, des framboisiers, des groseilliers, & d'autres encore, chacun dans une petite caisse d'argent.

Nous sortîmes promptement de table, parce que l'heure d'aller chez la Reine approchoit. Nous y fûmes en chaise, quoiqu'il y ait loin, & particulièrement beaucoup

coup à monter ; car l'Alcaçar est bâti sur un rocher d'une prodigieuse hauteur , & la vuë en est merveilleuse. Il y a devant la porte une très-grande place , l'on entre ensuite dans une court de cent soixante pieds de long , & de cent trente de large, ornée de deux rangs de portiques , & dans la longueur de dix rangs de colonnes , chacune d'une seule pierre. Il y en a huit rangs dans la largeur , & cela fait un bel effet : mais ce qui plaît beaucoup davantage , c'est l'escalier qui est au fonds de la court , & qui contient les cent trente pieds qu'elle a de largeur. Après que l'on a monté quelques marches , il se sépare en deux , & l'on doit dire en verité , que c'est un des plus beaux de l'Europe. Nous traversâmes une grande galerie , & des appartements si vastes , & dans lesquels il y avoit si peu de monde , qu'il ne paroissoit pas que l'on y deût trouver la Reine-Mere d'Espagne. Elle étoit dans un salon , dont toutes les fenêtres étoient ouvertes , qui donnent sur la plaine & sur la riviere. La tapisserie , les carreaux , les tapis & le dais étoient de drap gris. La Reine étoit debout , appuyée sur un balcon , tenant dans sa main un grand Chapelet. Lorsqu'elle nous vit , elle se tourna vers nous , & nous reçût d'un air assez riant. Nous eûmes l'honneur de lui baiser la main , qu'elle a petite , maigre & blanche. Elle est fort pâle , le teint fin , le visage un peu long & plat , les yeux
doux ;

doux, la physionomie agréable, & la taille d'une médiocre grandeur. Elle étoit vêtue, comme toutes les veuves le sont en Espagne, c'est-à-dire, en Religieuse, sans qu'il paroisse un seul cheveu; & il y en a beaucoup (mais elle n'est pas du nombre) qui se les font couper lorsqu'elles perdent leur mari, pour témoigner davantage leur douleur. Je remarquai qu'il y avoit des trouffis autour de sa juppe pour la ralonger quand elle est usée. Je ne dis pas pour cela qu'on la ralonge, mais c'est la mode en ce pais-ci. Elle me demanda combien il y avoit que j'étois partie de France; je lui en rendis compte. Elle s'informa si en ce tems là on parloit du mariage du Roi son fils, avec Mademoiselle d'Orleans, je lui dis que non. Elle ajouta qu'elle me vouloit faire voir son portrait, que l'on avoit tiré sur celui que le Roi son fils avoit, & elle dit à une de ses Dames, qui étoit une vieille Dueña bien laide, de l'apporter. Il étoit peint en miniature, de la grandeur de la main, dans une boëtte de satin noir dessus, & de velours vert dedans. Trouvez-vous, ajouta-t-elle, qu'il lui ressemble? Je l'assurai que je n'y reconnoissois aucun de ses traits. En effet, elle paroissoit louche, le visage de côté, & rien ne pouvoit être moins ressemblant à une Princesse aussi parfaite que l'est Mademoiselle. Elle me demanda si elle étoit plus ou moins belle que ce portrait. Je lui dis

dis qu'elle étoit sans comparaison plus belle. *Le Roi mon fils sera donc agréablement trompé*, reprit-elle, *car il croit que ce portrait est tout comme elle, & l'on ne peut en être plus content qu'il est. A mon égard, ses yeux de travers me faisoient de la peine, mais pour me consoler, je pensois qu'elle avoit de l'esprit & bien d'autres bonnes qualitez. Ne vous souvenez-vous pas*, ajouta-t-elle; en parlant à la Marquise de Palacios, *d'avoir vû mon portrait dans la chambre du feu Roi? Ouy, Madame, reprit la Marquise, & je me souviens aussi qu'en voyant Votre Majesté, nous demeurâmes fort étonnées que le Peintre lui eût fait tant de tort. C'est ce que je voulois vous dire*, reprit-elle, *& lorsque je fus arrivée & que je jettai les yeux sur ce portrait que l'on me dit être le mien, j'essayai inutilement de le croire; je ne pus y réussir. Une petite Naine, grosse comme un tonneau, & plus courte qu'un potiron, toute vêtue de brocard or & argent, avec de longs cheveux qui lui descendoient presque aux pieds, entra & se vint mettre à genoux devant la Reine, pour lui demander s'il lui plaisoit de souper. Nous voulûmes nous retirer, elle nous dit que nous pouvions la suivre, & elle passa dans une salle toute de marbre, où il y avoit plusieurs bétons sur des escaparates. Elle se mit seule à table, & nous étions toutes debout autour d'elle. Ses Filles d'Honneur vinrent la servir avec la Ca-*

marer mayor, qui avoit l'air bien chagrin. Je vis quelques unes de ces Filles qui me semblerent fort jolies. Elles parlerent à la Marquise de Palacios, & elles lui dirent qu'elles s'ennuioient horriblement, & qu'elles étoient à Toledé comme on est dans un desert. Celles-là se nomment *Damas de Palacio*, & elles mettent des chappins; mais pour les petites Menines, elles ont leurs souliers tout plats. Les Menins font des enfans de la premiere qualité, qui ne portent ni manteau ni épée.

On servit plusieurs plats devant la Reine: les premiers furent des melons à la glace, des salades & du lait, dont elle mangea beaucoup avant que de manger de la viande, qui avoit assez mauvaise grace. Elle ne manque pas d'appetit, & elle but un peu de vin pur, disant que c'étoit pour cuire le fruit. Lorsqu'elle demandoit à boire, le premier Menin apportoit sa coupe sur une soucoupe couverte; il se mettoit à genoux en la présentant à la *Camarera*, qui s'y mettoit aussi lorsque la Reine la prenoit de ses mains; & de l'autre côté une Dame du Palais presentoit à genoux la serviette à la Reine pour s'essuyer la bouche. Elle donna des confitures seches à *Doña Mariguita de Palacios* & à ma fille, en leur disant qu'il n'en falloit guère manger, & que cela gâtoit les dents aux petites filles. Elle me demanda plusieurs fois comment se portoit la Reine très-Chrestienne, & à quoi elle se divertissoit.

riffoit. Elle dit qu'elle lui avoit envoyé depuis peu des boëtes de pastille d'ambre, des gands & du chocolat. Elle demeura plus d'une heure & demie à table, parlant peu, mais paroissant assez gaye. Nous lui demandâmes les ordres pour Madrid, elle nous fit une honnesteré là dessus, & ensuite nous primes congé d'elle. On ne peut pas disconvenir que cette Reine n'ait bien de l'esprit, & beaucoup de courage & de vertu de prendre comme elle fait, un exil si desagréable.

Je ne veux pas oublier de vous dire que le premier des Menins porte les chapins de la Reine, & les lui met. C'est un si grand honneur en ce païs, qu'il ne le changeroit pas avec les plus belles Charges de la Couronne. Quand les Dames du Palais se marient, & que c'est avec l'agrément de la Reine, elle augmente leur dot de cinquante mil écus, & d'ordinaire l'on donne un Gouvernement ou une Vice-royauté à ceux qui les épousent.

Lorsque nous fûmes de retour chez Monsieur le Cardinal, nous trouvâmes un théâtre dressé dans une grande & vaste salle, où il y avoit beaucoup de Dames d'un côté, & de Cavaliers de l'autre: & ce qui me parut singulier, c'est qu'il y avoit un rideau de damas qui contenoit toute la longueur de la salle jusqu'au théâtre, & qui empêchoit que les hommes & les femmes ne se peussent voir. On n'attendoit plus que

nous pour commencer la Comedie de Pyrame & de Thisbé. Cette piece étoit nouvelle & plus mauvaise qu'aucune que j'eusse encore vüe en Espagne. Les Comediens danserent ensuite fort bien, & le divertissement n'étoit pas fini à deux heures après minuit.

On servit un repas magnifique dans un salon où il y avoit plusieurs tables, & Monsieur le Cardinal nous y ayant fait prendre place, alla retrouver les Cavaliers, qui de leur côté étoient servis comme nous. Il y eut une musique Italienne excellente; car son Eminence avoit amené des Musiciens de Rome, auxquels il donnoit de grosses pensions. Nous ne pûmes nous retirer dans notre appartement qu'à six heures du matin: & comme nous avions encore bien des choses à voir, au lieu de nous coucher nous allâmes à la *plaza mayor*, que l'on appelle *socodebet*. Les maisons dont elle est entourée, sont de brique, & toutes semblables avec des balcons. Sa forme est ronde, il y a des portiques sous lesquels on se promene; & cette place est fort belle. Nous retournâmes au Château pour le voir mieux & avec plus de loisir. Le bastiment en est gothique & très-ancien, mais il y a quelque chose de si grand, que je ne suis par surprise de ce que Charles-Quint aimoit mieux y demeurer qu'en aucune autre Ville de son obéissance. Il consiste en un quarré de quatre gros corps de logis avec des aîles & des pavil-

pavillons. Il y a de quoi loger commodement toute la Cour d'un grand Roi. On nous montra une machine qui étoit merveilleuse avant qu'elle fut rompue, elle servoit à puiser de l'eau dans le Tage, & elle la faisoit monter jusqu'au haut de l'Alcazar. Le bastiment en est encore tout entier; bien qu'il y ait plusieurs siècles qu'il soit fait. L'on descend plus de cinq cens degrez jusqu'à la riviere. Lorsque l'eau étoit entrée dans le reservoir, elle couloit par des canaux dans tous les endroits de la Ville où il y avoit des fontaines. Cela étoit d'une extrême commodité; car il faut à present descendre environ trente toises pour aller querir de l'eau.

Nous vinmes entendre la Messe dans l'Eglise de *los Reys*. Elle est belle & grande, & toute pleine d'orangers, de grenadiers, de jasmins & de mirthes fort hauts, qui forment des allées dans des caisses jusqu'au grand Autel, dont les ornemens sont extraordinairement riches. De sorte qu'au travers de toutes ces branches vertes & de toutes ces fleurs de différentes couleurs, voyant briller l'or, l'argent, la broderie, & les cierges allumez dont l'Autel est paré, il semble que ce soient les rayons du Soleil qui vous frappent les yeux. Il y a aussi des cages peintes & dorées, remplies de rossignols, de serins & d'autres oiseaux qui font un concert charmant. Je voudrois bien que l'on prit en France la coûtume d'orner nos

Eglises comme elles le sont en Espagne. Les murailles de celle-ci sont toutes couvertes en dehors des chaînes & des fers des captifs que l'on va racheter en Barbarie. Je remarquai en ce quartier-là que sur la porte de la plupart des maisons il y a un carreau de *fayance* sur lequel est la Salutation Angélique avec ces mots, *Maria fue concebida sin pecado original*. On me dit que ces maisons appartenoient à l'Archevêque, & qu'il n'y demeure que des ouvriers en soye, dont il y a beaucoup à Tolède. Les deux ponts de pierre qui traversent la rivière sont fort hauts, fort larges & fort longs. Si l'on vouloit un peu travailler dans le Tage, les bateaux viendroient jusqu'à la Ville, ce seroit une commodité considérable; mais on est naturellement trop paresseux pour considérer l'utilité du travail préférablement à la peine de l'entreprendre. Nous vîmes encore l'Hôpital de *los Niños*, c'est à dire des enfans trouvez, & la Maison de Ville qui est proche de la Cathédrale. Enfin nôtre curiosité étant satisfaite, nous revînmes au Palais Archiepiscopal, & nous nous mîmes au lit jusqu'au soir, que nous fîmes encore un festin aussi splendide que ceux qui l'avoient précédé. Son Eminence mangea avec nous, & après l'avoir remercié autant que nous le devons, nous partîmes pour nous rendre au Château d'Igarica. Le Marquis de Palacios nous y attendoit avec le reste de sa famille, de maniere que nous

nous y fûmes reçûs si obligeamment, qu'il ne se peut rien ajouter à la bonne chere & aux plaisirs que l'on nous procura pendant six jours, soit à la pêche sur la rivière de Xarama, soit à la chasse, à la promenade ou dans les conversations generales. Chacun faisoit paroître sa belle humeur à l'envi l'un de l'autre, & l'on peut dire que lorsque les Espagnols font tant que de quitter leur gravité, qu'ils vous connoissent & qu'ils vous aiment, on trouve de grandes ressources avec eux du côté de l'esprit. Ils deviennent sociables, obligeans, empressez pour vous plaire, & de la meilleure compagnie du monde. C'est ce que j'ai éprouvé dans la partie que nous venons de faire, & dont je ne vous aurois pas rendu un compte si exact, sans que je suis persuadée, ma chere Cousine, que vous le voulez ainsi, & que vous me tenez quelque compte de ma complaisance.

A Madrid ce 30. d'Août 1679.



QUATORZIEME

L E T T R E.

LA Ceremonie se fit ici le dernier du mois d'Août, de jurer la Paix conclüe à Nimegue entre les Couronnes de France & d'Espagne. J'avois beaucoup d'envie de voir ce qui s'y passeroit ; & comme les femmes n'y vont point, le Connestable de Castille nous promit de nous faire entrer dans la Chambre du Roi, aussi-tôt qu'il seroit entré dans le salon. Madame Gueux Ambassadrice de Dannemark, & Madame de Chais femme de l'Envoyé de Hollande, y vinrent aussi. Nous passâmes par un degré derobé où un Gentilhomme du Connestable nous attendoit, & nous demeurâmes quelque tems dans un fort beau cabinet rempli de Livres Espagnols bien reliez, & très-divertissans. J'y trouvai entr'autres l'histoire de Dom Guichot ce fameux Chevalier de la Manche, dans laquelle la naïveté & la finesse des expressions, la force des proverbes & ce que les Espagnols appellent *el pico*, e'est à dire la pointe & la déli-

délicatesse de la Langue, paroissent tout autrement que dans les traductions que nous en voyons en nôtre Langue. Je prenois tant de plaisir à le lire, que je ne pensois presque plus à voir la ceremonie. Elle commença aussi-tôt que le Marquis de Villars fut arrivé, & l'on ouvrit une fenêtrée fermée d'une jalousie par laquelle nous regardions ce qui se passoit. Le Roi se plaça au bout du grand salon doré, qui est un des plus magnifiques qui soient dans le Palais. L'estrade étoit couvert d'un tapis merveilleux. Le trône & le dais étoient brodez de perles, de diamans, de rubis, d'émeraudes & d'autres pierres précieuses. Le Cardinal Portocarrero étoit assis dans un fauteuil au bas de l'estrade à la droite du trône; le Connestable de Castille étoit sur un tabouret; l'Ambassadeur de France s'assit à la gauche du trône sur un banc couvert de velours, & les Grands étoient proche du Cardinal. Lorsque chacun se fut placé selon son rang, le Roi entra, & quand il fut assis dans son trône, le Cardinal, l'Ambassadeur & les Grands s'assirent & se couvrirent. Un Secrétaire d'Etat lût tout haut le pouvoir que le Roi très-Chrétien avoit envoyé à son Ambassadeur. On apporta ensuite une petite table devant le Roi, avec un Crucifix & le Livre des Evangiles; & pendant qu'il tenoit sa main dessus, le Cardinal lût le serment par lequel il juroit de garder la Paix avec la France. Il se passa

encore quelques ceremonies auxquelles je ne fus pas assez attentive pour vous en pouvoir rendre compte. Le Roi rentra peu après dans son Appartement, & nous en sortîmes auparavant. Nous restâmes dans le même cabinet où nous nous étions arrêtées d'abord. Il étoit si près de sa Chambre, que nous l'entendions qui disoit qu'il n'avoit jamais eu si chaud, & qu'il alloit quitter sa golille : il est vrai que le Soleil est bien ardent en ce pais. Les premiers jours que j'y ai été, j'étois accablée d'une migraine extraordinaire dont je ne pouvois trouver la raison, mais ma parente me dit que c'étoit de me couvrir trop la teste, & que si je n'y prenois garde, j'en pourrois perdre les yeux. Je ne tardai pas à quitter mon bonnet & mes cornettes, & depuis ce tems-là je n'ai point eu de mal de tête. Pour moi je ne sçaurois croire qu'en aucun lieu du monde il y ait un plus beau Ciel qu'ici, il est si pur qu'on n'y apperçoit pas un seul nuage, & l'on m'assure que les jours d'hiver sont semblables aux plus beaux jours que l'on voit ailleurs. Ce qu'il y a de dangereux, c'est un certain vent de Galiegue qui vient du côté des montagnes de Galice ; il n'est point violent, mais il pénètre jusqu'aux os, & quelquefois il estropie d'un bras, d'une jambe ou de la moitié du corps pour toute la vie. Il est plus frequent en Été qu'en Hyver. Les Etrangers le prennent pour le Zephir, & sont ravis de le sentir,

mais

mais à l'épreuve ils connoissent sa malignité. Les saisons sont bien plus commodes en Espagne qu'en France, en Angleterre, en Hollande & en Allemagne; car sans compter cette pureté du Ciel, que l'on ne peut s'imaginer aussi beau qu'il est, depuis le mois de Septembre jusqu'au mois de Juin il ne fait pas de froid que l'on ne puisse souffrir sans feu; c'est ce qui fait qu'il n'y a point de cheminées dans aucun appartement, & que l'on ne se sert que de braziers. Mais c'est quelque chose d'heureux que manquant de bois comme on fait dans ce pays, on n'en ait pas besoin. Il ne gèle jamais plus de l'épaisseur de deux écus, & il tombe fort peu de neige. Les montagnes voisines en fournissent à Madrid pendant toute l'année. Pour les mois de Juin, Juillet & Août, ils sont d'une chaleur excessive.

J'étois il y a quelques jours dans une compagnie où toutes les Dames étoient bien effrayées, il y en avoit une qui disoit qu'on lui avoit écrit de Barcelonne, qu'une certaine cloche dont on ne se sert que dans les calamitez publiques, ou pour des affaires de la dernière conséquence, avoit sonné toute seule plusieurs coups. Cette Dame est de Barcelonne, & elle me fit entendre que lorsqu'il doit arriver quelque grand malheur à l'Espagne, ou que quelqu'un de la Maison d'Autriche est prest à mourir, cette cloche s'ébranle; que pendant un quart-

d'heure le batant tourne dans la cloche d'une vitesse surprenante, & frappe des coups en tournant. Je ne voulois pas le croire & je ne le crois pas trop encore ; mais toutes les autres confirmèrent ce qu'elle disoit. Si c'est un mensonge elles sont plus de vingt qui lui ont aidé à le faire. Elles songeoient sur qu'oi ou sur qui pourroit tomber le malheur dont ce signal avertissoit ; & comme elles sont assez superstitieuses, la belle Marquise de Liche augmenta leur frayeur en venant leur apprendre que Dom Juan étoit fort malade.

Dans leur grand deuil ils sont faits comme des fous, particulièrement les premiers jours que les Laquais aussi bien que leurs Maîtres, ont de longs manteaux traînans, & qu'ils mettent au lieu de chapeau un certain bonnet de carton fort haut couvert de cresppe. Leurs chevaux sont tous caparaçonnez de noir avec des housses qui leur couvrent la tête & le reste du corps. Rien n'est plus laid. Leurs carrosses sont si mal drapés, que le drap qui couvre l'Imperiale, descend presque sur la portiere. Il n'y a personne qui en voyant ce lugubre équipage, ne croye que c'est un corps mort qu'on porte en terre. Les gens de qualité ont des manteaux d'une frise noire fort claire & fort méchante ; la moindre chose la met en piéces, & c'est le bon air pendant le deuil d'être tout en guenilles. J'ai vû des Cavaliers qui déchiroient exprés leurs habits ; & je vous assure qu'il

qu'il y en a à qui l'on voit même la peau, peau médiocrement belle à voir ; car encore que les petits enfans soient ici plus blancs que l'albâtre, & si parfaitement beaux qu'il semble que ce soient des Anges, il faut convenir qu'ils changent en grandissant d'une manière surprenante. Les ardeurs du Soleil les rotissent, l'air les jaunit, & il est aisé de reconnoître un Espagnol parmi bien d'autres Nations. Leurs traits sont pourtant réguliers ; mais enfin ce n'est ni nôtre air ni nôtre carnation.

Tous les Ecoliers portent de longues robes avec un petit bord de toile au cou, au lieu de golille. Ils sont vêtus à peu près comme les Jesuites. Il y en a qui ont trente ans & davantage ; on reconnoît à leur habit qu'ils sont encore dans les études.

Je trouve que cette Ville-ci a l'air d'une grande cage où l'on engraisse des poulets. Car enfin depuis le niveau de la rue jusqu'au quatrième étage, l'on ne voit par tout que des jalousies dont les trous sont fort petits, & aux balcons mêmes il y en a aussi : on aperçoit toujours derriere de pauvres femmes qui regardent les passans, & quand elles l'osent, elles ouvrent les jalousies & se montrent avec beaucoup de plaisir. Il ne se passe pas de nuit qu'il n'y ait quatre ou cinq cens concerts que l'on donne dans tous les quartiers de la Ville ; il est vrai qu'ils sont à juste prix, & qu'il suffit qu'un Amant soit avec sa guitarre ou sa harpe, &

quelquefois avec tous les deux ensemble accompagnées d'une voix bien enrouïée, pour reveiller la plus belle endormie, & pour lui donner un plaisir de Reine. Quand on ne connoist pas ce qui est de plus excellent, ou qu'on ne peut l'avoir, on se contente de ce qu'on a. Je n'ai vû ni téorbes ni claveffins.

A chaque bout de ruë, à chaque coin de maison il y a des Nôtre-Dames habillées à la mode du païs, qui ont toutes un chapelet à la main, & un petit cierge ou une lampe devant elles. J'en ai vû jusqu'à trois ou quatre dans l'écurie de ma parente, avec d'autres petits tableaux de devotion; car un palfrenier a son oratoire aussi-bien que son Maître: mais ni l'un ni l'autre n'y prient guère. Lorsqu'une Dame va en visite chez une autre, & que c'est le soir, quatre Pages viennent la recevoir avec de grands flambeaux de cire blanche, & la reconduisent de même, & pendant qu'elle entre dans sa chaise, ils mettent d'ordinaire un genouïil en terre. Cela a quelque chose de plus magnifique que les bougies que l'on porte en France dans des flambeaux.

Il y a des maisons destinées pour mettre les femmes qui ont une mauvaise conduite, comme sont à Paris les Madelonnettes. On les traite avec beaucoup de rigueur, & il n'y a point de jour qu'elles n'ayent le foïet plusieurs fois. Elles en sortent au bout d'un certain temps, pires qu'elles n'y sont entrées,

trées, & ce qu'on leur fait souffrir ne les corrige pas. Elles vivent presque toutes dans un certain quartier de la Ville où les Dames vertueuses ne vont jamais; & lorsque par hazard quelqu'une y passe, elles se mettent après elle, & lui courent sus comme à leur ennemie; & s'il arrive qu'elles soient les plus fortes, elles la maltraitent très-cruellement. A l'égard des Cavaliers, quand ils y passent, ils courent risque d'être mis en pieces. C'est à qui les aura. L'une le tire par le bras, une autre par les pieds, une autre par la tête, & lorsque le Cavalier se fâche, elles se mettent toutes ensemble contre lui, elles le volent & lui prennent jusqu'à ses habits. Ma parente a un Page Italien qui ne sçavoit rien de la coûtume de ces miserables filles; il passa bonnement par leur quartier, en verité elles le dépouillerent comme des voleurs auroient pû faire dans un bois; & il faut en demeturer là; car à qui s'adresser pour la restitution.

La cloche de Barcelonne n'a été que trop veritable dans son mauvais pronostique. Dom Juan se trouva si accablé de son mal le premier de ce mois, que les Medecins en desespererent, & on lui fit entendre qu'il falloit se preparer à la mort. Il reçût cette nouvelle avec une tranquillité & une resignation qui aida bien à persuader ce qu'on croyoit déjà, qu'il avoit quelques secrets déplaisirs qui le mettoient en état de souhaiter plutôt de mourir que de vivre.

Le

Le Roi entroit à tous momens dans sa chambre, & passoit plusieurs heures au chevet de son lit, quelque priere qu'il pût lui faire de ne se pas exposer à gagner la fièvre. Il reçut le Saint Viaique, fit son testament, & écrivit une lettre de quelques lignes à une Dame dont je n'ay pas sçû le nom. Il chargea Dom Antoine Ortis son premier Secretaire, de la porter avec une petite cassette fermée que je vis. Elle étoit de bois de la Chine, assez legere pour croire qu'il n'y avoit dedans que des lettres, & peut-être quelques pierreries. Comme il étoit dangereusement malade, il arriva un Courier qui apporta la nouvelle du mariage du Roi avec Mademoiselle. Et la joye ne s'en répandit pas seulement dans le Palais, toute la Ville la partagea, de sorte qu'il y eut des feux d'artifice & des illuminations pendant trois jours dans tous les quartiers de Madrid. Le Roi qui ne se contenoit pas, courut dans la chambre de Dom Juan; & quoiqu'il fût un peu assoupi, & qu'il eût grand besoin de repos, il l'éveilla pour lui apprendre que la Reine viendroit dans peu, & le pria de ne plus songer qu'à sa guerison afin de lui aider à la bien recevoir. Ah! Sire, lui répondit le Prince, je n'aurai jamais cette consolation; je mourrois content si j'avois eu l'honneur de la voir. Le Roi se prit à pleurer, & lui dit qu'il n'y avoit au monde que l'état où il le voioit qui pût troubler son contentement. On

devoit

devoit faire une course de taureaux, mais la maladie du Prince la fit differer, & le Roi n'auroit pas permis que l'on eût fait des feux d'artifice dans la court du Palais, sans que Dom Juan l'en pria, bien qu'il souffrît un mal de tête horrible. Enfin il mourut le 17. de ce mois beaucoup regretté des uns & peu des autres. C'est la destinée des Princes & des favoris, aussi bien que celle des personnes ordinaires; & comme son credit étoit déjà diminué, & que les Courtisans ne pensoient qu'au retour de la Reine-mere, & à l'arrivée de la nouvelle Reine, c'est une chose surprenante que l'indifference avec laquelle on vit la maladie de Dom Juan & sa mort. On n'en parloit pas même le lendemain, il sembloit qu'il n'eût jamais été au monde. Hé! mon Dieu, ma chere Cousine, cela ne merite-t-il pas un peu de reflexion. Il gouvernoit tous les Royaumes du Roi d'Espagne. On trembloit à son nom. Il avoit fait éloigner la Reine-mere, il avoit chassé le Pere Nitard & Valencuela, qui étoient tous deux favoris. On lui faisoit plus régulièrement la cour qu'au Roi. Je vis vingt-quatre heures après plus de cinquante personnes de la premiere qualité en differens endroits qui ne disoient pas un mot de ce pauvre Prince, & si il y en avoit plusieurs qui lui avoient beaucoup d'obligation. Il est vrai déplus qu'il avoit de grandes qualitez personnelles. Il étoit d'une taille mediocre,

diocre, bien fait de sa personne. Il avoit tous les traits réguliers, les yeux noirs & vifs, les cheveux noirs en quantité & fort longs. Il étoit poli, plein d'esprit & genereux, très brave, bienfaisant & capable des grandes affaires. Il n'ignoroit rien des choses convenables à sa naissance, ni de toutes les Sciences & de tous les Arts. Il écrivoit & parloit fort bien en cinq sortes de Langues, & il en entendoit encore davantage. Il sçavoit parfaitement bien l'Histoire. Il n'y avoit point d'instrumens qu'il ne fit & qu'il ne touchât comme les meilleurs Maîtres. Il travailloit au tour; il forgeoit des armes; il peignoit bien, il prenoit un fort-grand plaisir aux mathématiques: mais ayant pris en main le Gouvernement, il fut obligé de se détacher de toutes ces occupations. Les choses changerent de face en un moment. Il avoit à peine les yeux fermez, que le Roi n'écoutant plus que sa tendresse pour la Reine sa mere, courut à Toledé pour la voir & pour la prier de revenir. Elle y consentit avec autant de joye qu'elle en eut de revoir le Roi. Ils pleurerent assez long-tems en s'embrassant, & nous les vîmes revenir ensemble. Toutes les personnes de qualité allerent au devant de leurs Majestez, & le peuple témoignoit beaucoup de joye. Je m'étendrois davantage sur ce retour, sans que j'en parle dans les Memoires particuliers que j'écris.

Dom Juan demeura trois jours sur son lit
de

de parade, avec les mêmes habits qu'il avoit fait faire pour aller au devant de la jeune Reine. On le porta ensuite à l'Escorial. Le Convoi funebre n'avoit rien de magnifique. Les Officiers de sa maison l'accompagnerent, & quelques amis en petit nombre. On le mit dans le caveau qui est proche du Panthéon, lequel est destiné pour les Princes & les Princesses de la Maison Royale. Car il faut remarquer que l'on n'enterre que les Rois dans le Panthéon, & les Reines qui ont eu des enfans: celles qui n'en ont point eu sont dans ce caveau particulier. Nous devons aller dans peu de jours à l'Escorial, c'est le tems que le Roi y va. Mais il est si occupé de la jeune Reine, qu'il ne songe qu'à s'avancer vers la frontiere pour aller au devant d'elle. Dans tous les endroits où je vais, l'on me fait sonner bien haut qu'elle va être Reine de vingt-deux Roïaumes, Apparamment qu'il y en a onze dans les Indes; car je ne connois que la vieille & la nouvelle Castille, l'Aragon, Valence, Navarre, Murcie, Grenade, Andaloufie, Galice, Leon & les Isles de Majorques. Il y a dans ces lieux des endroits admirables, où il semble que le Ciel veuille répandre ses influences les plus favorables. Il y en a d'autres si steriles que l'on n'y voit ni bleds, ni herbes, ni vignes, ni fruits, ni prez, ni fontaines; & l'on peut dire qu'il y en a plus de ceux-là que des autres. Mais generalement parlant,

l'air

l'air y est bon & sain. Les chaleurs excessives en de certains endroits. Le Froid & les vents insupportables en d'autres, quoique ce soit dans la même saison. On y trouve plusieurs rivières; mais ce qui est de plus singulier, c'est que les plus grosses ne sont pas navigables, particulièrement celle du Tage, du Guadiana, du Minho, du Duero, du Guadalquivir & de l'Ebre; soit les rochers, soit les chûtes d'eaux, les gouffres ou les détours, les bâreaux ne peuvent aller dessus, & c'est une des plus grandes difficultés du commerce, & qui empêche davantage que l'on ne trouve les choses dont on a besoin dans les Villes; car si elles se pouvoient communiquer les unes aux autres, les denrées & les marchandises qui abondent en de certains endroits, & dont on manque dans d'autres, chacun se fourniroit de tout ce dont il a besoin à bon prix, au lieu que le port & les voitures par terre sont d'un si grand coût, qu'il faut se passer de tout ce dont on n'est pas en état de payer trois fois plus qu'il ne vaut.

Entre plusieurs Villes qui dépendent du Roi d'Espagne, on compte, pour la beauté ou pour la richesse, Madrid, Seville, Grenade, Valence, Saragosse, Toledé, Vailladolid, Cordouë, Salamanque, Cadis, Naples, Milan, Messine, Palerme, Cagliari, Bruxelles, Anvers, Gand & Mons. Il y en a quantité d'autres qui ne laissent pas d'être fort considérables, & la plupart des Bourgs
sont

font aussi gros que de petites Villes ; mais on n'y voit point cette multitude de peuple qui fait la force des Rois ; & plusieurs raisons en sont cause. Premièrement , lorsque le Roi Dom Fernand chassa les Mores de l'Espagne , & qu'il établit l'Inquisition , tant par le châtement que l'on a exercé sur les Juifs , que par l'exil , il est mort ou sorti de ce Royaume en peu de tems , plus de neuf cens mil personnes : outre cela les Indes en attirent beaucoup ; les malheureux vont s'y enrichir , & quand ils sont riches , ils y demeurent pour jouir de leur bien & de la beauté du país. On leve des Soldats Espagnols que l'on envoie en garnison dans les autres Villes de l'obéissance du Roi. Ces Soldats se marient & s'établissent dans les lieux où ils se trouvent , sans retourner dans celui où on les a pris. Ajoûtez à cela , que les Espagnoles ont peu d'enfans. Quand elles en ont trois , c'est beaucoup. Les Etrangers ne s'y viennent point établir comme ailleurs , parce qu'on ne les aime pas , & que les Espagnols se tiennent naturellement *recatados* , c'est-à-dire particuliers & resserrez entr'eux , sans se vouloir communiquer avec les autres Nations , pour lesquelles ils ont de l'envie ou du mépris. De maniere qu'ayant examiné toutes les choses qui contribuent à dépeupler les Etats du Roi Catholique , il y a encore lieu d'être surpris d'y trouver autant de monde qu'il y en a.

Il croît peu de bled dans la Castille ; on en fait venir de Sicile , de France & de Flandres. Et comment en viendrait-il , à moins que la Terre n'en voulût produire d'elle-même , comme dans le pays de promesse ? Les Espagnols sont trop paresseux pour se donner la peine de la cultiver ; & comme le moindre Païsan est persuadé qu'il est *Hidalgo* , c'est-à-dire Gentilhomme ; que dans la moindre maisonnette il y a une histoire apocriphe , composée depuis cent ans , qui se laisse pour tout heritage aux enfans & aux neveux du Villageois , & que dans cette histoire fabuleuse ils font tous entrer de l'ancienne Chevalerie , & du merveilleux , disant que leurs trisayeux , Dom Pedro & Dom Juan ont rendu tels & tels services à la Couronne ; ils ne veulent pas déroger à la *gravidad* , ni à la *decendencia*. Voilà comme ils en parlent , & ils souffrent plus aisément la faim & les autres necessitez de la vie , que de travailler , disent-ils , comme des mercenaires ; ce qui n'appartient qu'à des Esclaves : de sorte que l'orgueil , secondé de la paresse , les empêche la plupart d'ensemencer leurs terres , à moins qu'il ne vienne des Etrangers les cultiver : ce qui arrive toujours par une conduite particuliere de la Providence , & par le gain que ces Etrangers , plus laborieux & plus interessés , y trouvent : de sorte qu'un Païsan est assis dans sa chaise , lisant un vieux Roman , pendant que les

au-

autres travaillent pour lui, & tirent tout son argent.

On n'y voit point d'avoine. Le foin y est rare : Les chevaux & les mules mangent de l'orge avec de la paille hachée. Les montagnes sont dans les Royaumes dont je vous ai parlé, d'une hauteur & d'une longueur si prodigieuse, que je ne pense pas qu'il y ait aucun lieu au monde où il y en ait de pareilles. On en trouve de cent lieues de long, qui s'entretiennent comme une chaîne, & qui, sans exagération, sont plus élevées que les nuës. On les nomme *Sierras*, & l'on compte entre celles-là, les montagnes des Pirennées, de Grenade, des Asturies, d'Alcantara, la Sierra Morena, celle de Toleda, Doua, Molina & d'Albanera. Ces montagnes rendent les chemins si difficiles, que l'on n'y peut mener de charrettes, & l'on porte tout sur des mulets, dont la jambe est si sûre, qu'en deux cens lieues de chemin dans des rochers & dans des cailloux continuels, ils ne bronchent pas une seule fois.

On m'a montré des Patentes expédiées au nom du Roi d'Espagne : je n'ai jamais lû tant de Titres : les voici. Il prend la qualité de Roi d'Espagne, de Castille, de Leon, de Navarre, d'Arragon, de Grenade, de Toleda, de Valence, de Galice, de Seville, de Murcia, de Jaën, de Jerusalem, Naples, Sicile, Majorque, Minorque & Sardaigne, des Indes Orientales & Occidentales.

dentales, des Isles & Terre-Ferme de la Mer Oceane, Archiduc d'Autriche, Duc de Bourgogne, de Brabant, de Luxembourg, de Gueldre, de Milan; Comte de Haspurg, de Flandres, de Tirol & de Barcelone: Seigneur de Biscaye & de Molina; Marquis du Saint Empire; Seigneur de Frise, de Saline, d'Utrech, Malines, Overiffel, Groninghen; Grand Seigneur de l'Asie & de l'Afrique. On m'a conté que François Premier s'en mocqua, lors qu'ayant reçû une Lettre de Charles-Quint, rempli de tous ces Titres fastueux, en lui faisant réponse, il n'en prit pas d'autres que Bourgeois de Paris & Seigneur de Gentilly.

On ne pousse pas les Etüdes bien loin ici, & pour peu que l'on sçache, on tire parti de tout, parce que l'esprit joint à un serieux exterior, les empêche de paroître embarrassé de leur propre ignorance. Lors qu'ils parlent, il semble toujourns qu'ils sçavent plus qu'ils ne disent; & lorsqu'ils se taisent, il semble qu'ils soient assez sçavans pour resoudre les questions les plus difficiles: cependant il y a de fameuses Universitez en Espagne, entre lesquelles on compte Saragosse, Barcelone, Salamanque, Alcala, Santiago, Grenade, Seville, Coimbre, Tarragone, Evora, Lisbonne, Madrid, Murcie, Majorque, Tolède, Lerida, Valence & Occa. Il y a peu de grands Predicateurs: il s'en trouve quelques-uns qui sont assez pathétiques; mais
soit

soit que ces Sermons soient bons ou mauvais, les Espagnols qui s'y trouvent s'y frappent la poitrine de tems en tems, avec une ferveur extraordinaire, interrompant le Predicateur par des cris douloureux de componction. Je crois bien qu'il y en entre un peu; mais assurément beaucoup moins qu'ils n'en témoignent. Ils ne quittent point leurs épées, ni pour se Confesser, ni pour Communier. Ils disent qu'ils la portent pour deffendre la Religion; & le matin devant que de la mettre, ils la baisent, & font le signe de la Croix avec. Ils ont une devotion & une confiance très particuliere à la sainte Vierge. Il n'y a presque point d'homme qui n'en porte le Scapulaire, ou quelque Image en broderie qui aura touché quelques-unes de celles que l'on tient miraculeuses; & quoiqu'ils ne menent pas d'ailleurs une vie fort reguliere ils ne laissent par de la prier comme celle qui les protege & les preserve des plus grands maux. Ils sont fort charitables, tant à cause du mérite que l'on s'acquiert par les aumônes, que par l'inclination naturelle qu'ils ont à donner, & la peine effective qu'ils souffrent lorsqu'ils sont obligez, soit par leur pauvreté, soit par quelqu'autre raison, de refuser ce qu'on leur demande: Ils ont encore la bonne qualité de ne point abandonner leurs amis pendant qu'ils sont malades. Leurs soins & leur empressement redoublent dans un tems où l'on a sans doute besoin de com-

pagnie & de consolation : De maniere que des personnes qui ne se voyent point quatre fois en un an, se voyent tous les jours deux ou trois fois, dès qu'ils souffrent & qu'ils se deviennent nécessaires les uns aux autres. Mais lorsque l'on est guéri, on reprend la même forme de vie que l'on tenoit avant que d'être malade.

Dom Frederic de Cardonne, dont je vous parle à present, ma chere Cousine, comme d'un homme de vôtre connoissance, est de retour. Il m'a apporté une Lettre de la belle Marquise de los Rios, qui est toujours une des plus jolies femmes du monde, & qui ne s'ennuye pas dans sa retraite. Il m'a dit aussi des nouvelles de Mr. l'Archevêque de Burgos, dont le mérite est peu commun. Ajoûtant qu'il étoit revenu avec un Gentilhomme Espagnol qui lui avoit conté des choses fort extraordinaires : Entr'autres, que tous les Espagnols qui sont nez le Vendredi Saint, lorsqu'ils passent devant un Cimetiere, & que l'on y a enterré des personnes qui ont été tuées, ou bien que s'ils passent en quelque lieu où il se soit fait un meurtre, encore que celui qu'on a tué en ait été ôté, ils ne laissent pas de le voir tout sanglant, & de la même maniere qu'il étoit lorsqu'il est mort, soit qu'ils l'ayent connu ou non. Ce qui est assurément une chose fort desagréable pour ceux à qui cela arrive ; mais en recompense ils guerissent la peste de leur soufle,

He, & ils ne la prennent point, quoiqu'ils soient avec des pestiferez. Bien des gens, disoit-il, étoient surpris que Philippe IV. portât sa tête si haute, & les yeux levez vers le Ciel, c'est qu'il étoit né le Vendredi Saint & qu'étant encore jeune, il eut plusieurs fois l'apparition de ces personnes qui avoient été tuées; de maniere qu'en ayant été effrayé, il avoit pris l'habitude de baisser très-rarement la tête. Mais, dis-je à Dom Frederic, parloit-il serieusement, & comme d'une chose que tout le monde sçait sans la mettre en doute? Dom Fernand de Toledé entra dans ma chambre, comme je disois qu'il falloit le demander à quelqu'un digne de foi; il le lui demanda, il m'assûra qu'il en avoit toujours entendu parler de cette maniere; mais qu'il n'en voudroit pas être caution. On dit encore, continuait-il, qu'il y a de certaines gens qui tuënt un chien enragé en soufflant sur lui, & que ceux-là ont la vertu de se mettre dans le feu sans brûler. Cependant je n'en ai point vû qui ayent voulu s'y fier. Ils disent pour raison qu'ils le pourroient bien faire; mais qu'il y auroit trop de vanité à vouloir se distinguer des autres hommes, par des faveurs du Ciel si particulieres. Pour moi, dis-je en riant, je crois que ces personnes-là ont plus de prudence que d'humilité: elles craignent, avec raison, la morsure du chien, & la chaleur d'un brasier. Je n'en suis pas moins persuadé que vous, Madame,

me, reprit Dom Frederic, je n'ajoute guères de foi aux choses surnaturelles. Je ne prétens pas vous les faire croire, dit Dom Fernand, quoique je ne trouve rien de plus extraordinaire en ceci, qu'en mil prodiges que l'on voit tous les jours. Trouvez-vous, par exemple, qu'il y ait moins lieu de s'étonner de ce Lac qui est proche de Guadalajara en Andalouſie, lequel pronostique les tempêtes prochaines, par des mugiffemens horribles que l'on entend à plus de vingt mil pas? Que dites vous de cet autre Lac que l'on trouve sur le ſommet de la montagne de Clavijo dans le Comté de Rouſſillon, proche de Perpignan? il est extrêmement profond, il y a des poiffons d'une grandeur & d'une forme monſtruelle, & lors qu'on y jette une pierre, l'on en voit ſortir, avec grand bruit, des vapeurs qui s'élevent en l'air, qui ſe convertiſſent en nuées, qui produiſent des tempêtes horribles, avec des éclairs, des tonnerres & de la grêle. N'est-il pas vrai encore, continua-t-il, en s'adreſſant à Dom Frederic, que proche le Château de Garcimanos, dans une caverne que l'on nomme la Judée, joignant le pont de Talayredas, on voit une fontaine dont l'eau ſe gele en tombant, & s'endurcit de maniere, qu'il s'en fait une pierre, que l'on ne caſſe qu'avec beaucoup de peine, & qui ſert à bâtir les plus belles maiſons de ce païs-là? Vous avez bien des exemples, dit Dom Frederic, & ſi vous voulez,

lez, je vais vous en fournir quelques autres qui vous serviront au besoin. Souvenez-vous de la montagne de Monrayo en Arragon : si les brebis y paissent avant que le Soleil soit levé, elles meurent, si elles sont malades, & qu'elles y paissent après qu'il est levé elles guerissent. Noubliez pas non plus cette fontaine de l'Isle de Cadis, qui sèche lorsque la Mer est haute, & qui coule quand la Mer est basse. Vous ne lerez pas le seul, dis-je en l'interrompant, qui secondera Dom Fernand dans son entreprise; je veux bien lui dire, que dans cette même Isle de Cadis, il y a une plante qui se fane au moment que le Soleil paroît, & qui reverdit lorsque la nuit vient. Ah! la jolie plante, s'écria Dom Fernand en riant! Je ne veux qu'elle pour me vanger de toutes les railleries que vous me faites depuis une heure. Je vous declare une guerre ouverte sur cette plante, & si vous ne la faites venir de Cadis, je sçai bien ce que j'en croirai. L'enjouement de ce Cavalier nous fit passer une fort agréable soirée: mais nous fûmes interrompus par ma parente, qui revenoit de la Ville, & qui avoit passé une partie du jour chez son Avocat qui étoit à l'extrémité. Il est fort vieux & très habile homme dans sa profession. Elle nous conta que tous les enfans étoient autour de son lit, & que la seule chose qu'il leur recommanda, ce fut de garder la gravité, puis en les benissant, il leur dit: Quel plus grand bien puis-

je vous souhaiter, mes chers enfans, si non de passer vôtre vie à Madrid, & de ne quitter ce Paradis terrestre que pour aller au Ciel. Cela peut faire voir, continuant-elle, la prévention que les Espagnols ont sur Madrid, & sur la felicité dont on jouit dans cette Cour. Pour moi, dis-je en l'interrompant, je suis persuadée qu'il entre beaucoup de vanité dans le goût qu'ils ont pour leur patrie; & dans le fonds ils ont trop d'esprit pour ne pas connoître qu'il est bien des pais plus agréables. N'est-il pas vrai, dis-je, en m'adressant à Dom Ferdinand, que si vous ne parlez pas comme moi, vous pensez de même? Ce que je pense, dit-il en riant, ne porte point de consequence pour les autres; car depuis mon retour, tout le monde me reproche que je ne suis plus Espagnol: & il est certain que l'on est si infatué des délices & des charmes de Madrid, que pour n'avoir pas lieu de le quitter en aucun tems de l'année, personne ne s'est avisé de faire bâtir de jolies maisons à la campagne pour s'y retirer quelquefois; de maniere que tous les environs de la Ville qui devroient être remplis de beaux jardins & de Châteaux magnifiques, sont semblables à des petits deserts, & cela est cause aussi que l'Eté comme l'Hyver, la Ville est toujours également peuplée. Ma parente dit là-dessus, qu'elle vouloit me mener à l'Escorial, & que la partie étoit faite avec les Marquises de Palacios & de la

Rosa, pour y aller dans deux jours. Madame votre mere vous en a mis, ajoûta-t-elle, en parlant à Dom Fernand, & moi j'en ai mis Dom Frederic. Ils lui dirent l'un & l'autre, que ce seroit avec beaucoup de joye qu'ils feroient ce petit voyage. En effet nous allâmes le lendemain chez la Reine-mere lui baiser les mains, & lui demander ses ordres pour l'Escorial. C'est l'ordinaire, quand on sort de Madrid, de voir la Reine auparavant. Nous ne l'avions par vûë depuis son retour. Elle paroissoit plus gaye qu'à Toledé: elle nous dit qu'elle ne pensoit pas revenir si-tôt à Madrid, & qu'il lui sembloit à present qu'elle n'en étoit jamais sortie. On lui amena une géante qui venoit des Indes: dès qu'elle la vit, elle la fit retirer, parce qu'elle lui faisoit peur. Ses Dames voulurent faire danser ce colosse qui tenoit sur chacune de ses mains, en dansant, deux naines qui jouïoient des castagnettes & du tambour de Basque. Tout cela étoit d'une laideur achevée. Ma parente remarqua dans l'Appartement de la Reine-mere, beaucoup de choses qui venoient de Dom Juan: entr'autres une pendule admirable, toute garnie de diamans. Il l'a faite en partie son heritiere, apparemment que ç'a été pour lui témoigner son regret de l'avoir tant tourmentée.

La partie de l'Escorial s'est faite avec tous les agrémens possibles. L'envie de vous en entretenir m'a empêchée de vous envoyer

ma Lettre, que j'avois commencée avant que d'y aller. Les mêmes Dames qui vinrent à Aranjues & à Toledé, ont été bien aises de profiter de la belle saison pour se promener un peu, & nous fûmes d'abord au Pardo, qui est une Maison Royale. Le bâtiment en est assez beau comme tous les autres d'Espagne : c'est-à dire, un quarré de quatre corps de logis, separez par de grandes galeries de communication, lesquelles sont soutenuës par des colonnes. Les meubles n'y sont pas magnifiques, mais il y a de bons Tableaux, entr'autres, ceux de tous les Rois d'Espagne habillez d'une maniere singuliere.

On nous montra un petit cabinet que le feu Roi appelloit son favori, parce qu'il y voyoit quelquefois ses maîtresses ; & ce Prince si froid & si serieux en apparence, que l'on ne le voyoit jamais rire, étoit en effet le plus galant & le plus tendre de tous les hommes. Il y a là un grand jardin assez bien entretenu, & un parc d'une étendue considerable, où le Roi va souvent à la Chasse. Nous fûmes ensuite à un Convent de Capucins, qui est au sommet d'une montagne. C'est un lieu d'une grande devotion, à cause d'un Crucifix détaché de sa Croix, qui fait souvent des miracles. Après y avoir fait nos prieres, nous descendîmes de l'autre côté de la montagne, dans un Hermitage où il y avoit un reclus qui ne voulut ni nous voir ni nous parler ; mais il jetta un billet par sa petite grille, dans lequel

quel nous trouvâmes écrit qu'il nous recommanderoit à Dieu. Nous étions toutes extrêmement lasses, car il avoit falu monter la montagne à pied, & il faisoit très-chaud. Nous apperçûmes dans le fonds du valon une petite maisonnette au bord d'un ruisseau qui couloit entre des saules. Nous tournâmes de ce côté-là, & nous en étions encore assez loin, lorsque nous vîmes une femme & un homme fort propres qui se leverent brusquement du pied d'un arbre où ils étoient assis, & entrèrent dans cette maison dont ils fermerent la porte avec la même diligence, que s'ils nous avoient pris pour des voleurs. Mais c'étoit sans doute la crainte d'être reconnus, qui leur faisoit prendre cette précaution. Nous vinsmes dans le lieu qu'ils venoient de quitter, & nous étant assis sur l'herbe, nous mangeâmes des fruits que nous avions fait apporter. C'étoit si proche de la petite maison, que l'on pouvoit nous voir des fenêtres. Il en sortit une paysanne fort jolie, qui vint à nous, tenant une petite corbeille de joncmarin; elle se mit à genoux devant nous, & nous demanda des fruits de nôtre collation pour une personne qui étoit grosse, & qui mourroit si nous lui en refusions. Aussitôt nous lui envoyâmes les plus beaux. Un moment après, la jeune fille revint avec une tabatiere d'or, & nous dit que la Señora de la casita, c'est-à-dire, la Dame de la petite maison, nous prioit de prendre

de son tabac, en reconnoissance de la grace que nous lui avions faite. C'est la mode ici de presenter du tabac, quand on veut témoigner de l'amitié. Nous demeurâmes si long-tems au bord de l'eau, que nous fîmes resolution de n'aller pas plus loin que la Carçuela, qui est encore une Maison du Roi, moins belle que le Pardo, & tellement negligée, que l'on n'y trouve rien de recommandable que les eaux. Nous y couchâmes assez mal, quoique ce fût dans les lits mêmes de sa Majesté, & nous ne fîmes jamais mieux que d'y porter tout ce qu'il falloit pour nôtre souper. Nous entrâmes ensuite dans les jardins qui sont en mauvais ordre. Les fontaines jettent jour & nuit. Les eaux y sont si belles & si abondantes, que pour peu qu'on le voulust, il n'y auroit pas de lieu au monde plus propre à faire un sejour agréable. Ce n'est pas la coutume en ce país depuis le Roi jusqu'aux particuliers, d'entretenir plusieurs maisons de campagne. Ils les laissent perir faute d'y faire quelques petites reparations. Nos lits étoient si mauvais, que nous n'eûmes pas de peine à les quitter le lendemain de bonne heure, afin d'aller à l'Ecurial. Nous passâmes par Monareco, où commencent les bois, & un peu plus loin le parc du Couvent de l'Ecurial; car c'en est un en effet que Philippe II. a bâti dans les montagnes pour y trouver plus aisément la pierre dont il avoit besoin. Il en a fallu une quantité si

pro-

prodigieuse, que l'on ne peut le comprendre sans le voir, & c'est un des grands bâtimens que nous ayons en Europe. Nous y arrivâmes par une très-longue allée d'ormes, plantée de quatre rangs d'arbres. Le portail est magnifique, orné de plusieurs colonnes de marbre, élevées les unes au dessus des autres, jusques à une figure de saint Laurent qui est au haut. Les Armes du Roi sont là gravées sur une pierre de foudre que l'on apporta d'Arabie, & il coûta soixante mil écus pour les faire graver dessus. Il est aisé de croire qu'ayant fait une dépense si considérable, pour une chose si peu nécessaire, l'on n'a pas épargné celles qui pouvoient être utiles pour contribuër à la beauté de ce lieu. C'est un grand bâtiment carré; mais par de-là le carré on trouve une longueur qui sert aux bâtimens de l'entrée, & représente, en cette sorte, un gril qui servit au supplice de saint Laurent, Patron du Monastere. L'ordre est Dorique & fort simple. Le carré se divise par le milieu, & une des divisions qui regarde l'Ordre se partage de chaque côté en quatre autres moins quarrés, qui sont quatre Cloîtres bâtis selon l'ordre Dorique: qui en voit un, voit tous les autres. Le bâtiment n'a rien de surprenant, ni dans le dessein, ni dans l'Architecture. Ce qu'il y a de beau, est la masse du bâtiment, qui est de trois cens quatre-vingts pas d'un homme en carré. Car outre ces quatre Cloîtres,

dont j'ai parlé, l'autre partie du quarré, subdivisée en deux, forme deux autres bâtimens. L'un est le quartier du Roi, & l'autre est le College; parce qu'il y a là-dedans quantité de pensionnaires, auxquels le Roi donne pension pour étudier. Les Religieux qui l'habitent sont Hieronimites. Cét Ordre est inconnu en France, & il a été aboli en Italie, parce qu'un Hieronimite attenta à Milan sur la vie de saint Charles Borromée: mais il ne le blessa point, encore qu'il eût tiré sur lui, & que les balles eussent percé tous ses habits Pontificaux. Cét Ordre ne laisse pas d'être ici en grand credit. Il y a trois cens Religieux dans le Convent de l'Escorial. Ils vivent à peu près comme les Chartreux: Ils parlent peu, prient beaucoup; & les femmes n'entrent point dans leur Eglise. Outre cela, ils doivent étudier & prêcher.

Ce qui rend encore ce bâtiment considerable, c'est la nature de la pierre que l'on y a employée. On l'a tirée des carrieres voisines. Sa couleur est grisâtre. Elle résiste à toutes les injures de l'air. Elle ne se salit point, & conserve toujours la couleur qu'elle a apportée à sa naissance. Philippe II. fut vingt-deux ans à le bâtir; il en jouit treize; & y mourut. Cet édifice lui coûta six millions d'or. Philippe IV. y ajouta le Panthéon, c'est à dire un Mausolée à la façon du Panthéon de Rome, pratiqué sous le grand Autel de l'Eglise, tout de marbre,

de

de jaspe & de porphire, où sont enchassez dans les murailles vingt-six tombeaux magnifiques. On descend par un degré de jaspe. Je me figurois entrer dans quelqu'un de ces lieux enchantez dont parlent les Romains & les Livres de Chevalerie. Le Tabernacle, l'architecture de la table d'Autel, les degrés par où on y monte, le Ciboire fait d'une seule pierre d'agate, sont autant de miracles. Les richesses en pierreries & en or, ne sont pas croïables. Une seule armoire de Reliques (car il y en a quatre dans quatre Chapelles de l'Eglise) surpasse de beaucoup le trésor de S. Marc de Venise. Les ornemens de l'Eglise sont brodez de perles & de pierreries. Les Calices & les Vases sont de pierres precieuses. Les Chandeliers & les Lampes de pur or. Il y a quarante Chapelles & autant d'Autels, où l'on met tous les jours quarante divers paremens. Le devant du grand Autel est composé de quatre ordres de colonnes de jaspe, & l'on monte à l'Autel par dix-sept marches de porphire. Le Tabernacle est enrichi de plusieurs colonnes d'agate, & de plusieurs belles figures de métal & de cristal de roche. On ne voit au Tabernacle qu'or, lapis & pierreries si transparentes, que l'on voit au travers le St. Sacrement. Il est dans un vaisseau d'agate. On estime ce Tabernacle un million d'écus. Il y a sept chœurs d'Orgues. Les chaires du Chœur sont de bois rare; il vient des Indes, ad-

mirablement bien travaillé sur le modele de celles de S. Dominique de Bologne. Les Cloîtres du Monastere sont parfaitement beaux. Il y a au milieu un jardin de fleurs ; & une Chapelle ouverte des quatre côtez , dont la voûte est soutenüe de colonnes de porphyre , entre lesquelles il y a des niches où sont les quatre Evangelistes avec l'Ange & les animaux de marbre blanc plus hauts que nature , qui jettent des torrens d'eau dans des bassins de marbre. La Chapelle est voûtée d'une fort belle architecture , pavée de marbre blanc & noir. Il y a plusieurs tableaux d'un prix inestimable , & dans le Chapitre qui est très-grand , outre des Tableaux excellens , on y voit deux bas reliefs d'agate , chacun d'un pied & demi , qui sont hors de prix. Pour l'Eglise , elle n'a rien d'extraordinaire dans sa structure. Elle est plus grande , mais de la façon de celle des Jesuïtes de la ruë Saint Antoine , excepté qu'elle est comme la maison d'ordre Dorique. Bramante fameux Architecte d'Italie , donna le dessein de l'Escorial. Les Appartemens du Roi & de la Reine n'ont rien de fort magnifique. Mais Philippe II. regardoit cette maison comme un lieu d'oraison & de retraite ; & ce qu'il a voulu embellir davantage , c'est l'Eglise & la Biblioteque. Le Titien fameux Peintre , & plusieurs autres encore , ont épuisé leur Art pour bien peindre les cinq galleries de la Biblioteque. Elles sont
admi-

admirables tant par les peintures que par cent mil volumes, sans compter les originaux manuscrits de plusieurs Saints Peres & Docteurs de l'Eglise, qui sont tous fort bien reliez & dorez. Vous jugerez aisément de la grandeur de l'Escorial, quand je vous aurai dit qu'il y a dix-sept Cloîtres, vingt deux courts, onze mil fenêtrés, plus de huit cens colonnes, & un nombre infini de salles & de chambres. Peu après la mort de Philippe III. on ôta aux Religieux de l'Escorial, une Terre que le feu Roi leur avoit donnée, nommée *Campillo*, qui vaut dix huit mil écus de rente, & cela en vertu de la clause de son testament, par laquelle il revoquoit les dons immenses qu'il avoit faits pendant sa vie.

Le Duc de Bragance étant à la Cour de Philippe II. le Roi voulut qu'on le menât à l'Escorial pour voir ce superbe édifice. Et comme celui qui avoit charge de le montrer lui eut dit qu'il avoit été bâti pour accomplir le vœu qu'avoit fait Philippe II. à la bataille de St. Quentin; le Duc repartit fort spirituellement: *Celui qui faisoit un si grand vœu devoit avoir grand peur.* En vous parlant de Philippe II. je me souviens qu'on m'a dit que Charles Quint lui recommanda de conserver les trois clefs d'Espagne. C'étoit la Goulette en Afrique, Flesingue en Zelande, & Cadix en Espagne. Les Turcs ont pris la Goulette. Les Hollandois Flesingue. Les Anglois Cadix.

Mais

Mais le Roi d'Espagne n'a pas été long-tems sans recouvrer cette dernière Place.

L'Escorial est bâti sur la pente de quelques rochers dans un lieu désert, stérile, environné de montagnes. Le Village est au bas, où il y a peu de maisons. Il y fait presque toujours froid. C'est une chose prodigieuse que l'étendue des jardins & du parc. On y trouve des bois, des plaines, une grande maison au milieu où logent les Gardes chasse. Tout y est rempli de bêtes sauvages & de gibier. Après avoir vû un lieu si digne de nôtre admiration, nous en partîmes tous ensemble, & comme nous avions passé par les Maisons Royales du *Pardo* & de la *Carçuela*, nous revînmes par les montagnes, dont le chemin est plus court, mais plus difficile. Nous passâmes par Colmenar, & cotroyant la petite rivière de *Guadarama*, nous nous rendîmes par *Rozas* & *Aravaca* à Madrid, où nous apprîmes que la Maison de la Reine alloit partir pour l'aller attendre sur la frontière. Nous fûmes aussi-tôt au Palais pour dire adieu à la Duchesse de Terranova & aux autres Dames. Le Roi les avoit toutes fait monter à cheval pour voir de quelle manière elles seroient le jour de l'entrée. Les portes & les jardins étoient soigneusement gardez à cause de cela, & il ne falloit pas qu'aucun homme y entrât. Les jeunes Dames du Palais avoient assez bonne grace; mais, bon Dieu! quelles figures que la Duchesse de Terra-

Terranova & Doña Maria d'Alarcon, Gouvernantes des Filles de la Reine. Elles étoient chacune sur une mule toute frisée & ferrée d'argent avec une grande housse de velours noir, semblable à celles que les Medecins mettent sur leurs chevaux à Paris. Ces Dames vêtues en veuves, dont je vous ai fait la description, fort vieilles, très-laides, l'air severe & imperieux, avoient un grand chapeau rattaché avec des cordons sous le menton; & vingt Gentilshommes qui étoient à pied autour d'elles, les tenoient de peur qu'elles ne se laissassent tomber. Elles n'eussent jamais souffert qu'ils les eussent touchées ainsi, sans qu'elles apprehendoient de se casser le cou. Car vous sçavez, ma chere Cousine, qu'encore que les Dames ayent deux Escuyers, & qu'ils aillent avec elles par tout où elles vont, ils ne leur donnent jamais la main. Ils marchent à leurs côtez & leur presentent les coudes enveloppez dans leurs manteaux, ce qui fait paroître leurs bras monstrueusement gros. Les Dames n'en approchent point; mais bien davantage; si la Reine en marchant venoit à tomber, & qu'elle n'eût pas les Dames auprès d'elle pour la relever, quand il y auroit cent Gentilshommes, elle prendroit la peine de se relever toute seule, ou de rester par terre tout le jour, plutôt qu'on osât la relever.

Nous passâmes une partie de l'après midi à voir ces Dames: l'équipage qu'elles
ont

210 RELAT. DU VOYAGE

ont mené est fort magnifique, mais médiocrement bien entendu. La Duchesse de Terra-nova seule a six litieres de velours de différentes couleurs en broderie, & quarante mulets dont les houffes sont aussi riches que j'en aie jamais vû. Vous n'aurez pas de mes nouvelles, ma chere Cousine, que la Reine ne soit ici. Pendant que le Roi ira au devant d'elle, & que toute la Cour va s'absenter, ma parente veut aller en Andalousie où elle a quelques affaires. Je pourrai vous envoyer une petite relation de nôtre voyage, si vous m'affûrez que ce soit un plaisir pour vous. Je vous embrasse de tout mon cœur.

Ce 30. Septembre.





QUINZIE' ME

L E T T R E.

Toute la Cour est de retour, & vous verrez dans mes Memoires, ma chere Cousine, les particularitez du voyage de la Reine. Je la vis arriver avec le Roy dans un même Carosse, dont les rideaux étoient tout ouverts. Elle étoit vêtue à l'Espagnole, & je ne la trouvai pas moins bien dans cet habit, que dans le sien à la Francoise: Mais le Roi s'étoit habillé à la *Schomberg*; c'est l'habit de campagne des Espagnols, & c'est être vêtu presque à la Francoise. J'ai entendu raconter la surprise de la Reine, lorsqu'elle eut l'honneur de le voir la première fois. Il avoit un Just'au-corps fort court & fort large, de bouracan gris, des chausses de velours, des bas de *pelo* (c'est de la soye écrue que l'on travaille si lâche, que l'on voit la chaussette au travers, cela est fin comme les cheveux, & le Roy veut les chauffer tout d'un coup.

coup, bien qu'ils soient fort justes, de sorte qu'il en rompt quelquefois jusqu'à vingt paires. Il avoit une fort belle cravatte que la Reine lui avoit envoyée; mais elle étoit attachée un peu trop lâche.

Ses cheveux étoient derrière les oreilles, & il portoit un chapeau gris blanc. Ils firent tout le voyage, qui étoit assez long, tête à tête dans un grand carrosse, ne pouvant guère se faire entendre que par quelques actions; car le Roi ne sçait point du tout le François, & la Reine parloit peu la Langue Espagnole. En arrivant à Madrid, ils allerent entendre le *Te Deum* à Nôtre-Dame d'*Atocha*, suivis de toutes les personnes de qualité, & de tout le peuple, qui poussoit de grands cris de joye. Ensuite leurs Majestez furent au Buen Retiro, parce que les appartemens du Palais n'étoient pas encore preparez, & qu'il falloit que la Reine attendît le tems de son entrée pour y aller demeurer. Ce tems a dû lui paroître bien long, car elle ne voyoit personne que la *Camarera mayor* & ses Dames. On lui fait mener une vie si contrainte, qu'il faut avoir l'esprit & toute la douceur qu'elle a, pour la supporter: Elle n'a pas même la liberté de voir l'Ambassadeur de France; enfin c'est une gêne continuëlle. Cependant toutes les Dames Espagnoles l'aiment chèrement, & la plaignent entr'elles.

J'étois il y a quelque tems chez la Comtesse

resse de Villambrosa avec grande compagnie. La Marquise de la Fuente y vint, & comme elles sont fort superstitieuses en ce pais-ci, elle leur dit toute effraïée, qu'elle s'étoit trouvée chez la Reine, qui se regardant dans un grand miroir avoit appuyé sa main dessus, le touchant fort légèrement, & que la glace s'étoit fendue depuis le haut jusqu'en bas; que la Reine avoit regardé cela sans s'en émouvoir, & qu'elle avoit même ri de la consternation de toutes les Dames qui étoient auprès d'elle, leur disant qu'il y avoit de la foiblesse à s'arrêter sur des choses qui pouvoient avoir des causes naturelles. Elles raisonnerent long-tems là-dessus, & dirent en soupirant, que leur Reine ne vivroit pas long-tems.

Elle nous dit aussi, que la Reine avoit été bien plus émûe de l'incivilité de la *Camarera mayor*, qui voyant quelques-uns de ses cheveux mal arrangez sur son front, avoit craché dans ses mains pour les unir; surquoy la Reine lui avoit arrêté le bras, disant d'un air de Souveraine, que la meilleure essence n'y étoit pas trop bonne, & prenant son mouchoir, qu'elle s'étoit long-tems frotté les cheveux à l'endroit où cette vieille les avoit si mal proprement mouillés. Il n'est pas extraordinaire de se mouiller la tête pour se polir & s'unir les cheveux. La première fois que je me suis coëffée à l'Espagnole, une des femmes

mes de ma Parente entreprit ce beau chef-d'œuvre, elle fut trois heures à me tirail-
ler la tête & voyant que mes cheveux
étoient toujours naturellement frisez,
sans m'en rien dire trempa deux grosses
éponges dans un bassin plein d'eau, & el-
le me baptisa si bien, que j'en fus enrhû-
mée plus d'un mois.

Mais pour en revenir à la Reine, c'est
une chose digne de pitié, que le procédé
qu'a cette vieille *Camarena* avec elle. Je
sçai qu'elle ne souffre pas qu'elle ait un seul
cheveu frisé, ni qu'elle approche des fenê-
tres de sa chambre, ni qu'elle parle à
personne: Cependant le Roi aime la Reine
de tout son cœur; il mange ordinairement
avec elle, & sans aucune cérémonie: De
sorte que fort souvent, quand les Filles
d'honneur mettent le couvert, le Roi &
la Reine leur aident pour se divertir; l'un
apporte la nappe, & l'autre les serviettes:
La Reine se fait accommoder à manger à
la maniere de France, & le Roi à cel-
le d'Espagne. C'est une cuisiniere qui ap-
prête tout ce qui est pour sa bouche: la Rei-
ne tâche de l'accôûtumer aux ragoûts qu'on
lui sert, mais il n'en veut point. Ne croyez
pas au reste que leurs Majestez soient en-
vironnées de personnes de la Cour, quand
elles dînent; il y a tout au plus quelques
Dames du Palais, des menins, quantité
de naines & de nains.

La Reine fit son entrée le 13. de Janvier.

Après

Après que toutes les avenues du grand chemin qui conduit au Bien-Retiro, furent fermées, & défenses faites aux Carosses d'y entrer, on fit construire un Arc de triomphe où étoit le portrait de la Reine. Cette porte étoit ornée de divers festons de peintures & d'emblèmes: Elle avoit été mise sur le chemin par où la Reine devoit passer pour entrer à Madrid, & pour y arriver. Il y avoit des deux côtez une espece de galerie avec des enfoncemens, dans lesquels étoient les Armes des divers Royaumes de la domination d'Espagne, attachées les unes aux autres par des colonnes qui soutenoient des statuës dorées, lesquelles présentoient chacune des couronnes & des inscriptions qui se raportoient à ces Royaumes.

Cette galerie étoit continuée jusqu'à la porte triomphale du grand chemin, qui étoit très-riche, & ornée de diverses statuës; & quatre belles & jeunes Filles vêtues en Nymphes y attendoient la Reine, tenant des fleurs dans des corbeilles pour en faire une jonchée à son passage. A peine avoit on passé cette porte, que l'on découvroit la seconde; & ainsi on les voyoit toutes de fort loin les unes après les autres. Celle-ci étoit ornée du Conseil du Roi, de celui de l'Inquisition, des Conseils des Indes, d'Arragon, d'Etat, d'Italie, de Flandre, & d'autres lieux, sous la figure d'autant de statuës dorées. Celle de la Justice étoit
plus

plus élevée que les autres. On trouvoit un peu plus loin le siecle d'or accompagné de la Loi, de la Recompense, de la Protection & du Châtiment. Le Temple de la Foi étoit représenté dans un Tableau, l'Honneur & la Fidelité en ouvroient la porte, & la Joye en sortoit pour aller recevoir la nouvelle Reine. On voyoit encore un Tableau qui representoit l'accueil que fit Salomon à la Reine de Saba, & Debora dans un autre qui donnoit des Loix à son Peuple. Il y avoit aussi les statuës de Cerés, Astrée, l'Union, la Vertu, la Vie, la Seureté, le Temps, la Terre, la Tranquillité, la Paix, la Grandeur, le Repos, Themis, & la Liberalité. Parmi diverses peintures je remarquai Enée lorsqu'il voulut descendre aux Enfers: Cerbere attaché par la Sibyle; les Champs Elisées où Anchise fit voir à son fils ceux qui viendroient après lui de sa posterité. Le reste étoit rempli d'un nombre innombrable de hieroglyphes. La Reine s'arrêta vers la troisième porte à un fort beau parterre qui étoit dans son chemin, avec des cascades, des grottes, des fontaines & des statuës de marbre blanc. Rien n'étoit plus agreable que ce Jardin. C'étoit les Religieux de S. Francois de Paule qui l'avoient fait. La quatrième porte étoit au milieu de la Place appelée *del Sol*: Elle n'étoit pas moins brillante que les autres, d'or & de peintures, de statuës & de devises.

La ruë des Pelletiers étoit remplie d'Animaux, dont les peaux étoient si bien accommodées, qu'il n'y avoit personne qui n'eût crû que c'étoit des Tigres, des Lions, des Ours & des Pantheres en vie. La cinquième porte, qui étoit celle de Guadajara, avoit ses beautez particulieres, & ensuite la Reine entra dans la ruë des Orfévres. Elle étoit bordée de grands Anges d'argent pur. On y voyoit plusieurs boucliers d'or, & sur lesquels étoient les noms du Roi & de la Reine, avec leurs armes formées de perles, de rubis, de diamans, d'émeraudes & d'autres pierreries si belles & si riches, que les connoisseurs disent qu'il y en avoit pour plus de douze millions. On voyoit un Amphitéâtre dans la *Plaçamayor*, chargé de statuës, & orné de peintures. La dernière porte étoit proche de-là. Au milieu de la première face du Palais de la Reine-Mere, on voyoit Apollon, toutes les Muses, le portrait du Roi & de la Reine à cheval, & plusieurs autres choses que je n'ai pas assez bien remarquées pour vous en parler. La cour du Palais étoit entourée de jeunes hommes & de jeunes filles, qui representoient les fleuves & les rivières d'Espagne. Ils étoient couronnez de roseaux & de lys d'étang, avec des vases renversez, & le reste de leurs habits étoit convenable. Ils vinrent complimenter la Reine en Latin & en Espagnol. Deux châteaux de feux d'artifice

218 RELAT. DU VOYAGE

étoient aussi élevez dans cette court. Tout le Palais étoit rendu des plus belles Tapisseries de la Couronne; & il n'y a guère de lieu au monde où l'on en voye de plus belles. Deux chars remplis de Musiciens, alloient devant sa Majesté.

Les Magistrats de la Ville étoient fortis du lieu de leur assemblée en habits de cérémonie. C'étoient des robes de brocard brodées d'or, des petits chapeaux retrouffez chargez de plumes, & ils étoient montez sur de très beaux chevaux. Ils vinrent presenter les clefs de la Ville à la Reine, & la recevoir sous un dais. Le Roi & la Reine-Mere allèrent dans un Carosse tout ouvert, afin que le peuple pût les voir, chez la Comtesse d'Ognate; où ils virent arriver la Reine.

Six Trompettes en habits blancs & rouges, accompagnez des Timbales de la Ville, montez sur de beaux chevaux, dont les houffes étoient de velours noir, marchoit devant l'Alcade de la Cour. Les Chevaliers des trois Ordres militaires, qui sont S. Jacques, Calatrava & Alcantara, suivoient avec des manteaux tous brodez d'or, & leurs chapeaux couverts de plumes. On voyoit après eux les *Titulados* de Castille, & les Officiers de la Maison du Roi. Ils avoient des bottes blanches, & il n'y en avoit guère qui ne fussent Grands d'Espagne. Leurs chapeaux étoient garnis de diamans & de perles, & leur ma-

gni-

gnificence paroïſſoit en tout. Leurs chevaux étoient admirables ; chacun avoit un grand nombre de livrées , & les habits des laquais étoient de brocards d'or & d'argent, mêlé de couleur ; ce qui faisoit un fort bel effet.

La Reine étoit montée sur un beau Cheval d'Andalousie , que le Marquis de Villa-Mayna son premier Ecuyer conduisoit par le frein. Son habit étoit si couvert de broderie que l'on n'en voyoit pas l'étoffe : Elle avoit un chapeau garni de quelques plumes , avec la perle appelée la *Peregrina* , qui est aussi grosse qu'une petite poire , & d'une valeur inestimable. Ses cheveux étoient tous épars sur ses épaules , & de travers sur son front ; sa gorge un peu découverte , & un petit vertugadin. Elle avoit au doigt le grand diamant du Roi , que l'on prétend être un des plus beaux qui soit en Europe ; mais la bonne grace de la Reine , & ses charmes brilloient bien plus que toutes les pierreries dont elle étoit parée. Derrière elle , & hors du Dais , marchoit la Duchesse de Terra Nova vêtue en Dueña , & Dona Laura Maria de Alarcon Gouvernante des Filles de la Reine : Elles étoient chacune sur une mule. Immédiatement après elles , les Filles de la Reine au nombre de huit , toutes couvertes de diamans & de broderie , paroïſſoient montées sur de beaux Chevaux , & à côté de chacune il y avoit deux hommes de la Cour. Les Carosses

de la Reine alloient ensuite, & la Garde de la *Lancilla* fermoit la marche. Elle s'arrêta devant la maison de la Comtesse d'Ognate, pour saluer le Roi & la Reine Mere: Elle vint descendre à Sainte Marie, où le Cardinal Portocarero Archevêque de Toledé, l'attendoit; & le *Te Deum* commença aussitôt. Dès qu'il fut fini, elle remonta à cheval pour aller au Palais: Elle y fut reçuë par le Roi & la Reine-Mere; le Roi lui aida à descendre de cheval, & la Reine-Mere la prenant par la main, la conduisit à son appartement, où toutes les Dames l'attendoient, & se jetterent à ses pieds pour lui baiser respectueusement la main.

Pendant que je suis sur le chapitre du Palais, je dois vous dire, ma chere Cousine, que j'ai appris qu'il y a de certaines règles établies chez le Roi, que l'on suit depuis plus d'un siècle, sans s'en éloigner en aucune maniere. On les appelle les étiquettes du Palais. Elles portent que les Reines d'Espagne se coucheront à dix heures l'Eté, & à neuf l'Hyver. Au commencement que la Reine fut arrivée, elle ne faisoit point de reflexion à l'heure marquée, & il lui sembloit que celle de son coucher devoit être réglée par l'envie qu'elle auroit de dormir; mais aussi il arrivoit souvent, qu'elle soupoit encore, que sans lui rien dire, ses femmes commençoient à la décoëffer; d'autres la déchaussoient par-dessous la table, & on la faisoit coucher d'une vitesse qui la surprenoit fort.

Les

Les Rois d'Espagne couchent dans leur appartement, & les Reines dans le leur : Mais celui ci aime trop la Reine pour avoir voulu se separer d'elle. Voici comme il est marqué dans l'étiquette que le Roi doit être lors qu'il vient la nuit de sa chambre dans celle de la Reine ; il a ses souliers mis en pantoufle (car on ne fait point ici de mules) son manteau noir sur les épaules , au lieu d'une robe de chambre dont personne ne se sert à Madrid ; son broquel passé dans son bras (c'est une espece de bouclier dont je vous ai déjà parlé dans quelqu'une de mes Lettres) sa bouteille passée dans l'autre avec un cordon : cette bouteille au moins n'est pas pour boire , elle sert à un usage tout opposé que vous devinerez. Avec tout cela le Roi a encore sa grande épée dans l'une de ses mains , & la lanterne sourde dans l'autre. Il faut qu'il aille ainsi tout seul dans la chambre de la Reine.

Il y a une autre étiquette , c'est qu'après que le Roi a eu une Maîtresse , s'il vient à la quitter , il faut qu'elle se fasse Religieuse , comme je vous l'ai déjà écrit ; & l'on m'a conté que le feu Roi étant amoureux d'une Dame du Palais , il fut un soir fraper doucement à la porte de sa chambre. Comme elle comprit que c'étoit lui , elle ne voulut pas lui ouvrir , & elle se contenta de lui dire au travers de la porte , *Baya baya con Dios , no quiero ser Monja* ; c'est à dire Allez, allez , Dieu vous conduise , je n'ai pas envie d'être Religieuse.

Il est encore marqué que le Roi donnera quatre pistoles à sa Maîtresse toutes les fois qu'il en

recevra quelque faveur. Vous voyez que ce n'est pas pour ruiner son Etat, & que la dépense qu'il fait pour ses plaisirs est fort modérée. Tout le monde sçait à ce propos, que Philippe IV pere du Roi d'à présent, ayant entendu parler de la beauté d'une fameuse Courtisane, fut la voir chez elle; mais religieux observateur de l'étiquette, il ne lui donna que quatre pistoles: Elle resta fort en colere d'une recompense si peu proportionnée à son merite, & dissimulant son chagrin, elle fut voir le Roi vêtuë en Cavalier, & après s'être fait connoître, & avoir eu de lui une audience particuliere, elle tira une bourse où il y avoit quatre cens pistoles, & la mettant sur la table: C'est ainsi, dit-elle, que je paye mes Maîtresses. Elle pretendoit dans ce moment, que le Roi étoit sa Maîtresse, puisqu'elle faisoit la démarche de l'aller trouver en habit d'homme.

L'on sçait par l'étiquette le tems fixe que le Roi doit aller à ses maisons de plaisir, comme à l'Escorial, à Aranjuës, & au Buen-Retiro; de maniere que sans attendre ses ordres, on fait partir tous les équipages, & on va dès le matin l'éveiller pour l'habiller de l'habit qui est décrit dans l'étiquette, selon la saison, & puis il monte dans son grand Carosse, & sa Majesté va où il a été dit, il y a plusieurs siecles, qu'elle iroit.

Quand le temps marqué de revenir est arrivé, quoique le Roi se plaise dans le lieu où il est, il ne laisse pas d'en partir pour ne point déroger à la coutume.

On sçait aussi quand il doit se confesser, & faire ses devotions. Le Confesseur se presente.

Il faut que tous les Courtisans, & même les Ambassadeurs, quand ils entrent dans la chambre du Roi, ayent de certaines petites manchettes de quintin, qui s'attachent toutes plates sur la manche. Il y a des boutiques dans la salle des Gardes, où les Seigneurs vont les louer, & les rendre en sortant. Il faut de même que toutes les Dames, quand

quand elles sont chez la Reine, ayant des chapins. Je me souviens de vous avoir déjà dit que ce sont des petites sandales dans lesquelles on passe le soulier ; cela les hausse extrêmement. Si elles avoient paru devant la Reine sans chapins, elle le trouveroit très-mauvais.

Les Reines d'Espagne n'ont auprès d'elles que des veuves ou des filles. Le Palais en est si rempli, que l'on ne voit qu'elles au travers des jalousies ou sur les balcons. Et voici ce qui me paroît assez singulier ; c'est qu'il est permis à un homme, quoique marié, de se déclarer Amant d'une Dame du Palais, & de faire pour elle toutes les folies & les dépenses qu'il peut, sans que l'on y trouve à redire. L'on voit ces Galans-là dans la court, & toutes les Dames aux fenêtres qui passent les jours à s'entretenir avec les doigts. Car vous sçavez que leurs mains parlent un langage tout à fait intelligible ; & comme on le pourroit deviner s'il étoit pareil, & que les mêmes signes voulussent toujours dire les mêmes choses, ils conviennent avec leurs Maîtresses de certains signes particuliers que les autres n'entendent point. Ces amours-là sont publiques. Il faut avoir beaucoup de galanterie & d'esprit pour les entreprendre & pour qu'une Dame veuille vous accepter ; car elles sont fort les délicates. Elles ne parlent point comme les autres. Il régné un certain génie au Palais tout différent de celui de la Ville, & si singulier que pour le sçavoir il le faut apprendre comme on fait un métier. Quand la Reine sort, toutes les Dames vont avec elle, ou du moins la plus grande partie. Alors les Amans qui sont toujours allerte, vont à pied auprès de la portiere du carrosse pour les entretenir. Il y a du plaisir à voir comme ils se crotent, car les rues sont horribles ; ma's aussi le plus crotté est le plus galant. Quand la Reine revient tard, ils font porter devant le carrosse où sont leurs Dames, quarante ou cinquante flambeaux de cire blanche, & cela

fait quelquefois une très belle illumination, car il y a plusieurs carrosses, & dans chacun plusieurs Dames: ainsi l'on voit souvent plus de mille flambeaux sans ceux de la Reine.

Lorsque les Dames du Palais se font saigner, le Chirurgien a grand soin d'avoir la banderette, ou quelque mouchoir où il soit tombé du sang de la belle, il ne manque pas d'en faire un présent au Cavalier qui l'aime, & c'est en cette grande occasion qu'il faut se ruiner effectivement. Il y en a eu d'assez fous pour donner la plus grande partie de leur vaisselle d'argent au Chirurgien; & ne croyez pas que ce soit seulement une cuillère, une fourchette & un couteau, comme nous connoissons certaines gens qui n'en ont guère davantage: non, non, cela va à des dix & douze mil livres, & c'est une coutume si fort établie parmi eux, qu'un homme aimeroit mieux ne manger toute l'année que des raves & des siboules, que de manquer à faire ce qu'il faut en ces sortes de rencontres.

Il ne sort guère de Dames du Palais sans être fort avantageusement mariée. Il y a aussi les Menines de la Reine, qui sont si jeunes quand on les met auprès d'elle, qu'elle en a de six ou sept ans. Ce sont des enfans de la première qualité. J'en ai vû de plus belles que l'on ne peint l'Amour.

Aux jours de Ceremonies où les Dames du Palais sortent, ou quand la Reine donne audience, chaque Dame peut placer deux Cavaliers à côté d'elle, & ils mettent leur chapeau devant leurs Majestez, bien qu'ils ne soient pas Grands d'Espagne. On les appelle *Embevecidos*, c'est à dire enivrez d'amour, & si occupez de leur passion & du plaisir d'être auprès de leurs Maîtresses, qu'ils sont incapables de songer à autre chose: Ainsi il leur est permis de se couvrir comme on permet à un homme qui a perdu l'esprit, de manquer aux devoirs de la bien-séance. Mais pour paroître
ainsi

ainsi il faut que leurs Dames le leur permettent, autrement ils n'oseroient le faire.

Il n'y a point d'autre plaisir à la Cour que les Comedies, mais pendant le Carnaval l'on vuide des œufs par un petit trou, on les remplit d'eau de senteur, on les bouche avec de la cire, & lorsque le Roi est à la Comedie, il en jette à tout le monde. Chacun à l'imitation de sa Majesté, s'en jette. Cette pluie parfumée embaume l'air, & ne laisse pas de bien mouïller. C'est-là un de leurs plus grands divertissemens. Il n'y a guere de personnes qui dans cette saison ne porte une centaine d'œufs avec de l'eau de cordoie ou de nasse dedans, & en passant en carrosse on se les jette dans le visage. Le peuple dans ce tems-là se fait aussi des plaisirs à sa mode: par exemple, on casse une bouteille dont on en attache l'ozier avec le verre dedans à la queuë d'un chien ou d'un chat, & ils font quelquefois plus de deux mil qui courent après.

Je n'ai jamais rien vû de si joli que le nain du Roi, qui s'appelle *Louifillo*. Il est né en Flandres, & d'une petiteffe merveilleuse, parfaitement bien proportionné. Il a le visage beau, la tête admirable, & de l'esprit plus qu'on ne peut se l'imaginer; mais un esprit sage & qui sçait beaucoup. Quand il se va promener il y a un Palefrenier monté sur un cheval, qui porte devant lui un cheval nain, qui n'est pas moins bien fait en son espece que son maître l'est en la sienne. On porte ce petit cheval jusqu'au lieu où *Louifillo* le monte, car il seroit trop fatigué s'il falloit qu'il y allât sur ses jambes; & c'est un plaisir de voir l'adresse de ce petit animal & celle de son maître, lorsqu'il lui fait faire le manège. Je vous assure que quand il est monté dessus, ils ne font pas plus de trois quartiers de hauteur. Il disoit l'autre jour fort serieusement qu'il vouloit combattre les taureaux à la premiere feste, pour l'amour de sa Maîtresse *Doña Elvire*. C'est une petite

tite fille de sept ou huit ans d'une beauté admirable. La Reine lui a commandé d'être son galant. Cet enfant est tombé par un grand bonheur entre les mains de la Reine. En voici l'aventure.

Les Peres de la Merci allerent racheter un certain nombre d'Esclaves qu'ils ramenerent à Madrid. Comme ils faisoient la Procession par la Ville suivant la coûtume, la Reine vit une des Captives qui tenoit deux petites filles par la main, elles paroissoient être sœurs, mais il y avoit cette différence que l'une étoit extrêmement belle, & l'autre extrêmement laide. La Reine la fit approcher & lui demanda si elle étoit la mere de ces enfans. Elle dit qu'elle ne l'étoit que de la laide. Et par quel hazard avez-vous l'autre, lui dit la Reine? Madame, répondit-elle, nous étions dans un Vaisseau où il y avoit une grande Dame qui étoit grosse, & que nous ne connoissons point; mais à son train & à la magnificence de ses habits, il étoit aisé de juger de sa qualité. Nous fûmes pris après un rude combat, la plus grande partie de ses gens furent tuez; elle eut tant de peur qu'elle accoucha & mourut aussitôt. J'étois auprès d'elle, & voyant cette pauvre petite creature sans nourrice, & prête à mourir, je résolus de la nourrir s'il m'étoit possible avec l'enfant que j'avois. Dès que les Corsaires se furent rendus maîtres de nôtre bâtiment, ils partagerent le butin entr'eux; ils étoient dans deux Vaisseaux, & chacun prit ce qui lui étoit échû. Ce qui restoit des femmes & des autres gens de cette Dame fut d'un côté & moi de l'autre; de sorte Madame, continua-t-elle, que je n'ai jamais pû sçavoir à qui appartenoit celle que j'ai sauvée. Je la regarde à présent comme ma propre fille, & elle croit que je suis sa mere. Une œuvre si charitable, lui dit la Reine, ne sera pas sans recompense. J'aurai soin de vous & je garderai la petite inconnue. La Reine en effet l'aime si fort, qu'elle est toujours habillée magnifi-

gnifiquement. Elle la fuit par tout, & lui parle avec tant de grace & de liberté, que cela ne sent point sa misérable. Peut-être que l'on découvrira quelque jour quelle elle est.

Il n'y a point ici de ces agréables festes que l'on voit à Versailles, où les Dames ont l'honneur de manger avec leurs Majestez. Tout est fort retiré dans cette Cour, & il n'y a selon moi que l'habitude que l'on se fait à toutes choses qui puisse garantir de s'y ennuyer beaucoup. Les Dames qui ne demeurent pas actuellement dans le Palais, ne vont faire leur cour à la Reine que lorsqu'elle les mande, & il ne lui est pas permis de les mander souvent. Elle demeure d'ordinaire toute seule avec ses femmes, & jamais vie n'a été plus mélancolique que la sienne.

Quand elle va à la chasse, (& vous observerez qu'elle est la première Reine de toutes celles qui ont régné en Espagne, qui aient eu cette liberté) il faut qu'au lieu du rendez-vous pour monter à cheval, elle mette les pieds sur la portière de son carrosse, & qu'elle se jette sur son cheval. Il n'y a pas long-tems qu'elle en avoit un assez ombrageux qui se retira comme elle s'élançoit dessus, & elle tomba fort rudement à terre. Quand le Roi s'y trouve, il lui aide, mais aucun autre n'ose approcher des Reines d'Espagne pour les toucher & les mettre à cheval. On aime mieux qu'elles exposent leur vie & qu'elles courent risque de se blesser.

Il y a quatorze matelats à son lit, on ne se sert ni de sommiers de crin ni de lits de plumes; & ces matelats qui sont de la meilleure laine du monde en Espagne, n'ont pas plus de trois doigt, d'épaisseur; de sorte que son lit n'est pas plus haut que les nôtres en France. L'on fait les matelats minces pour les pouvoir tourner & les remuer plus aisément. Il est vrai que j'ai remarqué qu'ils s'affaissent moins, & ne durcissent pas tant.

C'est la coutume à Madrid que le maître ou la maî-

maîtresse du logis passent toujours devant ceux qui leur rendent visite. Ils prétendent que c'est une civilité d'en user ainsi, parce qu'ils laissent, disent-ils, tout ce qui est dans leur chambre au pouvoir de la personne qui y reste la dernière. Pour les Dames, elles ne se baissent point en se saluant, elles se présentent seulement la main dégantée.

Ily a une autre coutume que je trouve assez singuliere, c'est que lorsqu'une fille veut être mariée, & qu'elle est majeure, si elle a déjà fait un choix, bien que son pere & sa mere s'y opposent, elle n'a qu'à parler au Curé de sa Paroisse & lui déclarer son dessein. Aussi-tôt il l'ôte de la maison de ses parens & il la met dans une maison Religieuse, ou chez quelque Dame devote, où elle passe un peu de tems; ensuite si elle persevere dans sa resolution, on oblige le pere & la mere de lui donner une dot proportionnée à leur qualité & à leur bien, & on la marie malgré eux. Cette raison est en partie cause du soin que l'on prend de ne laisser parler personne aux filles, & de les tenir si renfermées, qu'il est difficile qu'elles puissent prendre des mesures pour conduire une intrigue. Au reste pourvû que le Cavalier soit Gentilhomme, cela suffit, & il épouse sa Maîtresse, quand bien elle seroit fille d'un Grand d'Espagne.

Depuis que je suis en ce pais il me semble que je n'ai rien obmis à vous dire. Je vais à present achever d'écrire mes Memoires de la Cour d'Espagne, puisque les premiers que je vous en ai envoyé vous ont plû. Je vous les enverrai à mesure qu'il se presentera des événemens dignes de votre curiosité. Je vous promets aussi la relation que vous me demandez: mais pour tant de petites choses accordez m'en une bien considerable, ma chere Cousine, c'est la continuation de votre amitié, dont je fais tout le cas que je dois.

De Madrid ce 28. Septembre 1680.

Fin du Voyage d'Espagne.

James M. Smith